

UN MAGISTRAT DU XVIII^e SIÈCLE
AMI DES LETTRES, DU THÉÂTRE ET DES PLAISIRS

THOMAS-SIMON
GUEULLETTE

*Thèse pour le Doctorat ès Lettres
présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris*

PAR

J.-E. GUEULLETTE

*Docteur en droit
Avocat à la Cour*



PARIS
LIBRAIRIE E. DROZ
25, RUE DE TOURNON, VI^e
1938



Digitized by the Internet Archive
in 2026

THOMAS-SIMON
GUEULLETTE

DU MÊME AUTEUR

DES EFFETS JURIDIQUES DE LA GUERRE SUR LES CONTRATS (*Ouvrage récompensé par la Faculté de Droit de Paris. — Concours Rossi, 1918*).

LES PAIEMENTS STIPULÉS EN MONNAIES ÉTRANGÈRES ET LES VARIATIONS DU COURS DES CHANGES. (*Revue Pratique de Législation et de Jurisprudence du Tribunal de Commerce de la Seine, 1922*).

LA DÉPRÉCIATION DE LA MONNAIE ET SES CONSÉQUENCES JURIDIQUES. (*Ibidem, 1924*).



Ex libris Thomae Gueulotte & Amicorum. Jno. Bellanger sculp.

Ex-libris de Th.-S. Gueullette.

UN MAGISTRAT DU XVIII^e SIÈCLE
AMI DES LETTRES, DU THÉÂTRE ET DES PLAISIRS

THOMAS-SIMON
GUEULLETTE

*Thèse pour le Doctorat ès Lettres
présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris*

PAR

J.-E. GUEULLETTE

*Docteur en droit
Avocat à la Cour*



PARIS
LIBRAIRIE E. DROZ
25, RUE DE TOURNON, VI^e

1938

THE UNIVERSITY OF LEIDEN
LIBRARY OF THE FACULTY OF LETTERS

THOMAS-REYNOLDS
G. E. J. J. J. J.

THE UNIVERSITY OF LEIDEN
LIBRARY OF THE FACULTY OF LETTERS

THE UNIVERSITY OF LEIDEN
LIBRARY OF THE FACULTY OF LETTERS



THE UNIVERSITY OF LEIDEN
LIBRARY OF THE FACULTY OF LETTERS

THOMAS-SIMON GUEULLETTE est un magistrat parisien du XVIII^e siècle qui s'amusait de littérature dans ses loisirs. Magistrat, il n'est pas sorti de l'ombre ; littérateur, si ses contes et ses comédies ont eu quelque succès, ils sont aujourd'hui oubliés. Son nom seul demeure dans la mémoire des érudits.

Il mérite, semble-t-il, d'être mieux connu des curieux du passé. Mêlé par son état, par ses relations, à la société cultivée de son temps, il y représente cette bourgeoisie, instruite et saine, où se recrutaient les officiers de justice, les avocats et les procureurs. Des mœurs simples et une fortune médiocre assuraient aux hommes de cette condition la dignité et l'indépendance. Ils vivaient dans l'obscurité, leurs traces sont presque effacées ; il convient de les rechercher. Dans la galerie de nos souvenirs, sous les portraits d'apparat et les peintures d'épisodes glorieux, il y a place pour des scènes intimes et pour des tableaux de famille. Les personnages anecdotiques, s'ils peuvent être connus dans leur vérité, servent aussi à l'histoire.

Celui-ci se plut à traduire, dans des œuvres légères et sans prétentions, les goûts de ses contemporains. Il sut limiter son ambition à sa mesure. Dépouillé des précaires

attraits de la mode, il garde seulement figure d'amateur. Il appartient à la chronique des lettres.

Nous tenterons de le montrer au milieu des siens et de ses amis et de chercher son esprit dans ses ouvrages. Puissons-nous ainsi retrouver quelques traits de son époque.

PREMIÈRE PARTIE

THOMAS-SIMON GUEULLETTE

SA FAMILLE ET SES AMIS

CHAPITRE PREMIER

SES ORIGINES ET SES DÉBUTS

Thomas-Simon Gueullette était né à Paris le 2 juin 1683 de Thomas Gueullette, procureur au Châtelet, dernier des douze enfants d'un marchand de Noyon, et de Marie Rondelle, fille de Pierre Rondelle, bourgeois de Paris. Sa mère était morte quand il n'avait pas deux ans. Une sœur de son père vint aider à son éducation¹. Il avait grandi à l'ombre du Châtelet, rue du Chevalier-du-Guet, dans le quartier des gens de justice ; il avait entendu sonner les *Te Deum* des victoires du roi et célébrer la gloire du siècle.

Les mœurs gardaient certaine rudesse sous le règne de Louis le Grand : le 19 juin 1699, sur une place publique, il vit décapiter M^{me} Tiquet, coupable d'avoir voulu faire assassiner son mari, conseiller au Parlement. « ... L'exécuteur la manqua. Elle se releva, il lui saisit la tête et lui hacha le col à coups de serpe, sur le petit billot... Autant que je puis m'en souvenir, dit-il quelque cinquante ans plus tard, elle mourut avec beaucoup de résignation...² ». La dame était belle : l'émotion qu'il ressentit de ce spectacle lui révéla peut-être la sévère grandeur de la justice criminelle à laquelle il devait consacrer sa vie.

Mais l'éducation des enfants de la bourgeoisie comportait aussi quelques douceurs et Thomas-Simon gardait des souvenirs plus aimables. Depuis l'âge de onze ans, il était conduit à la Comédie Italienne et il y prenait plaisir³. Il n'en perdit pas le goût.

Il commença ses études chez les Jésuites. Puis il entra en

1. *Registre concernant notre généalogie...* Appartient à la famille de l'auteur.

2. Arch. Nation., A D III 36.

3. *Hist. du Th. Italien*, Bibl. de l'Opéra, F^o 36-44.

1698, au collège de la Marche, qui était de plein exercice, pour y prendre ses degrés. Il en sortit en 1702 après avoir fait de « très bonnes humanités. La vivacité de son esprit et son penchant pour les lettres se développèrent, nous dit-on, dès sa première jeunesse » ¹.

A son application studieuse, s'ajoutait dès le collège, un goût très vif pour la comédie. Il était d'usage, nous dit Chapuzeau, de dresser aux jours de fêtes, dans les collèges de « superbes théâtres » pour y jouer des pièces présentant un « mélange ingénieux du sacré et du profane ». Le collège de la Marche était réputé pour ces exercices, et Thomas-Simon Gueullette y brillait. Le 11 août 1700, à l'occasion de la distribution des prix, il représentait le personnage de Soliman, empereur des Turcs, dans la tragédie d'*Amurat*, et aussi le valet Listor dans le *Brave Extravagant* « petite pièce qui servait d'intermède » ². Un prix lui fut décerné ce même jour en témoignage de son succès. Il porte sur les plats, en lettres d'or, l'inscription « Collegium Marchianum », et sur la première page de garde une inscription manuscrite latine, signée de Delapierre, « presbyter sacræ facultatis parisiensis, doctor theologus » constate que le jeune Thomas-Simon Gueullette, rhétoricien de grande espérance, savait jouer la tragédie et la comédie de manière à mériter les applaudissements de tous ³.

Lorsque son fils Thomas-Simon eut été reçu avocat au Parlement, Me Thomas Gueullette, procureur au Châtelet, n'eut sans doute plus d'autre souci que de lui assurer la possession d'une charge de justice. N'est-ce pas légitime désir, pour un procureur de réputation et de fortune honnêtes, d'élever son unique héritier d'un degré dans la société, d'en faire un officier du roi ?

*
* *

Sa famille était de bonne bourgeoisie, ce qui justifiait les espérances formées par le procureur. En 1698, son oncle et son

1. *Nécrologe des Hommes Célèbres de France*, Paris, Desprez, 1768, p. 31.

2. Programme de la représentation d'*Amurat*, appartient à l'auteur, v. Pl. II et III.

3. Appartient à la famille de l'auteur.

parrain Simon Gueullette, prieur du Désert, avait donné à Thomas-Simon des notions sur leur origine. Il lui avait dit « les avoir apprises étant jeune, de Thomas Gueullette, son père, qui l'avait ouï raconter à Eloi Gueullette, lequel était le sien ». Le jeune homme avait fait « un extrait fort informe de ces faits, mais comme alors cela m'intéressait peu, dit-il, je comptais l'avoir perdu, lorsqu'en arrangeant les livres de ma bibliothèque en 1751, je le retrouvai dans un portefeuille qui contenait mes cahiers de philosophie ». Thomas-Simon rédigea ses notes informes sur un cahier intitulé « Registre concernant notre généalogie, les mariages et morts de mes parents paternels et maternels ».

Voici ce qu'en l'an 1698, M. le Prieur du Désert racontait à son neveu et filleul : « Le fils d'un officier de la princesse Isabelle de Portugal, laquelle fut depuis femme de Charles-Quint, Empereur et Roi d'Espagne, fut pris sur mer par des corsaires, avec son épouse et un fils âgé d'un peu plus de cinq ans ; ils furent vendus au roi de Tunis ; ce jeune homme et sa femme moururent peu de temps après de mauvais traitements, de misère et de douleur de voir qu'on les séparait de leur fils qu'ils apprirent qu'on avait fait circoncire et auquel on avait donné le nom d'Osman.

« En 1535, Osman s'étant trouvé dans le fort de la Goulette, lorsque Charles-Quint le prit d'assaut sur Barberousse pour le rendre à Mulei-Hassan sur lequel il l'avait usurpé, Osman se jeta aux pieds de l'Empereur auquel il raconta en langue franque, et du mieux qu'il le put, le malheur qu'on lui avait dit être arrivé à ses père et mère, dont il ne put dire le nom, et demanda à rentrer dans le sein de l'Eglise. Charles-Quint ordonna qu'il fut instruit et même qu'il fut baptisé sous condition, parce qu'il ne se trouva alors personne qui put certifier l'aventure qu'il racontait ; il fut appelé Jean, et l'Empereur le surnomma de la Goulette.

« Jean de la Goulette servit pendant près de quatre ans dans les armées de Charles-Quint, en qualité à peu près de garde-corps, et le suivit en France lorsqu'en 1539 il passa par Paris (du consentement de François I^{er}), pour aller châtier les Gantois révoltés. Pendant le séjour que l'Empereur fit à Valenciennes, Jean de la Goulette y fit la connaissance d'une flamande nommée Isabelle Ruquers, âgée d'environ 27 ans, laquelle était fort à

son aise et maîtresse de son bien ; comme elle le trouva bien fait et de bonne mine, elle conçut de l'inclination pour lui, l'épousa et lui fit quitter le service.

« Un officier flamand qui avait des vues sur M^{lle} Ruquers, fut choqué de la préférence et quelques mois après ce mariage, ayant parlé avec mépris de son mari et tenu sur son compte des discours peu mesurés, Jean de la Goulette qui le rencontra hors des portes de Valenciennes, lui en demanda raison en présence de plusieurs officiers. Le flamand lui ayant répondu avec beaucoup d'insolence, ils mirent l'épée à la main et se battirent en braves gens. Jean de la Goulette fut blessé légèrement au bras, mais son adversaire ayant reçu deux coups d'épée dans la poitrine, il mourut sur-le-champ. Cet homme appartenait à ce qu'il y avait de meilleures familles de la ville, et les officiers qui s'étaient trouvés présents au combat, ayant fait entendre à Jean de la Goulette qu'il n'y serait pas en sûreté, il fut obligé de se retirer en France, où sa femme, après avoir mis ordre à ses affaires, le suivit peu de temps après.

« Pour éviter le ressentiment des parents du défunt et pour effacer dans le public la mémoire de son esclavage et de sa circoncision, qui avait été en partie le sujet des mauvais propos de l'officier flamand, il ne fut pas plus tôt sorti de Flandre qu'il changeât de nom et prit celui de Gueullette.

« Après avoir séjourné avec sa femme dans différentes villes de Picardie, ils fixèrent leur établissement à Guise en 1540 ou 41 ; ils y eurent plusieurs garçons dont un fit souche, et les autres se dispersèrent et allèrent demeurer à Vervins, à Marle, à Roye, à Bichancourt et à Chauny ; l'un de ceux-ci s'étant marié dans cette dernière ville, y fut père de Marc et d'Eloi Gueullette ; nous n'avons pas connaissance de son nom de baptême, de celui de sa femme, ni de ce que Marc et ses descendants sont devenus ; nous savons seulement que nous tirons notre origine d'Eloi Gueullette, né à Chauny et qui vint s'établir à Noyon. Il fallait qu'il y fut regardé comme un homme honnête et riche à un certain point, pour qu'on lui eut donné en mariage une fille des meilleures familles alors de la ville de Noyon.

« Au reste Jean de la Goulette, grand-père d'Eloi, n'avait presque rien changé à son nom. Le fort de la Goulette en Bar-

barie entre la Mer Méditerranée et le lac de Tunis, est situé à l'entrée de son canal et son port se rétrécit en forme de gueule, et se termine par une embouchure fort étroite, qui pour ce sujet a été nommée la Goulette ou petite gueule. La Croix, dans son histoire d'Afrique, dit qu'on l'a nommé en italien Gola et Goletta, ce qui signifie parfaitement le nom de Gueullette ».

Telles étaient les origines légendaires. Quels souvenirs déformés conservent-elles ? Le goût des romans et des contes, que nous trouverons chez Thomas-Simon Gueullette, était-il une tradition de famille ? Quoi qu'il en soit les archives de la ville de Noyon montrent ¹ qu'en 1357, c'est-à-dire deux siècles avant la princesse Isabelle, Jean Gueullette fut reçu « bourgeois de Noyon ». Aux ^{xiv}^e, ^{xv}^e et ^{xvi}^e siècles on retrouve la trace de ses descendants à Noyon et à Chauny : la famille avait donc des origines picardes plus simples et plus anciennes ².

A une époque plus accessible aux recherches d'histoire locale, nous voyons les Gueullette tenir à Noyon un rang honorable et s'allier aux bonnes familles de la ville et de la région ³.

1. Ou plutôt montraient, car elles ont été brûlées en 1918. La liste des bourgeois de Noyon, dont il reste des descendants, tirée du « Registre de tous les bourgeois faits et créés en la Ville de Noyon depuis l'an 1324 », a été imprimée dans l'ouvrage de A. de la Fons, *Recherches historiques sur Noyon et le Noyonnais*, 1839, p. 117.

2. L'orthographe de son nom était imprécise. Thomas-Simon l'écrivait avec deux l, mais dans plusieurs de ses ouvrages et même sur ses ex-libris, il est imprimé avec un seul l. La famille Gueullette avait un titre de gloire : elle se flattait, par le mariage d'Eloi Gueullette avec Anne Cordelier, petite-fille de Jeanne de Godeberte, d'une alliance avec Sainte Godeberte, la patronne de Noyon, qui vivait au ^{vii}^e siècle sous Clotaire III et qui fut consacrée à Dieu par Saint Eloi : « Demoiselle Jeanne de Godeberte, ayeulle d'Anne Cordelier ma bisayeulle, écrit Thomas-Simon (*ibidem*), pouvait être née vers l'année 1530 ou 1540. Il doit donc s'être passé depuis la profession de Sainte Godeberte jusqu'à la naissance de Jeanne Godeberte 880 et jusqu'à présent (1751) 1070 ans ou environ. Un si long espace de temps ne nous permet pas d'assurer bien positivement que nous avons une origine aussi illustre ; nous n'y avons aucun titre ; j'ai seulement ouï dire à mon père qui est mort le 26 février 1738, âgé de 89 ans, que Thomas Gueullette, son père, né à Noyon le 15 septembre 1597 et mort en 1666, tenait d'Eloi Gueullette, son père, que nous descendions originaiement par les femmes des parents de Sainte Godeberte. Laus deo si verum est ».

3. Alfred Ponthieux, *L'Ancien Noyon*, 1912. *Bulletins de la Société Archéologique et historique de Noyon*, passim. Jacques Meurgey, *Familles de Picardie. Les Tupigny et leurs alliances*, p. 79.

Simon Gueullette, l'oncle et le parrain de Thomas-Simon, était entré en religion aux Bernardins d'Ourcamp, et appartint ensuite à l'ordre de Cluny. Il devint prieur de Courcelles, puis du Désert, en Normandie ¹. « C'était, dit son neveu, un homme de beaucoup d'esprit. Il a laissé quantité d'ouvrages au public, sous son nom ou sous celui de sa mère » (Desmay), ouvrages didactiques sur l'histoire de l'Eglise et l'histoire de France et fables. Il était en relations avec Fourcroy, le célèbre avocat ami de Molière et de Boileau, son compatriote de Noyon et allié à sa famille : il lui dédiait un recueil de fables sous le titre de « l'Esopé Français ».

Un autre des oncles de Thomas-Simon, Pierre, avait repris, en 1657, la charge de notaire royal et procureur au baillage de Noyon de son beau-père Florentin Caillet : elle devait se transmettre de père en fils, jusqu'en 1813.

Tel était le milieu, bourgeois depuis de nombreuses générations, honnête et éclairé, dans lequel avait grandi le jeune avocat. Thomas Gueullette, simple procureur au Châtelet, avait acquis le droit de porter des armoiries, qui sont inscrites à l'armorial de d'Hozier ². Il était sans doute de ces « gros procureurs », imbus de leur importance, dernier objet du dédain de M. le duc de Saint-Simon. Aux bas degrés de la hiérarchie, ils étaient fiers de concourir à l'œuvre judiciaire : « *Nos aram justitiae paramus* », écrivaient-ils sur les jetons de leur compagnie ; ils étaient de la Robe et en avaient l'orgueil. Lorsque les magistrats du Parlement résistaient au pouvoir royal, c'était avec l'admiration et le concours, non seulement des juridictions subalternes, mais encore des avocats et des procureurs, qui vivaient avec eux au Palais, qui avaient les mêmes passions, les mêmes préjugés, les mêmes vertus.

*
* *

Mais pour occuper une place parmi les avocats, pour prétendre à une charge plus haute, il ne suffisait pas au jeune Tho-

1. Manuscrit Beaucousin, Bibliothèque Nationale Mss. Fonds fr. 8808.

2. Paris, III, 404. Elles étaient « d'or avec hure de sanglier, défenseurs d'argent, lampassée de gueule ». — Les armes de son frère, le prieur du Désert, sont également indiquées par d'Hozier (Caen, 373).

AMURAT, TRAGÉDIE,

SERA REPRESENTÉE
SUR LE THEATRE
DU COLLEGE
DE LA MARCHE,

POUR LA DISTRIBUTION DES PRIX.

Le Mercredi 11. jour d'Aoust, à midy précis.

Messieurs sont priés de vouloir bien n'apporter ny Canes ny Epées;



A PARIS,

Chez la Veuve de CLAUDE THIBOUST,

ET

PIERRE ESCLASSAN, Libraire-Juré, & Imprimeur ordinaire
de l'Université, Place de Cambray, vis-à-vis le College Royal.

M. DCC

Programme de la représentation d'Amurat
au Collège de la Marche, le 11 août 1700.
(Au verso : La distribution des rôles)

ACTES.

TURCS.

SOLIMAN, Empereur des Turcs.

THOMAS GUEULLETTE, *de Paris.*

IBRAHIM, Prince du Sang de Soliman & son Favori.
JEAN-BAPTISTE GAULTIER, *de Louviers.*

EUGÈNE, Prince du Sang des Paleologues, passé chez les Turcs, pour mieux servir les Chrétiens.
MICHEL ARNAULD RACINE, *de l'Isle.*

ACHMET, Général de l'Armée devant Rhodes.
RENÉ MATHURIN LE MOYNE, *de Paris.*

ORTOGULE, Aga des Janissaires.
CHARLES JOSEPH BARTHELEMY MOULLART DE TANCARVILLE, *de Montreuil sur mer.*

Deux Jannissaires, { JEAN-BAPTISTE ROBINOT, *de Paris.*
 { JEAN MOURICAULT,

Les mêmes Acteurs représenteront une petite Piece intitulée
LE BRAVE EXTRA VAGANT, qui servira d'Intermède.

Personnages de la petite Piece.

GERONTE, Pere de Lisandre.

RENÉ MATHURIN LE MOYNE, *de Paris.*

LISANDRE, Brave extravagant, fils de Geronte.
MICHEL ARNAULD RACINE, *de l'Isle.*

CHARIDÈME, Philosophe, Compere de Geronte.
JEAN-BAPTISTE GAULTIER, *de Louviers.*

BLEIRANTE, riche Banquier de Lyon, venu à Paris pour épouser la fille de Geronte.

CHARLES JOSEPH BARTHELEMY MOULLART DE TANCARVILLE, *de Montreuil sur mer.*

TROUPES DE RAMONNEURS.

La Scene est à Paris, dans la Maison de Geronte.

La Scene sera ouverte par

LOUIS DE MAUNOURY D'AUBIGNY, *de Paris.*

PIERRE LE MYRE DE PELLETOT, *de Paris.*

Diront le Prologue,

APOLLON. CHARLES AUGUSTE BENOISE, *de Paris.*

LEGENIE de la Langue Latine. NICOLAS HUART, *de Paris.*

LE GENIE de la Langue François. CHARLES JOSEPH BARTHELEMY MOULLART DE TANCARVILLE, *de Montreuil sur mer.*

Parleront dans les Intermedes, & fermeront la Scene.

LOUIS DE MAUNOURY D'AUBIGNY, *de Paris.*

PIERRE LE MYRE DE PELLETOT, *de Paris.*

mas-Simon, d'avoir recueilli les traditions, grossoyé sans doute des conclusions dans l'étude paternelle, mérité des diplômes : il fallait apprendre le métier.

M. Chevallier, dont le fils était son ami, lui facilita cette tâche : « Avocat très illustre dans sa profession et qui après avoir extrêmement brillé dans le barreau, était devenu un des premiers de son ordre pour la consultation, M. Chevallier avait un fils qu'il destinait à marcher sur ses traces. Pour lui en rendre la route moins pénible, il avait établi chez lui deux jours de la semaine, une conférence à laquelle il présidait »¹. Nous connaissons par Thomas-Simon, ceux qui la composaient avec lui : « M. Aubry² qui dès lors promettait d'être ce que nous l'avons vu depuis, c'est-à-dire un des plus grands orateurs et des plus célèbres avocats du Parlement. Les regrets de tout Paris, qui l'a perdu en 1739, firent assez connaître son mérite supérieur... M. Dumont, fils du célèbre avocat de ce nom, dont la mémoire sera toujours en vénération dans le Parlement, tenait fort bien son coin dans ces conférences. Outre le talent et l'esprit qu'il avait reçu de son père, il avait fait d'excellentes études... M. Faroard, fils d'un avocat aux Conseils, beau-frère du fameux M. Gillet, avocat au Parlement, n'était pas le moindre de la société... M. Galard... Enfin M. Fournier, jeune homme de beaucoup d'esprit... »

Nous voyons ainsi Thomas-Simon fréquenter dans les familles estimées du Palais, grâce sans doute aux relations de son père. MM. Chevallier et Dumont étaient l'un et l'autre des avocats qui tenaient un grand emploi. Chevallier est souvent cité dans le Journal de son confrère Barbier. L'abbé de Villiers³ blâmant Lulli de ce qu'il fait chanter la tragédie, ajoute :

- « Si cet usage plaît, s'il est autorisé,
- « CHEVALLIER ou DUMONT pourrait s'être avisé
- « En plaidant les moyens que sa partie expose
- « D'en mettre en airs les droits et de chanter sa cause. »

1. *Parades anciennes*, rédigées par T. S. G. S. D. P. D. R. Préface. Bibl. Nation. Mss Fonds français N° 9340.

2. Fils d'un avocat aux Conseils. Journal de Barbier, *Ed. Société de l'Histoire de France*, t. I, p. 105.

3. Troisième épître, livre 1^{er}.

et il indique en note aux deux noms qu'il a cités : « *célèbres avocats* ». Le *Livre Commode des Adresses de Paris* d'Abraham du Pradel¹, cite M. Dumont² parmi ceux des avocats qui sont, en 1692, « gens généralement recommandables par leur condition et par leur éloquence », et la liste ne comprend que trente-sept noms. En 1694, Dumont plaidait pour le duc de Luxembourg : le vainqueur de Fleurus prétendait au deuxième rang dans l'ordre de la pairie, alors qu'il n'occupait que le huitième. Talon et Racine avaient rédigé le mémoire, Dumont le soutenait à la barre. Grave affaire pour le duc de Saint-Simon, défenseur par vocation des droits de la pairie ; il parle avec grand mépris de l'avocat qui ose s'attaquer à la noble compagnie : « C'était un homme fort audacieux, il parla avec beaucoup de fatras et battit fort la campagne... ». Pour tout dire, il le traite de coquin³. Les plaideurs jugent souvent ainsi l'avocat de leur adversaire : ce n'est pas de M. le duc de Saint-Simon qu'il faut attendre plus grande mansuétude. Le duc de Luxembourg gagna néanmoins son procès, malgré les conclusions de l'avocat général d'Aguesseau⁴.

Lorsque Dumont mourut en 1718, le *Mercure*⁵ lui consacra un article où on lisait qu'il fut « pendant cinquante ans l'aigle du Palais ».

Quant au « fameux M. Gillet »⁶, certains morceaux de son

1. *Ed. Elzévirienne*, t. I, p. 90.

2. Jacques-François, inscrit le 4 juillet 1667.

3. Saint-Simon, *Mémoires*, Ed. Boislisle, t. III, p. 95.

4. Les lettres de Boursault attribuent à Dumont la réponse au Président impatient qui pressait l'avocat de conclure : « Je conclus à ce que la Cour m'entende ». *Les Causes amusantes et connues*, (Paris, 1770, I, p. 307), racontent à son sujet une autre anecdote : « Un avocat qui défend une cause se voit souvent dans la nécessité d'employer toutes sortes de moyens, parce que chaque juge a son principe, bon ou mauvais, suivant lequel il se décide. Dumont, célèbre avocat, persuadé de cette vérité, plaidait un jour à la grand'chambre et mêlait à des moyens victorieux, d'autres moyens faibles ou captieux. Après l'audience le Premier Président lui en fit des reproches : « M. le Président, lui répondit-il, tel moyen est pour M. un tel, tel autre pour M. un tel ». Après quelques séances l'affaire fut jugée et M^e Dumont gagna sa cause. Le Premier Président l'appela et lui dit : « M^e Dumont, vos paquets ont été rendus à leur adresse ».

5. P. 187.

6. 1648-1720, inscrit en 1674.

éloquence ont mérité l'honneur d'être choisis pour modèles par Berryer ¹.

Les amis de Thomas-Simon tiraient donc du barreau leur illustration domestique. Ces jeunes gens, suivant l'usage, continuaient le métier dont ils avaient les traditions. Pour s'y exercer, sous la direction d'un juriste accoutumé à la pratique, ils discutaient des questions de droit et s'essayaient à des débats simulés. M. Chevallier leur apprenait les exemples qu'il faut chercher et les écueils qu'il faut fuir, pour se faire écouter ².

*
* *

Après trois heures de ces exercices, ils quittaient le sévère cabinet de l'avocat, pour le salon plus aimable où ils trouvaient M^{me} Chevallier et ses filles : c'était l'occasion de jeux innocents tels que le gage touché, les proverbes, le roman... ³. C'est ainsi qu'en ce temps de la douceur de vivre, se faisait l'apprentissage de la profession.

Lorsque les petits jeux terminés, ces apprentis avaient pris congé de leurs hôtes et se retrouvaient dans la rue Saint-Thomas du Louvre qu'habitait M. Chevallier, ils avaient parfois souci de distractions moins familiales. Gueullette avoue qu'étant jeune, il était « dissipé et emporté par les plaisirs » ⁴. Il leur advint un certain jour d'été d'aller finir la soirée à la foire Saint-Laurent, où l'on trouve danseurs et jongleurs, joueurs de violon, chanteurs d'ariettes et de galantes écouteuses. L'attention du groupe fut attirée ce soir-là par la parade que donnaient les comédiens, sur la galerie de leur baraque. C'était « *le Chapeau de Fortunatus* ». Ils s'y amusèrent fort ; à la conférence qui suivit, ils ne purent se tenir de raconter à la famille Chevallier la bonne farce qui les avait divertis.

L'idée leur vint, avec des déguisements improvisés, de repro-

1. *Leçons d'Eloquence Judiciaire*, p. 134.

2. Ces réunions privées étaient contemporaines de la création des conférences de doctrine, organisées par l'Ordre des avocats en décembre 1710. Gaudry, *Hist. du Barreau de Paris*, p. 65.

3. *Parades Anciennes*. Ibidem.

4. *Vie de Molière*, par Grimarest. Exemplaire de Gueullette avec notes autographes. Appartient à la famille de l'auteur.

duire dans le salon de la rue Saint-Thomas du Louvre, la parade de la foire Saint-Laurent. Peut-être les plaisanteries les plus osées furent-elles évitées : sur le canevas facile qu'ils avaient retenu, ils brodèrent de leur propre fantaisie.

Cette épreuve fut un succès et l'habitude fut prise de se récréer, après chaque conférence, en jouant de pareilles farces : l'une des demoiselles Chevallier fut Isabelle, Thomas-Simon fut Arlequin, et leurs amis se partagèrent les autres rôles. Ils n'avaient pas moins d'imagination joyeuse que les comédiens de la foire. « M. Aubry joignait à une extrême facilité de s'énoncer et de dialoguer, une raillerie vive, fine, plaisante et tout à fait comique... M. Dumont composait des chansons plaisantes, faisait aisément de jolis vers... M. Faroard d'un esprit égal et toujours riant, d'une humeur extrêmement gaie et facétieuse, portait sur sa physionomie un caractère de jubilation qu'il inspirait à tous ses camarades ». D'ailleurs celui-ci avait de quoi tenir : « Petit-neveu de MM. Chapelain et Desmarets de Saint-Sorlin, dont il a été héritier en partie, il fait de la prose et des vers comme ils en ont fait, mais les ouvrages que sa modestie lui a fait supprimer sont fort supérieurs à ceux de ces Messieurs si connus dans la république des lettres. Par quelques tirades de vers qu'il veut bien quelquefois nous réciter, l'on soupçonne qu'un poème dramatique, fruit de sa jeunesse, dont la tendre et malheureuse Didon était l'héroïne, pouvait être infiniment au-dessus de *Clovis*¹ et de *la Pucelle*², et deux petits ouvrages de société et de campagne intitulés *La Lanterne Magique* et *L'Amour portable*, s'il les donne quelque jour au public, feront connaître que sa prose et ses vers lyriques peuvent avec beaucoup plus de raison être intitulés *Les Délices de l'Esprit* que l'ouvrage de M. Desmarets ». M. Fournier était lui aussi très facétieux « copiant en perfection ceux qu'il voulait contrefaire. » Quant à M. Galard, il était « un des arcs boutants de la parade ». Thomas-Simon néglige de parler de ses propres dispositions, mais sa gaité, nous pouvons le croire, valait celle de ses camarades.

Avec de pareils éléments, les conférences Chevallier ne pouvaient manquer de bonne humeur. On invita du monde. On y

1. De Desmarets de Saint-Sorlin (1657).

2. De Chapelain (1656).

joua outre les parades, des scènes de comédie italienne, et les acteurs amateurs allèrent jusqu'à représenter le *Joueur* de Regnard : « Ce fut à l'occasion de ces pièces italiennes, dit Thomas-Simon, que M. Dumont m'engagea à disposer un canevas de trois petits actes, pour lui, son frère et moi. Tout y était extrêmement vif, comique et nouveau, pour la compagnie, qui était ce jour-là très brillante chez M. Chevallier. L'on en parut aussi content que des trois parades, qui furent fort bouffonnes, et de la représentation du *Joueur* que je possédais entièrement de mémoire et dans lequel je jouai sans répétition le rôle du père, à défaut de celui qui devait le faire et qui se trouva incommodé quelques heures auparavant ».

Cet épisode de jeunesse marque déjà le caractère de Thomas-Simon tel qu'il fut jusqu'à la fin de sa vie : nous le voyons débiter par des parades de foire associées à des études de droit : il conserva cette facilité de s'amuser de littérature légère, tout en se consacrant à des travaux sérieux. L'une ne portait pas tort aux autres.

*
* *

Il faut le croire, puisque dès vingt-six ans, en mai 1709¹, il obtint l'agrément de substitut du Procureur du Roi au Châtelet de Paris et le titre, joint à cette charge, de conseiller du Roi. « De très bonne heure », souligne son biographe, en expliquant qu'il dût cet avantage « à la décence de sa conduite et à l'honnêteté de ses mœurs »². Il est juste d'ajouter aux motifs tirés de ses mérites, les écus paternels. M^e Thomas Gueullette, déjà vieux de soixante années, en fut récompensé : il eut longtemps encore la joyeuse fierté de voir son fils siéger sur les fleurs de lis, et de l'entendre requérir au nom du Roi, aux audiences où il postulait lui-même pour les particuliers.

*
* *

Pourvu d'une belle charge, il restait au jeune magistrat à prendre femme. Cet heureux événement ne survint que six ans

1. Notice jointe à son testament. *Nécrologe*.

2. *Nécrologe*.

plus tard. Il épousa le 6 juillet 1715, dans la chapelle basse de Saint-Eustache, Marie-Geneviève Croisette, fille de M. Nicolas Croisette, procureur au Châtelet ; elle était sa cousine germaine ; il lui fallut une dispense de Rome, « sans cause », précise-t-il ¹.

« L'inclination nous avait joint » ², a-t-il écrit, et il est permis de croire que ce tendre sentiment datait de longtemps. En 1708, alors qu'il avait vingt-cinq ans, il traçait ce portrait de sa jeune cousine : « M^{lle} C. est une personne de dix-sept ans, petite, mais bien prise dans sa taille, le teint blanc et vif, les cheveux châ-tains, le visage un peu plus long que rond, le front médiocrement grand, les sourcils de la couleur des cheveux et fort bien taillés, les paupières longues, les yeux gris assez bien fendus et fort animés, le nez aquilin, les joues pleines, les oreilles bien faites, la bouche ni grande ni petite, les lèvres vermeilles, les dents bien rangées et du plus bel ivoire du monde, le menton ni rond ni pointu, la gorge fort jolie, le bras rond et la main assez belle ; elle joint à des manières très engageantes dans la conversation l'agrément d'un petit parler gras, qui lui sied on ne peut pas mieux ; elle est d'une fort grande vivacité, qui est soutenue de beaucoup de sagesse et de vertu : elle a le cœur bon, désinté-ressé, fidèle, tendre ; en un mot elle a tous les sentiments et toutes les dispositions nécessaires pour devenir un jour une personne toute accomplie » ³. Voilà un portrait attentif aux grâces et aux vertus, qui conserve autant les sentiments du peintre que les traits du modèle. L'auteur, en pensant que sa gentille cousine deviendrait « une personne toute accomplie », semble bien prévoir qu'elle pourrait aussi devenir sa femme.

C'est ainsi que Thomas-Simon Gueullette débuta heureuse-ment dans une vie qui devait être longue, laborieuse et paisible.

1. *Registre concernant notre généalogie...*

2. *Ibidem.*

3. *Ibidem.*

CHAPITRE II

LE MAGISTRAT

Les devoirs de sa charge étaient l'occupation principale de Thomas-Simon Gueullette : la littérature ne lui fut qu'une distraction. Pour tenter de le faire revivre, ne le considérons pas en homme de lettres, cherchons d'abord ce que fut le magistrat qui, pendant près de cinquante-huit ans, siégea parmi les Gens du Roi au Châtelet de Paris.

Que reste-t-il d'une si longue carrière ? Le souvenir d'un honnête homme, pénétré de la dignité de sa tâche, qui poursuit avec assiduité des travaux obscurs. Les dossiers sur lesquels il s'applique, attentif à découvrir la vérité, révèlent les événements quotidiens de la vie parisienne : crimes, délits graves ou menus, discussions de famille, disputes de succession, revendications de propriété... Certes, après plus d'un demi-siècle de pareilles études, celui qui s'y est livré a des lumières bien précises sur le caractère de ses contemporains. N'était-ce point sa propre expérience qui permettait à Gueullette de faire dire à l'un des personnages de ses contes orientaux, résumant « toutes les friponneries qu'il avait vu ou entendu faire : Que de filles j'ai vu n'en porter que le nom et se livrer à des désordres extrêmes ? Que de veuves remariées en secret ou vivre dans l'incontinence ? Que de vieillards revenus en enfance par l'extravagance de leur conduite ? Que de riches réduits à la dernière misère par la débauche ? Que de gueux que l'opulence rendait insolents ? Que d'hypocrites j'aurais pu démasquer ? A combien de cadis n'ai-je point vu vendre la justice ? Que de bonzes, de derviches et de calenders, n'ai-je point connu pour être des scélérats parfaits sous

des dehors de mortification et de piété ? Car enfin, il n'y avait ni Cour, ni Chambre, ni Palais, ni Conseil, ni Appartements si exactement fermés, où je ne pusse passer »¹.

Mais ce jugement ne ressort que de l'ensemble du tableau et chaque détail en est médiocre. Et pourtant chaque détail est une « affaire », qui met en cause les biens, la liberté, la vie, l'honneur des sujets du roi et qui exige la plus scrupuleuse attention. Il n'en est pas de plus ou moins négligeable. Dans cette profession, « les fautes ne sont jamais petites et sont presque toujours irréparables »².

Gueullette appréciait la gravité de ses fonctions : ce sont encore ses contes qui nous disent son opinion par la voix d'un persan vertueux à qui le gouverneur d'Ispahan offre la place de cadi : « Je le suppliai de me dispenser d'accepter un emploi aussi délicat et dans lequel on était exposé à commettre beaucoup d'injustices ou à se faire de grands ennemis ; Seigneur, lui dis-je, celui qui a inspection sur la conduite d'autrui et qui tient en main la balance pour le juger, doit non seulement avoir le cœur droit, mais il doit encore être doué d'une capacité profonde et veiller de près sur ses propres actions qui doivent être irréprochables »³.

Ce souci d'être égal à sa tâche devait être la seule ambition du magistrat de ce temps : il ne pouvait en avoir d'autre. Point d'énumération possible alors, des étapes successives d'une errante carrière : « Il n'avait ni destitution à craindre, ni avancement à espérer ; ne redoutant rien, sûr de sa situation qu'aucune disgrâce ni aucune faveur ne pouvait changer, il était établi dans sa fonction comme dans un patrimoine »⁴.

Lorsqu'à 26 ans, Thomas-Simon Gueullette était installé dans sa charge, il la savait définitive. Sa seule récompense était la considération de ceux qui étaient à même de le juger. Aussi son biographe achève-t-il en quelques lignes ce qui pouvait être dit sur l'emploi principal de sa longue existence : « Il a

1. *Contes chinois*, éd. 1743, t. I, p. 100.

2. Fléchier, *Or. fun. de M. de Lamoignon*.

3. *Contes Mogols*, éd. 1765, p. 42.

4. Fustel de Coulanges, « L'organisation de la Justice », *Revue des Deux-Mondes*, 1871, p. 589.

exercé la charge de Substitut du Procureur du Roi jusqu'à sa mort avec l'estime et la confiance des principaux magistrats, qui le chargèrent souvent des affaires les plus délicates. Il ne s'écarta jamais des devoirs de son état »¹. Les termes mesurés de ce jugement constituaient un éloge suffisant.

Ajoutons-y pourtant un témoignage plus vivant : depuis 1713 et jusqu'à la fin de la carrière de Gueullette, deux magistrats avaient occupé le siège de Procureur du Roi, M. Moreau père et M. Moreau fils², et le second écrivain, en 1762, au doyen de ses substituts, dans le style cérémonieux et courtois qui était alors celui de la correspondance administrative, lui rappelle, comme un sentiment connu, au milieu des formules de civilité, « son inviolable et sincère attachement »³. Outre « l'estime et la confiance », Gueullette avait acquis l'affection « des principaux magistrats ».

*
* *

Sans effort d'imagination, par les mœurs actuelles, nous pouvons nous représenter sa vie journalière. Le corps judiciaire, à travers les révolutions, a conservé beaucoup de ses formes traditionnelles. Le travail de cabinet, puis à l'heure où va s'ouvrir l'audience, celle du matin ou celle de relevée, le court trajet à pas dignes au milieu du petit peuple déferent. L'usage était alors de le parcourir en robe, si nous en croyons Mercier : « Sur les dix heures une nuée noire des suppôts de la justice s'achemine vers le Châtelet et vers le Palais : vous ne voyez que des rabats, des robes, des sacs et des plaideurs qui courent après »⁴.

La vieille forteresse du Châtelet, « où sont les prisons en merveilleux nombre », devait être de sombre aspect à juger par les images que nous en gardons. La porte s'ouvrait, en prolongement de la rue Saint-Denis, sur un passage dénommé rue Saint-Leufroy. Sous les murs se vendait le poisson de mer et d'eau douce « par congé de Philippe-Auguste », et la Grande-Boucherie était

1. *Nécrologe*.

2. Moreau père, 1713-1741. Moreau fils, 1741-1781.

3. Arch. Nat. AD. III, 9.

4. Mercier, *Le Tableau de Paris*, éd. Dentu, p. 118.

tout auprès. Quelques ornements adoucissaient cette sévérité : un cadran avec un écusson aux armes de France surmontait la porte, une Vierge, tenant le Christ enveloppé dans son manteau, était sculptée sur la clef de voûte ; à l'intérieur, une tapisserie reproduisant les armes de Christophe Colomb ornait le vestibule, entre deux salles d'audience ; sur le fronton de la chambre criminelle étaient gravés les vers de Santeul :

« Hic pœnæ scelerum ultrices posuere tribunal
« Sontibus unde tremor, civibus unde salus »¹ ;

un autre vers latin plus aimable se lisait au-dessus de la porte de la buvette :

« Interpone tuis interdum gaudia curis »².

L'audience, les avocats diserts qui plaident longuement, avec le secours des écrivains sacrés et profanes, les procureurs qui argumentent sur des procédures compliquées à souhait, pour prolonger les procès à travers de multiples incidents et avants dire droit... Les magistrats contemporains, qui cherchent des consolations, peuvent les trouver dans les recueils d'éloquence judiciaire de jadis, puisqu'il est apaisant de voir plus malheureux que soi.

Outre les juridictions accessoires — chambre du Conseil, justice présidiale, chambre de Police — le Châtelet comprenait une chambre civile que présidait le Lieutenant Civil, le Parc Civil et une chambre criminelle, où siégeait le Lieutenant Criminel et un avocat du Roi ou un substitut de son procureur. Le Lieutenant siégeait seul pour juger les délits qui ne comportent pas d'instruction ; pour les procès du grand criminel, il était assisté des conseillers, « qui sont de la colonne du criminel ». Des lieutenants particuliers suppléaient les Lieutenants civil et criminel. Une cinquantaine de conseillers les assistaient ;

1. Sainte-Beuve (*Causeries du Lundi*, 3^e éd., t. XII, p. 31) les traduit : « Ici des châtimens vengeurs des crimes ont établi leur Tribunal. Coupables, tremblez de crainte ! Honnêtes gens, rassurez-vous », et ajoute que ce distique valut à son auteur une montre de cent cinquante francs.

2. Desmaze, *Le Châtelet de Paris*, Paris, 1870, *passim*. Georges Cain, *Promenades dans Paris*, p. 194.

auprès d'eux siégeaient trois avocats du Roi, un procureur du Roi et huit substitués.

Mais ce n'est pas ici le lieu d'étudier l'organisation ni la compétence de la Prévôté de Paris, cherchons seulement à y suivre Gueullette dans ses fonctions. Nous le voyons siéger à une audience de vacations de la chambre criminelle, pour laquelle il est revenu tout exprès de sa campagne de Choisy : « J'ai été jusqu'à deux heures avec M. Le Noir (Lieutenant Particulier) ¹... j'ai parlé et lu dans une affaire intéressante pour les parties. Jusqu'à présent mes conclusions ont toujours été suivies... » ²

Hélas, les affaires intéressantes — pour les parties — font parfois de bien longues audiences et il est permis de penser que Messieurs entendaient avec plaisir sonner l'heure libératrice à l'horloge fleurdelisée ; encore sans doute quelques propos échangés sur la cause qui les avait occupés — le temps de fermer son écritoire — parce qu'il est décent de ne pas fuir comme des écoliers ; et puis le retour dans le cher cabinet de loisir, où sur les rayons sont rangés les Institutes et les Coutumes, certes, mais aussi Rabelais, Montaigne et d'autres livres plus légers encore à manier.

Les Gens du Roi ne se bornaient pas à siéger, ils avaient d'autres attributions. C'est ainsi qu'un acte du 13 octobre 1727 nous montre Thomas-Simon Gueullette assistant à l'inventaire après décès de Jacques Musnier, en raison de l'absence d'un fils du défunt, Georges-Nicolas Musnier de Lisle, « absent du royaume depuis treize ans ou environ qu'il est parti pour la seconde fois de Paris pour Caraques aux Isles, depuis lequel temps on n'a point eu de ses nouvelles ».

Le 14 septembre 1745, pour un semblable motif, il assiste aux opérations de scellés après le décès de M. l'abbé Mithon ³.

Les Gens du Roi participent aussi aux recherches criminelles

1. Le Noir père, lieutenant particulier depuis 1718. Son fils était alors (1753) conseiller au Châtelet et devait devenir l'année suivante Lieutenant Particulier, Lieutenant Criminel en 1759, Lieutenant Civil et conseiller d'Etat en 1775. Il fut rapporteur au Conseil du Roi de l'affaire La Chalotais. Il passait, selon Voltaire, pour « le meilleur criminaliste du royaume ». (Lettre à Damilaville du 24 septembre 1766. Ed. Garnier, t. 44, p. 446.).

2. Arch. Nat. AD. III, 8.

3. Arch. Nat. Y. 15409.

et assistent à la hideuse question. Pour en donner un exemple nous suivrons Gueullette, en 1724, à l'hôtel de M. de Puységur, alors lieutenant général des armées du Roi et depuis maréchal de France, rue Saint-Honoré vis-à-vis des Capucins, où il enquête sur un crime commis par Pérelle, valet de chambre et chirurgien de ce seigneur : « Sur mon réquisitoire et l'ordonnance de M. Le Comte (Lieutenant Criminel) ¹ nous dit-il, on fit l'ouverture de la fosse d'aisances des domestiques dans laquelle au bas du tuyau, on trouva d'abord deux bras, deux jambes et le tronc du corps de Prévost en deux pièces, enveloppés dans un mauvais linge »... Sur appel à minima de la sentence du Châtelet, par le Procureur du Roi, Pérelle fut condamné au Parlement à être roué vif et à subir préalablement la question. Les funèbres débris découverts quelques jours plus tôt, encore « assez frais », après avoir été « bien lavés » et examinés par les médecins et chirurgiens du Châtelet, « furent portés à la chambre de la question, où Pérelle le lendemain matin ayant été conduit, il s'écria à la vue de ces membres : « Ah ciel, quel est le monstre qui a commis un tel assassinat », et soutint avec la même effronterie qu'il n'y avait aucune part... Le 29 mars 1724, je lui vis donner au Parlement la question des brodequins ; ce scélérat, en entrant dans cette chambre, s'écria : « Jésus-Christ, qui mourut innocent, pardonna sa mort à ses dénonciateurs, à ses témoins, à ses juges, à ses bourreaux ; je suis dans le même cas, permettez que je vous embrasse tous ». Et priant Dieu hautement, il soutint les huit coins en héros de la grève, sans rien avouer. Le sieur Malaval, chirurgien du Parlement, lui ayant représenté pour diminuer ses douleurs qu'il devait avouer ses crimes : « Eh ! voulez-vous que n'ayant que trois ou quatre heures à vivre, je me damne par un mensonge ? » Quelques quarts d'heure après, M. Malaval lui ayant fait pareilles remontrances, il répondit avec vivacité : « Voulez-vous que je dise que c'est vous qui avez commis l'assassinat dont on m'accuse ? ». Enfin, il persista dans ces sentiments à la question et sur le matelas, protestant toujours de son innocence. M. Delan, docteur en Sorbonne et qui lui fut donné pour confesseur, le fit changer de sentiments. Il

1. Le Comte père, 1701-1731. Le Comte fils, 1731-1735.

ne fut pas plus tôt au pied de l'échafaud qu'il demanda à aller à l'hôtel de ville ¹. Là, il avoua ses trois crimes... Il convint aussi, sur la demande que je lui fis faire par M. Laizonet, conseiller au Parlement, son rapporteur ², d'avoir volé il y avait deux ans une montre d'or au chevet du lit de M. de Puységur, à son château de Chézy-en-Brie... Il fut roué vif... On assure qu'il mourut dans des sentiments très chrétiens » ³.

Ces opérations de justice étaient parfois compliquées par les fausses déclarations des accusés, faites pour égarer leurs juges. Il en fut ainsi au cours de l'instruction du procès de la femme Pajot, arrêtée pour vol domestique, crime puni de pendaison. Elle fit des révélations sur des crimes prétendument commis par des complices : « M. le Lieutenant Criminel (M. Nègre) ⁴ ne croyant pas devoir négliger une pareille déclaration, nous rapporte Gueullette, ordonna sur les réquisitions de M. le Procureur du Roi que M. le Commissaire de l'Épinay et moi, nous nous transportassions avec main-forte dans les endroits désignés par l'ordonnance. En vertu de cette ordonnance, nous parcourûmes le jeudi dernier janvier 1735 depuis sept heures du soir jusqu'à plus de minuit la rue des Poulies et autres adjacentes sans pouvoir découvrir les maisons ni les personnes indiquées par la Pajot. Le lendemain, 1^{er} février, je me transportai avec le même commissaire depuis dix heures du matin jusqu'à trois heures après-midi rue de la Heaumélie chez la nommée Pot-au-Feu, aubergiste louant en chambre garnie, que deux jours auparavant la Pajot avait fait arrêter, en déclarant que c'était chez elle que ses complices et elle s'assemblaient tous les soirs et qu'ils y partageaient leurs vols... Cette déclaration fit décréter Pot-au-Feu qui était très innocente et qui sortit quelques mois après »...

Le samedi 2 février, nouvelles recherches, en compagnie de la Pajot, « sous bonne et sûre garde », de huit heures du soir au

1. L'usage était de conduire à l'hôtel de ville où se tenaient pendant l'exécution les magistrats, le condamné qui, sur la place de Grève, déclarait avoir des révélations à faire.

2. Le Prêtre de Lézonnet, reçu conseiller au Parlement en 1720.

3. Arch. Nat. A. D. III, 4.

4. 1735-1755.

lendemain neuf heures du matin. « Je ne fus pas la dupe de cette friponne et n'ai jamais cru un mot de tout ce qu'elle nous a dit ; j'ai vu même et avec bien du regret que, malgré les sages précautions que M. le Commissaire de l'Épinay et moi nous avons prises, M. le Lieutenant Criminel fut obligé de faire arrêter une fille qui sortait d'être cuisinière chez M. Pariset, marchand de bois, que cette malheureuse ne connaissait nullement et que cependant elle soutint être sa complice... (cette fille est sortie au bout de quelque six mois, la Pajot ayant déclaré qu'elle ne la connaissait pas). Enfin nous passâmes toute la nuit à courir avec cette friponne, sans trouver autre chose que de la fourberie de sa part.

« Quelques jours ensuite, nouvelles friponneries de la Pajot. Elle dit que si on voulait la conduire aux environs de Paris dans deux ou trois villages, elle y ferait découvrir des trésors immenses. Comme on voulait la mettre au pied du mur, nous nous mîmes en campagne, M. Josse, conseiller au Châtelet, rapporteur, M. Poyet, greffier criminel, quatre ou cinq exempts, sept ou huit archers de maréchaussée, tant à cheval qu'en carrosse, et nous partîmes à sept heures du matin avec une chaise à deux, deux carrosses à quatre chevaux et six chevaux de main en cas que nous fussions obligés d'aller dans des endroits où les carrosses ne pussent pas aller. Nous nous rendîmes d'abord sur le chemin de Bondy où nous trouvâmes la maréchaussée qui nous attendait ; nous allâmes au château de Villemonble ; elle nous dit alors que ce n'était pas où elle voulait nous conduire, mais sur une montagne où il y avait un château ruiné et que, dessous un colombier qui en faisait l'encoignure, on y trouverait des trésors très considérables. Nous montâmes sur la montagne d'Auroy qui est près de Villemonble et nous allâmes à ce colombier que l'on avait envoyé reconnaître. Elle nous fit des discours aussi remplis de faussetés et contraires à toute vraisemblance que l'on en puisse faire et nous la convainquîmes, par l'inspection seule des lieux et par le cri public de tous les habitants des environs, que ce qu'elle avançait était impossible ».

La Pajot conduisit ensuite son imposant cortège aux carrières à plâtre de la montagne d'Auroy, puis dans un cabaret de Neuilly-le-Grand ou sur Marne. La maîtresse de ce cabaret

« lui prouva qu'elle était une friponne qui aux rogations précédentes était venue chez elle et avait voulu l'affronter, qu'elle l'avait chassée avec ignominie et que c'était là la cause de l'insulte qu'elle lui faisait. La Pajot en convint : cela fut attesté par tout le village, par le curé et par le greffier, et il en fut dressé procès-verbal. Il était dix heures du soir que nous n'avions encore bu ni mangé qu'une brioche de deux sols et environ un demi-septier de vin entre le rapporteur, le greffier et moi. Nous allâmes souper dans un autre cabaret, où nous portâmes la provision que nous avions apportée de Paris. Nous en partîmes à plus de minuit et rentrâmes chacun dans notre maison qu'il était trois heures du matin... ». Tous ces transports de justice, en si nombreux appareil, étaient vains : « La Pajot avoua que tout ce qu'elle avait dit (600 rôles de minute) était faux... qu'elle n'avait fait faire toutes ces marches que pour allonger sa vie ou tâcher de se sauver... ¹ », ce qui était en quelque mesure explicable, si l'on veut bien considérer la situation du point de vue de la Pajot.

*
* *

Gueullette portait un intérêt particulier à l'étude que le droit moderne appelle criminologie : nous en avons la preuve par la compilation laborieuse qui occupa une longue partie de sa vie : « J'ai un recueil très curieux, dit-il, commençant vers l'année 800, tant en manuscrits extraits de Grégoire de Tours et autres anciens et nouveaux historiens de France qu'imprimés, contenant des arrêts de mort singuliers, avec beaucoup de notes historiques relatives à une grande quantité des dits arrêts et exécutions, le tout par ordre d'années et de dates. Ils sont dans mon cabinet à Paris, renfermés dans différents portefeuilles, paquets et cartons en forme de livres avec des titres manuscrits sur le dos, d'autres reliés en parchemin ; ce sont les arrêts des chambres de Justice, ceux de Cartouche, de Rivet, des Cadets, de Rafia et de leurs complices, avec des notes et faits historiques qui les concernent. Beaucoup d'autres sont dans des boîtes de carton couvertes de papier rouge et contiennent des arrêts jusqu'à ce

1. Arch. Nat. A. D. III, 6.

temps présent 1764 et contiendront les suivants. L'on y trouvera ceux de tous les criminels de lèse-majesté, celui de Georgien, du garde du corps et de l'infâme Damiens, régicide de nos jours ; son procès et son histoire sont reliés en quatre volumes dans lesquels il y a des notes manuscrites ajoutées, des pièces fugitives curieuses et quelques relations de malheureux ou scélérats que l'on pourrait regarder comme très criminels en un pareil genre, qui ont été arrêtés et dont cependant il n'y a point eu de punition publique, parce qu'apparemment ils ont été regardés comme gens aliénés d'esprit, ou pour quelque raison de politique. Le célèbre Ringuet n'a pas été oublié du nombre de ces derniers ; aussi y verra-t-on son arrêt et son histoire ». La collection comprenait aussi des mémoires et des factums : « deux grands volumes in-folio, trois ou quatre in-quarto, le surplus formant douze à quinze volumes... Ce sont questions d'état, suppressions de part, demandes en séparation de corps, accusations d'adultère, d'abus en fait de mariage pour mauvaise conformation des deux sexes, d'impuissance, assassinats, crimes de poison, enlèvements, rapt, séductions. Plus les factums de la Cadière et ceux du Père Girard, jésuite... Outre l'imprimé, ils contiennent plusieurs lettres manuscrites qui m'ont été envoyées d'Aix lors de ce fameux jugement. L'on y voit des faits vrais très curieux et des pièces fugitives intéressantes »¹. Ces papiers sont aujourd'hui aux Archives Nationales contenus dans une quarantaine de cartons².

Comme il l'indique, la collection réunie par Gueullette est composée d'extraits d'ouvrages historiques, recueillis au fur et à mesure de ses lectures, sur les affaires criminelles qui lui paraissent curieuses, de récits des procès contemporains qu'il a suivis

1. *Testament*.

2. A. D. III, 1 à 40. La plupart des pièces contenues dans ces cartons sont celles réunies par Gueullette ; beaucoup sont de sa main ou annotées par lui. Luguées par Gueullette à son « confrère » M. Meunier, elles ont dû appartenir vers 1780 à M. Prault, imprimeur du Roi, quai de Gesvres, qui paraît avoir continué la collection ; il semble en effet que des notes ont été ajoutées de la main de Prault à des pièces écrites par Gueullette. (Prault avait imprimé certains des ouvrages de Gueullette et était en rapports personnels avec lui, voir p. 47). Les documents réunis par Gueullette sont passés ensuite dans la collection Rondonneau acquise par l'Etat en l'an XII.

Et manderet à monseigneur Monsieur Les Broüillons
 ce que vous aurois remis en main et
 vous avez égaré; faite en tel usage
 qu'il vous plaira. C'est qu'un modèle
 que vous envoie;

Dans les vus que doit esauter l'Asie
 Elle dira à appollonius qu'il doit regner,
 Souverainement dans l'isle de la félicité,
 C'est où cela qu'il répondra, si vous le
 jugez à propos:

La grande souvenance importante de

Merci de vous rendre à votre femme
 en plus tard, et d'un monsieur avec toute
 l'estime que vous m'avez. Vos très humble
 et obéissant serviteur
 Gueullette

Monsieur.

Mardi 25 mai 1751

ou connus. Il y joint les « pièces fugitives », images populaires, chansons, que l'on vendait sans doute autour de l'échafaud où le criminel expiait sa faute, les factums et mémoires à consulter, rédigés par les avocats, les arrêts, et il annote le plus souvent toutes ces pièces.

Elles étaient rangées chronologiquement, et réparties sous diverses rubriques : procès faits à des gentilshommes, princes et grands, à des financiers, à des ecclésiastiques, livres condamnés, réparations et réhabilitations, etc... Dans la première de ces divisions, nous trouvons la reine Bruneaut, « dont Clo-taire lui-même se rendit l'accusateur et représenta tous les crimes. Il lui en imputa même beaucoup plus qu'elle n'en avait commis, car il lui reprocha la mort de dix rois, dont lui-même en avait tué deux et sa mère pour le moins quatre ». Nous y trouvons aussi l'affaire Cinq-Mars à laquelle est jointe une note de quelques pages intitulée : « Abrégé des plaintes qu'il a plu au roi faire souvent de M. le Grand ». « Ce mémoire est écrit de la main de M. le Cardinal de Richelieu qui fit couper la tête à Cinq-Mars », signale Gueullette, et ces feuillets où le Cardinal justifiait par les plaintes du Roi ses propres préventions sont un document assez émouvant¹. Nous y trouvons encore l'affaire de la Brinvilliers, celle du comte d'Horn, ce petit-fils du Prince de Ligne qui assassina un agioteur pour le voler au temps du système Law et fut roué en place de Grève², l'affaire de Lally, le vaincu de Pondichéry, dont Voltaire se fit l'avocat et qui fut réhabilité, « célèbre scélérat » selon Gueullette. D'autres, sans appartenir à l'histoire, n'en sont pas moins curieuses, celle par exemple de ces deux officiers, le comte de l'Aigle, colonel du régiment de M. le Comte de Clermont et M. de Brèves, capitaine dans le même régiment, qui, étant ivres, avaient violé la femme de chambre de Mme Hatte, femme d'un fermier général : « cette affaire a été assoupie », nous apprend Gueullette³.

1. Il a été publié et annoté par Léon Lecestre. *Revue des Questions Historiques*, janvier 1888.

2. La notice de Gueullette sur l'affaire du comte d'Horn a été publiée par Campardon en appendice à la *Chronique de la Régence de Buvat*, (1865, t. II, p. 503). Campardon a publié également les notes relatives à Duchaufour, brûlé pour crime de sodomie (*ibid.*, p. 498).

3. Le Comte de Clermont était sans doute intervenu en faveur de son

Il ne peut s'agir ici d'énumérer les multiples crimes et délits rapportés par Gueullette, depuis les assassinats et les vols de Cartouche et des Cartouchiens, de Mandrin, de la bande Nivet, de Raffia, jusqu'au pauvre larcin de Marguerite Bressu, écosseuse de pois, qui par arrêt du Parlement du 24 octobre 1756 fut condamnée au carcan, au fouet, à la marque et à être détenue pendant trois ans à la Salpêtrière, pour avoir volé sur le carreau de la Halle, un œillet et quatorze paniers de framboises.

M. Robert Anchel, des Archives Nationales, a tiré de cet amas de documents un livre d'une plume spirituelle intitulé *Crimes et Châtiments au XVIII^e siècle*¹. Avec la meilleure méthode, il a su, de tous ces faits accumulés, faire un tableau des mœurs criminelles de l'époque. Malgré son objet sévère, cette étude garde un peu de la bonne grâce de ce temps aimable. M. Anchel constate que les affaires dont il s'occupe « empruntent au caractère des coupables et des juges une apparence de bonhomie, d'ingénuité qui contraste souvent avec la rapacité et la sauvage cruauté des acteurs », mais il ne s'est pas laissé prendre à cette illusion, et, sans hausser le ton, il sait donner aux faits leur véritable caractère, en les replaçant « dans leur ambiance historique, humaine, et non plaisante ». Nous avons parcouru après lui ces nombreux documents, aidé d'ailleurs de sa courtoise érudition, et nous avons pu constater que son livre leur avait redonné la vie.

Pour nous, notre modeste dessein est d'y chercher les traits du magistrat laborieux qui les a réunis.

M. Anchel, un peu sévère pour ces juges « qui mènent enquêtes et interrogatoires avec solennité, dans une forme arrêtée d'avance, selon une routine de métier, sans subtilité ni psychologie », constate cependant « que Thomas-Simon Gueullette avait un cœur humain », qu'il ne manquait pas « d'esprit cri-

familier, le comte de l'Aigle. Le Parlement n'admit pas cette intrusion d'un prince du sang dans le domaine de la justice. Le procureur du Roi (M. Moreau) fut « tancé cruellement » et la chambre de la Tournelle retint la connaissance de l'affaire, « attendu la négligence des officiers du Châtelet ». Le comte de l'Aigle fut détenu pendant un an ; une lettre patente du roi, ordonna sa mise en liberté. (Barbier, *Journal*, juin-juillet 1733. Jules Cousin, *Le Comte de Clermont*, I, 125).

1. Librairie académique Perrin, 1933.

tique », qu'il était « soucieux d'équité », et que « ses récits de crimes sont fort agréablement composés », que « le style en est simple, facile, parfois pittoresque ». La sévérité de l'appréciation générale donne du prix à ce jugement particulier, rendu par un chartiste scrupuleux.

« Il avait un cœur humain ». Il serait possible de relever en effet des marques nombreuses de sa pitié pour les criminels à l'heure où ils expient leurs forfaits : alors, pour reprendre son expression, ils ne sont plus que des « malheureux ».

Il ne condamne pas la question, parce qu'elle est conforme au droit qu'il a fonction d'appliquer. Il regrette parfois la « cruauté » avec laquelle elle est donnée : notamment à un sieur Lebrun, accusé d'assassinat, qui en mourut, alors qu'il était innocent, comme le proclame un arrêt du 30 mars 1694 qui déchargea sa mémoire.

Il semble d'ailleurs reconnaître la vanité de cette forme d'interrogatoire. Parlant d'un criminel dont la culpabilité était avérée, il note : « ce fut lui qui déchargea Verrac de Charenton, du vol dont il était innocemment accusé, et pour lequel ce pauvre malheureux a subi la question ordinaire et extraordinaire, dans laquelle il a eu la force de ne point avouer un crime qu'il n'avait point commis et lequel, s'il avait avoué par la force des tourments, l'aurait conduit sur la roue ». Gueullette illustre par ces exemples la vérité douloureuse qu'exprimait La Bruyère : « La question est une invention merveilleuse et tout à fait sûre pour perdre un innocent qui a la complexion faible, et sauver un coupable qui est né robuste ».

Son bon cœur l'incite à obliger, dans la mesure de leur droit, ceux de son entourage qui ont des démêlés avec la justice. C'est ainsi qu'en 1720, il eut la joie d'aider son ancienne servante, qui était retenue comme complice de l'assassin Lamy : « Marie Questier, qui avait demeuré chez mon père et m'avait en quelque façon élevé, m'ayant fait savoir qu'elle était en prison, j'allai trouver M. le Lieutenant Criminel (Le Comte le père) qui me dit qu'il les croyait, elle et son mari, très innocents, mais qu'il ne pouvait me les rendre qu'après l'exécution de Joseph Lamy, et effectivement lui et M. le Procureur du Roi (Moreau le père) ordonnèrent qu'ils me fussent rendus et j'allai les mettre

en liberté et les reconduire rue Pompée dans leur maison, dont je fis lever la garnison ».

Thomas-Simon Gueullette était certainement bon catholique. M. Anchel le juge ainsi, mais il ajoute : « tant soit peu anticlérical ». Peut-être, mais non pas à la mode de Voltaire et des encyclopédistes ; il l'est seulement comme les Parlementaires, qui luttent contre les refus de sacrements, de cet anticléricalisme, « qui n'excluait ni la foi ni la piété, respectait l'Eglise par delà les clercs et n'effleurait même pas le dogme »¹. Faut-il aussi taxer d'anticléricalisme les effets de sa gaité naturelle, qui lui suscita, dit-on, « des querelles avec son curé, qui ne le regardait pas comme un excellent paroissien. On prétend, ajoute le biographe qui rapporte sans l'affirmer cette anecdote, qu'il écrivit sa confession en vaudevilles, et que ce n'était pas le moins plaisant de ses ouvrages »².

Bon catholique, il était cependant sans fanatisme. Il qualifie à plusieurs reprises la Saint-Barthélemy « d'horrible et de funeste »³, et relatant l'exécution de M. de Conas, conseiller au Parlement de Toulouse, qui fut pendu en robe rouge devant la porte du Palais avec quatre autres conseillers de cette cour, dans le temps des massacres, il ajoute : « Tantum religio potuit suadere malorum ». Quelques mois avant sa mort, il réunit des renseignements qui lui sont transmis par un habitant d'Abbeville, sur l'affaire du Chevalier de la Barre. Il laisse voir sa protestation contre la cruelle décision. A la lettre de son correspondant, qui lui fait connaître le jugement et qui termine : « Voilà, Monsieur, le résumé de cette sentence à laquelle personne ici ne s'attendait et qui nous a tous fait frémir : on espère que les juges supérieurs en adouciront la rigueur... ». Thomas-Simon Gueullette ajoute : « Ainsi soit-il ». La prière que l'émotion arrachait ainsi au vieillard, recopiant de sa grosse écriture restée ferme la sinistre nouvelle, ne fut pas exaucée et il classa plus

1. Gaxotte, *Le Siècle de Louis XV*, p. 300.

2. *Cabinet des Fées*. Notice des Auteurs, éd. 1786, t. 37, p. 132.

3. Il est bon de rappeler que la Saint-Barthélemy trouvait encore des apologistes au siècle de Voltaire. (Voir notamment Novi de Caveirac dans son *Apologie de Louis XIV et de son conseil sur la Révocation de l'Edit de Nantes avec une dissertation sur la Saint-Barthélemy*, 1758).

tard l'arrêt du Parlement et le récit de l'exécution, en notant les vains efforts du Président d'Ormesson pour obtenir la grâce.

Il aimait le roi qu'il servait. Il réunit de nombreuses pièces sur l'attentat de Damiens, « le très méchant, très abominable et très détestable parricide commis sur la personne du Roi ». Ces expressions de l'arrêt du Parlement traduisaient sans aucun doute les sentiments des Français de 1757, et notamment ceux de Gueullette. Il réproouve avec énergie le scélérat, qui a tenté de tuer « le monarque le plus doux et le plus respectable de l'univers », et racontant dans le plus minutieux détail l'atroce châ-timent auquel il assistait, il constate que « personne, même les femmes, qui ordinairement ont le cœur tendre, n'a plaint le détestable parricide et souhaité que sa mort abrège ses supplices ; c'est de quoi, dit-il, j'ai été bien persuadé pour l'avoir vu par moi-même ».

Son loyalisme monarchique lui laisse sa liberté de jugement. Il désapprouve la condamnation de Fouquet. « Le plus grand crime de M. Fouquet, écrit-il, était de déplaire à M. Colbert, qui avait choisi des commissaires dans toutes les cours du royaume pour lui faire son procès ».

Il est peu favorable aux Jésuites, comme toute la magistrature. Il les croit complices de l'assassinat d'Henri IV, et peut-être de l'attentat de Damiens. Contre eux, il soutient la cause des Parlements. Il fait de nombreuses allusions aux querelles entre le pouvoir et les corps judiciaires, mais il n'apparaît pas qu'il y mette de passion. La position des Gens du Roi, de cœur avec les Cours auprès desquelles ils siégeaient, mais dont « la plume était serve », était d'ailleurs assez difficile. Gueullette nous en donne un exemple. Au cours de l'un des incidents les plus critiques des querelles de la Bulle, le 28 septembre 1753, quelques mois après les remontrances auxquelles le roi avait répondu par des lettres de jussion et par l'exil des chambres des enquêtes et des requêtes, le Châtelet avait pris un arrêté refusant d'enregistrer les lettres patentes portant établissement d'une chambre des vacations pour remplacer les magistrats exilés, motif pris de ce qu'elles n'étaient pas enregistrées par le Parlement. « La nouvelle chambre des vacations qui siège aux Augustins est fort embarrassée, écrit dans ses *Mémoires* le marquis

d'Argenson, le Châtelet refuse de lui obéir ou menace de quitter ses fonctions¹ ». Le 5 octobre, raconte Gueullette, « M. le Président de cette chambre des vacations et quatre maîtres des requêtes sont venus au Châtelet avec un arrêt du Conseil, qui les autorise à se faire représenter le registre et à rayer et biffer l'arrêté de Messieurs et à enregistrer les lettres patentes pour l'érection de cette chambre. C'est Monsieur notre Procureur du Roi, comme substitut du Procureur Général de la Chambre de vacations, qui a requis l'enregistrement, M. Brou² et les maîtres des requêtes tenant le siège, et tenant au-dessus de M. le Lieutenant Civil. Pour faire cette opération, ils ont quitté deux fois le siège pour aller à la chambre du Conseil prendre des arrangements ». Voilà une audience bien humiliante pour l'orgueil de la Compagnie. Thomas-Simon Gueullette paraît l'accepter avec sérénité : « Les procureurs ont plaidé à leur ordinaire... », continue-t-il³.

« Il avait l'esprit critique ». Peut-être ces documents ne sont-ils pas recueillis avec la meilleure méthode historique : on y trouve l'aimable familiarité d'un travail d'amateur. Mais d'un amateur consciencieux : il n'a pas fait moins de trois tables, énumérant minutieusement les procès criminels dont il a relevé la trace. Il indique avec précision l'origine des renseignements qu'il donne, lorsqu'il les a tirés d'anciens auteurs, reprochant parfois à ceux-ci leurs références incomplètes. Lorsqu'il a trouvé une précision nouvelle, il corrige sa première note : « ce dernier trait n'est pas vrai », ajoute-t-il, par exemple, en surcharge ; ayant écrit qu'en 1431, la véritable Pucelle d'Orléans fut brûlée à Rouen, il reprend plus tard son papier pour y ajouter : « Il y a des preuves qu'elle ne le fut pas, on les trouvera dans mes miscellanea in-4^o »⁴.

1. *Mém. et Journal du Marquis d'Argenson*, Paris, 1858, t. IV, p. 151.

2. Feydeau de Brou, conseiller d'Etat et président de la chambre des vacations.

3. Il ne semble pas d'ailleurs que cette audience ait réussi à imposer la volonté royale. A diverses reprises le marquis d'Argenson signale le « décri total » dans lequel la chambre des vacations tenta d'exercer ses fonctions, et il relate la joie de Paris lorsque le Parlement fut rétabli et que la chambre « dite royale » fut supprimée par Lettres Patentes du 30 août 1754 (*ibid.*, *passim*).

4. Nous possédons ces miscellanea et nous savons la cause de son opinion hétérodoxe : il la tirait d'un « ancien manuscrit de Metz » publié dans le

Pour les procès contemporains qu'il n'a pas suivis lui-même et qu'il connaît par ceux qui y ont été mêlés, il ne manque pas de noter la source de ses renseignements : « M. de la Grange, notre doyen, m'a dit... M. Pati, greffier de la chambre criminelle, m'a dit... Je tiens ces faits de MM. de Favey et Vautroux (conseiller au Châtelet), avec lesquels j'étais lié de société... Ce dimanche au soir, 5 décembre 1756, M. Duflos sort du logis et a passé une couple d'heures avec moi ; il m'a raconté une aventure singulière arrivée il y a quelques jours... ». Ces exemples, entre beaucoup d'autres, montrent comment Gueullette prenait note sur le vif des faits qui avaient piqué sa curiosité. Parfois c'est dans sa propre famille qu'il trouve des renseignements : son cousin Gueullette, chanoine de Saint-Quentin, s'adresse à lui à propos d'un délit dont le chapitre a été victime, son cousin Aubrelieque, médecin à Noyon, a assisté à l'exécution d'une empoisonneuse, Th.-S. Gueullette classe leurs lettres. Un faussaire a imité la signature de M. Mélin, notaire au Châtelet, son cousin ; une servante a volé de l'argent et des actions à Geneviève Gueullette, veuve Renaud ; un vol a été commis chez M. Maigret, président au Grenier à sel, beau-frère de Delaleu, notaire et secrétaire du Roi, son cousin, Gueullette ne manque pas d'obtenir des récits complets.

Il lui arrive, dans son souci de précision, de s'enquérir auprès de la victime elle-même : « L'assassinat ¹ de M. Vallat avait été raconté de tant de façons différentes que, pour en savoir exactement la vérité, j'ai eu recours à lui-même. Il m'a envoyé l'écrit suivant, dans lequel c'est lui qui parle... ».

Il aime le fait pittoresque ; il ne recule même pas devant le détail cru. Les usages des anciens âges l'amuse ; telles ces punitions infligées au xiv^e siècle aux infracteurs des immunités du clergé : lorsqu'un juge avait condamné un clerc, il devait faire faire une poupée habillée en clerc, la pendre et la dépendre lui-même, si le clerc avait été pendu, et l'apporter pompeusement

Choix des Mercures, par M. de la Bastide, t. II, f^o 79 et des *Lettres sur quelques écrits de ce temps*, de Fréron, t. I, f^o 209.

1. L'expression d'assassinat était employée pour la tentative de ce crime ; c'est ainsi que l'on disait « l'assassinat du roi par Damiens » (par ex. Besenval, *Mémoires*, éd. Barrière, p. 95 et s.).

à l'Eglise pour la remettre entre les mains de l'Evêque. Il raconte les procès faits aux animaux, vers la même époque, celui d'un taureau notamment, qui fut condamné à être pendu par arrêt du Parlement, en 1314. Mais il se méfie : « Il serait curieux d'avoir une copie conforme de cet arrêt, qui est incroyable ».

Il aime aussi le fait truculent. Il note l'histoire d'un duc de Milan qui fit enterrer un prêtre tout vif avec le corps d'un trépassé qu'il n'avait pas voulu mettre en terre sans argent, et celle du comte de Luxembourg, élu empereur en 1313, « qui mourut par la perfidie détestable d'un moine qui l'empoisonna en lui donnant la communion ». Il n'omet pas le détail saisissant : Balthazard Gérard, assassin de Guillaume de Nassau, eut comme régicide le poignet tranché avant d'être mis à mort : « Ayant la main coupée, il forma sans témoignage de douleur une croix avec son poignet et bénit la foule ».

Mais il note aussi l'histoire plaisante, celle, par exemple, de ce marquis de Langeai qui s'était marié avec M^{lle} de Saint-Simon de Courtenai : celle-ci l'avait accusé d'impuissance et le mariage avait été annulé, après une procédure de congrès, qui avait tourné à la défaveur du marquis. Cependant il se remaria et eut sept enfants. Le fait est destiné à justifier l'abolition du congrès par arrêt du Parlement de Paris de 1677.

*
* *

Que de crimes et que d'horribles supplices ! Quel est le sens du travail ainsi fait par Gueullette ? Faut-il croire avec Henri Nicolle¹ qu'il constitue un monument élevé contre la barbarie de la justice de son temps ? « Des premiers, dit Nicolle après avoir étudié les documents des Archives, il sentit ce souffle d'humanité qui avait animé de grands esprits, tels que Montaigne et La Bruyère, et qui allait passer sur les Beccaria, les Voltaire et les encyclopédistes... Tenez, voulait-il dire aux apôtres de l'humanité, prenez vos arguments dans ce tas hideux. Faites voir, faites entendre que les sens se révoltent, que les âmes s'émeuvent et que pris de honte et de remords, notre siècle s'ho-

1. *La Revue de France*, 1874, X, pp. 786-795 ; XI, pp. 118-146.

nore en effaçant des lois pénales ces tourments aussi odieux qu'inutiles, vestiges de la barbarie des âges grossiers... ». Tout en plaçant ainsi Gueullette « au nombre des promoteurs de l'abolition de la torture », Nicolle reconnaît qu'« il n'existe pas de témoins écrits qui manifestent les sentiments de réprobation de l'entreprise de Gueullette », mais, ajoute-t-il, « le fait est de tradition aux Archives : il ne peut être mis en doute ».

Nous serions heureux de nous rallier à cette tradition honorable pour la mémoire de Gueullette. Mais si elle a existé aux Archives, elle semble bien être perdue et il ne paraît pas qu'elle puisse s'appuyer sur un commencement de preuve. Les indications données par Gueullette, dans son testament, sur les pièces qu'il avait réunies, nous semblent en effet exclusives de l'intention généreuse que lui prête Nicolle. S'il avait été inspiré par un sentiment d'humanité, il n'aurait pas manqué de le formuler dans l'acte solennel où il faisait allusion à son travail, ou tout au moins il l'aurait laissé paraître. Il est plus probable qu'il a été poussé par la seule curiosité historique de faits, qui se rattachaient à ses occupations journalières : la forme de ses notes, les expressions dont il use marquent le souci, non pas d'émouvoir les âmes par le récit d'atrocités légales, mais de garder des renseignements précis sur les causes criminelles qu'il avait pu connaître.

D'ailleurs il lui est arrivé d'exprimer son intention : communiquant le récit d'un crime à un correspondant, il termine sa lettre : « Ainsi finit l'histoire que je vous prie de me renvoyer pour la transcrire et ajouter au supplément de l'histoire des larrons et voleurs, assassins, etc... ». Ailleurs rédigeant une longue note sur le gibet de Montfaucon, il la commence : « Dans un recueil comme celui-ci, il convient de parler de Montfaucon, qui est placé dans la campagne, au-dessus de l'hôpital Saint-Louis... ». C'est bien d'un seul point de vue historique qu'il considérerait les faits. Il avait entrepris une sorte d'histoire des mœurs criminelles ; il est permis de regretter qu'il ne l'ait pas achevée, puisqu'aucun autre ne l'a faite.



Devons-nous lui tenir rigueur, dans notre jugement sur son caractère, de n'avoir pas manifesté, ni sans doute ressenti, d'indignation devant la barbarie de la procédure et des peines ? Ce serait condamner tous les magistrats de ce temps, parmi lesquels étaient pourtant bon nombre d'esprits droits et de cœurs généreux. Ce serait juger nos pères avec les sentiments et les opinions de notre âge et commettre une injuste erreur.

Jules Lemaître, rencontrant à l'exposition de 1889, « affiché contre un pilier, le récit minutieux du supplice de Damiens, par Gueullette, témoin oculaire », le commente ainsi dans l'un des « billets du Matin » qu'il publiait alors dans le Journal *Le Temps* ¹. « Je ne vous rapporterai pas les détails : ils vous feraient mal. Ils me font encore mal à moi, rien que d'y songer. Le condamné, dit Gueullette, poussa pendant une heure et demie des cris terribles, « qui inspiraient plus d'horreur que de pitié pour cet abominable scélérat ». Voilà un bourgeois de Paris qui n'avait pas la pitié facile ! Seize bourreaux furent occupés à torturer Damiens. Une foule immense voyait cela. Un premier président, dont j'oublie le nom, y assistait. Deux prêtres étaient là, marmottant des prières. Pas un de ces hommes qui n'ait trouvé le supplice la chose la plus naturelle et la plus légitime du monde ».

L'opinion est aujourd'hui unanime à condamner une pareille cruauté dans le châtement, et nous comprenons qu'après « l'heure d'épouvante » que Jules Lemaître disait avoir passé dans ce coin du Palais des Arts Libéraux, il n'ait eu nulle envie de « faire le dilettante, ni de parler légèrement des principes de 89 ». Mais s'ensuit-il de notre reconnaissance à un progrès de l'esprit humain et à ses initiateurs, qu'il faille traiter avec mépris ces deux prêtres « marmottant des prières », ce premier président impassible et ce substitut au Châtelet, qui paraît d'une âme si impitoyable ? Les prêtres en invoquant la miséricorde divine, le Premier Président Maupeou, accompagné du Président Molé et des conseillers rapporteurs Pasquier et Severt, en remplissant leur mission,

1. 4 août 1889.

le substitut Gueullette en assistant à l'exécution avec une sorte de curiosité professionnelle, avaient tous conscience que le supplice était la juste peine du crime le plus révoltant pour l'esprit public. La punition reconnue nécessaire ne laisse pas toujours le cœur insensible.

Jules Lemaître a tort de juger les honnêtes gens de 1757 avec « les principes de 89 », de 1889.

*
* * *

Si nous ne pouvons, avec Henri Nicolle, faire de Gueullette l'un des promoteurs des réformes de la procédure criminelle, si nous constatons, sans avoir le droit de l'en blâmer, qu'il a partagé les sentiments des hommes de son temps, nous voulons terminer cet essai d'analyse de son caractère de magistrat criminaliste, en exprimant l'impression de bonhomie que laissent ses notes judiciaires, aussi bien que ses autres écrits. Ses contemporains lui reconnaissaient cette qualité. M. Anchel après l'avoir longtemps pratiqué, l'appelle « le bon Gueullette ». Despois, dans les notes de l'édition de Molière de la collection des Grands Ecrivains¹, emploie la même expression. Nous avons dit l'opinion de Nicolle. Sans vouloir forcer le sens des mots, n'est-il pas permis de souligner ces jugements ? Il est honorable, pour un magistrat chargé de la vindicte publique, d'une époque où la répression était terrible, de laisser le souvenir d'un brave homme.

1. T. I, p. 49, note.

CHAPITRE III

L'HOMME PRIVÉ

« L'amitié des gens vertueux, les agréments d'une société d'autant plus aimable que la ressemblance des mœurs et des sentiments en fait le lien, les amusements de la vie champêtre dans ces intervalles où il lui est permis de les goûter et de cesser d'être homme public, les délices qu'il sait se procurer à lui-même dans ces moments d'un précieux loisir qu'il restitue aux lettres et aux sciences, forment les plaisirs innocents de sa vie simple ». Gueullette avait pu entendre le sage d'Aguesseau donner ces conseils aux magistrats dans l'une de ses mercuriales : vie simple au milieu d'amis choisis, goût de l'étude, plaisirs de la campagne, tels qu'on les entendait alors, résumant sa vie privée.

*
* *

Voyons-le d'abord à Paris, au cours de l'année judiciaire. Il habitait au début de sa carrière, place du Chevalier-du-Guet, « près l'apport de Paris ». C'est l'adresse que lui donne l'Almanach Royal à partir de 1709. Il est tout près du Châtelet et tout près de la maison de son père. Il y demeure jusqu'en 1733, pour s'installer ensuite rue Saint-Bon, encore dans le voisinage du Châtelet. Il occupe alors la maison « près Saint-Bon », que montre le plan de Turgot, « la deuxième porte cochère en venant de la rue de la Verrerie », d'après la suscription d'une lettre de Riccoboni¹.

1. *Histoire du Théâtre Italien*, Bibl. de l'Opéra. Voir Pl. IV.

La rue Saint-Bon était bien étroite et bien sombre, à juger par ce qui en reste. Elle allait de la rue Jean-Pain-Mollet à la rue de la Verrerie, où lui faisait face le presbytère de la paroisse Saint-Merry, bel hôtel qui subsiste aujourd'hui¹. Pater, continuateur de Watteau et peintre des fêtes galantes, l'habitait « à la porte cochère qui fait l'encoignure de la rue Jean-Pain-Mollet »². Ainsi pouvaient voisiner ces deux amateurs de la Comédie Italienne.

La maison de Gueullette comprenait un corps de logis sur la rue et un jardin derrière ; nous savons que son cabinet de travail était sur le jardin, qu'il était meublé de bibliothèques, qui ne suffisaient pas à contenir ses livres et les volumineuses collections d'arrêts et de factums qu'il avait réunies ; une chambre en aile sur le jardin en renfermait dans des armoires dissimulées par des tapisseries. Nous savons aussi que ses murs étaient ornés, notamment, du portrait de sa femme peint par Geuslain³, de ceux de son père, de son oncle le Prieur du Désert, et de plusieurs portraits de lui-même, tous malheureusement perdus⁴.

C'est dans ce cabinet, au retour de l'audience, après avoir satisfait à ses devoirs d'état, qu'il se délassait à des travaux de son goût. Ce devait être une chambre sévère, aux meubles sombres, dans le style des intérieurs bourgeois de la première moitié du siècle que Chardin nous révèle. Les tapisseries, dont une verdure « que l'on tendait pour la Fête-Dieu », laissaient à ses logis de la ville et des champs un aspect un peu austère. Mais par sa fenêtre, il voyait les fleurs de son jardin, sous ses yeux, il avait ses chers livres. « Si tu as un jardin et une bibliothèque, il ne te manque rien », pensait Cicéron. C'étaient sans doute aussi pour lui les moments du meilleur loisir.

Il avait une belle bibliothèque. Disposant de ses biens, il

1. N° 76 de la rue de la Verrerie.

2. Arch. Nat. A. D. III, 6. « Où il mourut vers 1735 », ajoute Gueullette. Nous signalons ce renseignement parce qu'il nous paraît contredire l'opinion admise. Nous lisons en effet dans une conférence de M. Camille Mauclair sur la Comédie Italienne et ses peintres (*Le Théâtre à Paris au XVIII^e siècle*, Payot, 1930). « Il mourut en 1736 dans son modeste logis de la rue Quincampoix ».

3. Charles-Etienne, 1685-1765. Portraitiste. Reçu à l'Académie Royale de Peinture en 1723.

4. *Testament*.

donne des instructions précises pour la vente de ses livres : « il y en a de rares », dit-il. C'est avec un peu de regret qu'il « estime qu'on ne puisse guère se dispenser de les vendre ». Il souhaite que M. Prault, fils aîné du sieur Prault, libraire, quai de Gesvres, en fasse l'arrangement et la prise, « attendu qu'il les connaît ¹ ». Il n'a pas été trouvé trace de cette vente : ses héritiers ont sans doute conservé, par pitié, ces livres qu'il avait aimés. Ce n'est que plus tard qu'ils furent dispersés.

Ils sont identifiés par ses ex-libris. L'un consiste en une étiquette imprimée portant l'inscription : « Ex-libris Thomæ Gueullette ». Un autre, dessiné par Bécât, représente une fontaine dont les eaux, où s'ébat une sirène portant le miroir de la vérité et une marotte, symbolisent la fuite du temps ; autour d'elles un groupe de personnages, un arlequin, un chinois, un oriental et un cyclope, qui a dans ses bras un petit enfant : ce sont les héros de ses comédies et de ses contes ; dans un nuage un amour vole, portant une devise : « Dulce est desipere in loco », il est doux de faire le fou en ce lieu, séjour de la fantaisie, qui n'exclut pas la vérité, puisque le miroir de cette grave déesse voisine avec l'attribut de la bouffonnerie. Il eut un troisième ex-libris, meilleur par le dessin et par la gravure, œuvre de Bellanger, qui reproduit la même scène ². Sous ces figurines, se lit l'inscription : « Ex-libris Thomæ Gueullette et amicorum », preuve d'une aménité rare en un bibliophile, ou plutôt rappel discret aux « amis » qu'il eut été malséant d'en abuser ; nous savons en effet, que lorsqu'il avait à communiquer un livre auquel il attachait du prix, il le faisait chez lui « sans déplacer ».

Les armes sculptées sur la fontaine ne sont pas celles octroyées à son père en 1696. Elles se traduisent en langage héraldique : « *D'or, au dextrochère au naturel, sortant d'un nuage d'azur et tenant une tige à trois fleurs de gueules de loup, également au naturel* », armes parlantes inspirées par le nom, comme il était fréquent dans les familles bourgeoises.

Poulet-Malassis ³, dit que Thomas-Simon Gueullette est « le premier, peut-être le seul homme de lettres, qui ait eu l'idée de

1. Testament. — 2. Voir Pl. I.

3. *Les Ex-libris français depuis leur origine jusqu'à nos jours*. Sur les ex-libris de Th.-S. Gueullette, voir également Dr L. Bouland. *Ex-libris et*

faire de son ex-libris une allégorie de l'ensemble de ses productions littéraires ».

Gueullette était un lecteur attentif. Il avait l'habitude d'écrire en marge de ses livres les observations que lui inspirait leur lecture. C'est ainsi qu'ont été retrouvés *Les Mémoires Secrets pour servir à l'Histoire de Perse*, avec une clef qu'il y avait jointe des personnages français cachés sous l'affabulation persane, *Les Mémoires de M. L. C. D. R.* où dans une préface manuscrite, il établit que ce titre ne doit pas se lire : « *Mémoires de M. le Comte de Rochefort* », comme on le croyait, mais « *Mémoires de M. le Chevalier de Rovillac* », et dans laquelle il donne l'histoire de l'auteur Gatien Sandras, sieur des Courtils, les *Mémoires de du Lis*, connu par ses mésaventures avec Mlle Pélissier, de l'Opéra, annotés de sa main ¹. La Bibliothèque Nationale conserve un exemplaire de la *Bibliothèque des Théâtres* de Maupoint, annoté par Gueullette et par Riccoboni ²; entre autres renseignements sur les pièces analysées par l'auteur, nous trouvons à propos de l'*Ecole des Femmes* cette note de Gueullette ³. « M. de Corneille se faisait d'abord appeler M. de l'Isle et j'ai vu *Mélite* ainsi intitulée : « *Les Fausses Lettres* par M. de l'Isle ». Molière ayant eu ou cru avoir en ce temps-là quelque sujet de mécontentement de M. de Corneille, mit ces

armoiries de la famille Gueullette. Archives de la Société des Collectionneurs d'ex-libris, 1897, p. 133. Gelli, *3.500 ex-libris Italiani*, Milano, 1903, p. 208. L'auteur déclare avoir inséré l'ex-libris de Gueullette parmi les ex-libris italiens parce que son possesseur fut « un grand ami de l'Italie et un fervent admirateur de la culture italienne ».

1. Appartiennent à la famille de l'auteur. La Bibliothèque de l'Arsenal (Coll. Rondel) possède la brochure parue en 1761 sous la signature de Joseph Dubois (Salis. Voir Quérard, *Les Supercheries littéraires dévoilées*, v^o Dubois Joseph) et le titre de *Relation de la maladie, de la confession et de la fin de M. de Voltaire*, provenant de la bibliothèque de Gueullette. Celui-ci y avait joint en copies : *Le Pauvre Diable*, *La Vanité*, *Le Russe à Paris*, et *La Vision de Charles Palissot*, de Voltaire. La copie de trois de ces opuscules est de la main de Gueullette.

2. Res. Y, f^o 2942.

3. P. 204.

Ci-contre Planche IV. — LE QUARTIER DU CHATELET, d'après le Plan de Turgot, où l'on voit les domiciles successifs de Th.-S. Gueullette : rue du Chevalier du Guet, place du Chevalier du Guet, et rue et près Saint Bon (la deuxième porte cochère en venant de la rue de la Verrerie).



quatre vers dans son *Ecole des Femmes* au sujet d'Arnolphe qui se fait appeler M. de la Souche :

Je sais un païsan qu'on appelait Gros-Pierre,
Qui n'ayant pour tout bien qu'un seul quartier de terre,
Y fit tout à l'entour faire un fossé bourbeux,
Et de Monsieur de l'Isle en prit le nom pompeux ».

Cette opinion vaut d'être signalée, puisqu'il est généralement admis que l'épigramme de Molière n'est pas dirigée contre l'auteur de *Mélie* — et du *Cid* — mais contre son frère Thomas, qui lui aussi prenait le nom de Corneille de l'Isle ¹.

Nous relevons encore une longue note ajoutée par Gueullette à son exemplaire de la *Vie de Molière*, par Grimarest, que l'auteur lui avait donné ². Elle n'est peut-être point sans intérêt pour les « moliéristes ». « Malgré ce que différents auteurs ont dit au sujet de Molière, indique-t-il, je suis porté à croire que ce que M. de Grimarest en a écrit, est le plus conforme à la vérité et renferme les traits de sa vie les plus intéressants ; la raison qui m'y détermine est qu'il était fort ami de la fille de Molière que j'ai vu nombre de fois chez lui... ». Gueullette raconte dans quelles circonstances il a connu Grimarest en 1707 et rencontré M^{lle} Poquelin « fille de Molière et de la petite Bézare », devenue, après enlèvement, M^{me} de Montalant. Elle « pouvait avoir 44 ans ; elle n'était pas jolie et avait de l'air de son père, à en juger par le portrait que M. Mignard en a fait. C'était elle qui avait fourni une partie des mémoires qui avaient servi à écrire la *Vie de Molière*, et je ne sais pas pourquoi M. de Grimarest ne l'a pas dit : il fallait qu'il eut des raisons pour cela, mais pour moi je me veux bien du mal à présent, de n'avoir pas dans ce temps-là cultivé la bienveillance de M^{lle} Poquelin, qui me marquait beaucoup d'amitié ».

Gueullette ne limitait pas son intérêt à la littérature et au théâtre et il lisait avec une non moindre attention le *Traité du Secret de la Confession* de M. Lenglet du Fresnoy ³.

Il témoignait encore de sa curiosité, en copiant et commentant

1. Edition Despois, t. III, p. 171, note 1.

2. Appartient à la famille de l'auteur, voir Pl. V.

3. Exemplaire avec des notes de sa main. Appartient à la famille de l'auteur.

les passages qui avaient plus spécialement frappé son esprit au cours de ses lectures, coutume qui a longtemps persisté, mais qui a disparu dans notre âge sans loisirs : « J'ai, dit-il, plusieurs recueils manuscrits, la plupart de ma main, reliés en veau ou carton couvert de parchemin, tant en latin qu'en français, la plupart intitulés *Miscellanea*, et d'autres cahiers, non encore joints ensemble, qui contiennent des notes et relations curieuses sur toutes sortes de matières. C'est le fruit de mes lectures depuis soixante ans »¹. Nous possédons un volume de ces *Miscellanea* et nous y trouvons, près de notes sur l'histoire de France, sur les mœurs curieuses des peuples de l'Orient, les tremblements de terre de Cadix et de Lisbonne, le baptême d'un juif converti dans l'église Saint-Eustache, et beaucoup d'autres matières, des chansons satiriques sur les comédiens et comédiennes et le récit de la galante aventure qui survint le 4 juin 1731 au magasin de l'Opéra.

La lecture n'était pas la seule occupation des heures dont il disposait à son gré. Il publiait des éditions nouvelles d'ouvrages anciens, des œuvres personnelles, romans et contes orientaux, dont nous apprécierons le mérite. Son goût pour le théâtre l'entraînait à s'essayer lui-même à la scène : outre des traductions, cinq pièces de sa façon furent représentées à la Comédie Italienne de 1718 à 1727. Ses contes, œuvres légères répondant au goût du moment, furent bien accueillis ; ils eurent tous plusieurs éditions ; les *Contes Tartares* notamment, furent réimprimés huit fois de 1733 à 1753 et traduits en anglais, en flamand et en espagnol. Certaines de ses pièces eurent du succès. L'une d'elles, *l'Arlequin-Pluton*, fut jouée en présence du Roi, sur le petit théâtre des Tuileries.

Le marquis de Paulmy, dressant un « catalogue de 600 volumes pour composer la bibliothèque romanesque » d'une dame qui lui demandait conseil, y porte sept ouvrages de Th.-S. Gueullette², et il indique ailleurs³ que les vaudevilles de sa comédie *L'Horoscope accompli* ont eu tant de succès qu'ils sont connus de tout le monde ». Le marquis de Paulmy était de ses rela-

1. *Testament*.

2. *Mélanges*, t. II, pp. 159, 164 et 171.

3. Notes manuscrites de son exemplaire du *Nouveau Théâtre Italien*, Bib. de l'Arsenal, 8°, B. 13720, t. VI.

tions, mais aussi homme d'esprit, et son opinion, peut-être indulgente, mérite d'être retenue.

Sans être homme de lettres de profession, Gueullette était donc un auteur apprécié du public.

*
* *

Il n'était point seulement homme de cabinet : d'humeur heureuse, il goûtait la compagnie. « Il était extrêmement gai, et avec moins d'originalité dans le ton et dans le mot que Piron, il en avait autant que lui dans le caractère... Il était doux, sa société plaisait à tous ses amis. Il avait d'ailleurs des qualités excellentes »¹. Un autre biographe² dit dans des termes analogues : « Les devoirs de son état et une société d'amis qui partageaient son goût pour la littérature, remplissaient tous les moments de sa vie. Dans cette société estimable, il aimait à se livrer aux saillies d'une gaieté douce qui lui était naturelle ; sans se piquer de faire ce qu'on appelle de l'esprit, il composait avec une facilité singulière des couplets et même des dialogues assaisonnés souvent de la meilleure plaisanterie, et très heureusement assortis soit aux circonstances, soit au caractère des personnes qu'il avait dessein d'amuser ».

Pour le voir dans son salon, recherchons ses hôtes habituels. « Il aimait la table, nous dit-on, tenait maison et recevait volontiers ses amis et les gens de lettres »³.

Nous connaissons déjà la maîtresse du logis par le portrait qu'il nous en a laissé. Son mari, nous le verrons, se réjouissait d'avoir trouvé en elle un caractère conforme au sien.

Elle était aidée par sa sœur aînée, Marie-Catherine, qui n'était point mariée et vécut à son foyer depuis environ 1720. Thomas-Simon aimait fort sa cousine-germaine et belle-sœur. Elle était, dit-il, très attachée à sa famille et très pieuse, mais « sa dévotion n'était jamais à charge et elle alliait ses devoirs les plus pieux avec une humeur gaie et complaisante, qui la faisait aimer, et encore plus respecter, de tous ceux qui la connaissaient et à

1. *Notice du Cabinet des Fées.*

2. *Nécrologe de 1768.*

3. *Notice du Cabinet des Fées.*

plus forte raison de ceux qui vivaient avec elle... Elle prévenait le moindre besoin qu'on pouvait avoir de son secours... Elle soulageait les pauvres manuellement et de sa bourse, avec tendresse ». Thomas-Simon nous donne le dernier trait de sa discrétion : « Le lundi 27 décembre 1756, après avoir fait ses dévotions à Saint-Merry, sa paroisse, vers les sept heures du soir, elle dit à la femme de chambre de ma femme qu'elle avait le frisson, mais que comme j'avais de mes amis à souper, elle ne voulait pas que l'on nous dit qu'elle était incommodée ; en effet nous ne sûmes qu'en nous mettant à table qu'elle venait de se coucher. Comme elle avait quelquefois des accès de fièvre qui n'avaient pas de suite, nous ne fûmes pas alarmés à cette nouvelle. Après le souper, étant entrés ma femme et moi dans sa chambre, nous lui trouvâmes une fièvre très ardente... »¹. Sans vouloir troubler le souper, la « chère sœur » s'était mise au lit pour ne plus se relever.

Aucun enfant ne vint apporter sa joie dans cette heureuse maison. A plusieurs reprises, dans son registre de famille, Thomas-Simon le note : « Nous n'avons point d'enfant », il date cette première mention « en 1742 ». Puis il ajoute plus tard une nouvelle date « 1750 ». Ne faut-il pas voir un regret dans cette insistance à le constater et la marque d'un espoir longtemps conservé ?

Le sort lui donna pourtant l'occasion de sentiments paternels. Une sœur de sa femme mariée à Vincent Laurent, commissaire au Châtelet, était morte en 1724, six ans après son mariage, laissant une petite fille ; trois ans après, son mari était mort lui aussi. Les époux Gueullette avaient recueilli la petite orpheline Marie-Françoise et en avait « eu le soin ». Ils l'avaient mariée dans la nuit du 2 au 3 mai 1745, à Saint-Merry, à M. Robert Levray, fils du secrétaire et intendant du Maréchal d'Estrées, qui n'est pas autrement qualifié dans les actes que de bourgeois de Paris ; nous savons seulement que comme beaucoup de ses contemporains, il était « physicien » et possédait un laboratoire. Gueullette appréciait « son intelligence, sa droiture, sa probité, et l'extrême tendresse qu'il avait pour sa femme »² ; attaché à

1. *Registre concernant notre généalogie...*

2. *Testament.*

Marie-Françoise, qu'il avait élevée, il continua son affection à son ménage et à ses enfants. Sa vie ne fut donc pas tout à fait privée de jeux et de sourires d'enfants.

La mélancolie d'être sans descendance n'atteignait pas sa robuste bonne humeur. Ses amis égayaient souvent sa maison. Nous connaissons déjà ceux de sa jeunesse, pour les avoir vus avec lui étudier le droit et jouer la comédie chez l'avocat Chevallier. Il leur fut fidèle.

Dumont et Faroard étaient devenus avocats aux conseils, Galard, substitut du Procureur Général à la Cour des Aides, Fournier, conseiller à la Cour des Monnaies, Aubry, demeuré avocat au Parlement, y avait fait une brillante carrière. Il était réputé, dit-on, pour « le plus spirituel et gracieux orateur », « l'un des premiers du Palais », selon son confrère Barbier. Il prit une vive part aux querelles religieuses et passait pour « grand antagoniste du parti de la bulle »¹. Son nom est cité dans des procès fameux. Il fut chargé des intérêts des ducs et pairs, qui s'opposaient à la réception du comte d'Aginois, devenu duc d'Aiguillon. Les mémoires qu'il rédigea pour la défense de ses nobles clients sont admirés des connaisseurs². Saint-Simon³ raconte qu'en 1721, plaidant dans le procès qui divisait les abbés de Veissière et de Tencin, à propos de la cession suspecte d'un bénéfice, il convainquit de friponnerie le futur cardinal, ce qui valut à celui-ci un arrêt « sanglant » de M. le Premier Président de Mesmes, arrêt qui n'interrompit pas ses hautes destinées. Saint-Simon se trompe, nous apprend M. de Boislisle : Aubry plaidait pour l'abbé de Tencin, c'est le « talent mordant et caustique » de son confrère Julien de Prunay, qui fit prévaloir la demande de l'abbé de Veissière. Il ne faut pas reprocher à M^e Aubry de n'avoir pas eu meilleur succès devant les conseillers de la grand'chambre ; la réputation, dès alors compromise, de l'abbé de Tencin, était difficile à défendre : la pourpre romaine n'y suffit pas devant l'histoire.

A ce groupe uni de vieille date, se joignaient Pierre Pasquereau, caissier et premier commis du Receveur de la Ville, joyeux

1. *Journal de Barbier*, éd. Société de l'Histoire de France, t. I, p. 399.

2. *Biographie Firmin-Didot*, v^o Aubry Jacques-Charles, 1688-1739.

3. Ed. Boislisle, t. 37, p. 12.

garçon, que son esprit « faisait rechercher dans les meilleures compagnies » et que nous retrouverons parmi les acteurs du théâtre de Gueullette, Antoine Le Sueur « très habile chirurgien », Louis-Noël Vautroux, conseiller au Châtelet : « extrêmement aimable, il était d'une constitution à parvenir à une extrême vieillesse, mais s'étant dépêché de vivre, les plaisirs avaient abrégé ses jours... », Gabriel Legras, contrôleur des Rentes de l'Hôtel de Ville, Eny de Cramau, allié par son premier mariage à la maison de Rochechouart, et par le second au Contrôleur Général Orry, Jacques-François de la Motte. Le plus intime ami de Gueullette était Dumont « homme d'un rare mérite, de beaucoup d'esprit et d'une charmante société »¹.

C'étaient là les amis auxquels l'affection l'attachait. Ils méritaient de prendre place dans le Registre de Famille. Après eux il faut nommer ceux qu'il ne fréquentait que par plaisir.

Gueullette était en rapports avec quelques écrivains, Collé, fils d'un de ses anciens confrères au Châtelet², Favart³, Panard⁴, Lebrun⁵, Abeille, neveu de l'académicien du même nom et lui-même auteur de quelques comédies⁶, des érudits comme Jammet⁷, les frères Parfait⁸, historiens du théâtre, l'avocat italianisant Floncel⁹. Il est à croire qu'il connut aussi les pourvoyeurs habituels de la Comédie Italienne, Marivaux, Boissy, Delisle, Saint-Foix, parce qu'il était des familiers de l'Hôtel de Bourgogne.

Les comédiens au XVIII^e siècle, frappés d'un discrédit de droit, étaient acceptés pourtant dans la société honorable. Ils étaient encore excommuniés par les décisions des conciles ; un avocat

1. *Registre concernant notre généalogie...*

2. Voir p. 84.

3. Voir pp. 57 et 70.

4. Voir p. 144.

5. Antoine-Louis Lebrun (1680-1743). Auteur d'opéras. Voltaire lui attribuait les « J'ai vu » qui l'avaient fait mettre à la Bastille (Querard-Barbier, *Dict. des Anonymes*), voir p. 64.

6. Note jointe à l'exemplaire de la *Bibl. des Théâtres* de Maupoint. Bibl. Nat. Res. Y b 2942, p. 140.

7. Voir p. 171 et 172.

8. Voir p. 179 et 181.

9. S. Gelli, *3.500 ex-libris italiens*, p. 208. Floncel possédait une importante bibliothèque italienne (Catalogue, Paris, Cressonier, 1774).

téméraire, Huerne de la Motte, qui avait fait, au nom de la demoiselle Clairon, un mémoire pour combattre cette rigueur, avait été rayé du tableau¹. Gueullette n'avait pas pour eux un jugement si sévère. Il dit, dans l'un de ses contes, que « la vertu n'est pas incompatible avec leur état », et que « si ceux et celles qui l'ont embrassé avaient eu des mœurs sans reproche, ils n'auraient pas rendu méprisable une condition qui d'ailleurs n'a rien de condamnable »². Cette opinion n'était pas inspirée seulement par la séduction de la scène : pendant cinquante années il fut en rapports cordiaux avec la troupe de la Comédie Italienne.

Nous avons déjà dit que dès son enfance il était emmené au théâtre de la rue Mauconseil. Son père l'avait goûté avant lui, et, comme il est d'usage, lui vantait les talents des anciens acteurs : « Mon père... m'a dit avoir vu jouer Locatelli et que c'était un excellent comédien³ ». Lorsque le Régent, par réaction naturelle contre la sévérité de la vieille Cour, eut rappelé à Paris les Italiens, chassés en 1697, Thomas-Simon Gueullette fut des premiers à s'empresse à leurs spectacles : ils étaient, dans le souvenir des vieilles gens et dans le désir des jeunes, le théâtre où l'on s'amuse.

Gueullette assistait le 16 mai 1716, à la représentation de retour, à l'Opéra, parce que la salle de l'Hôtel de Bourgogne n'était pas prête à recevoir la nouvelle troupe. Ce fut un succès. Le public se pressait dans le cul-de-sac de l'Opéra, et Gueullette ne put avoir qu'une place de parterre. Monseigneur le Duc d'Orléans, Régent du Royaume, était venu, nous dit Dangeau, souhaiter la bienvenue à ses invités ; la duchesse de Berri, sa fille, l'accompagnait : elle ne tardait pas à connaître les lieux où l'on recherche le plaisir⁴.

Gueullette fut assidu au Nouveau Théâtre. Il nous dit qu'il assista à toutes les premières représentations pendant deux années et l'on en peut compter cent douze. Pour rester dans l'air

1. Lemontey, *Notice sur M^{lle} Clairon*, Œuvres, 1829, t. III, p. 383. Mercier, éd. Dentu, p. 57.

2. *Contes Chinois*, éd. 1743, t. I, p. 241.

3. *Histoire du Théâtre Italien*, ms f^o 36, Bibl. de l'Opéra.

4. Campardon, *Les Comédiens du Roi de la Troupe Italienne*, Paris, 1880, p. xxviii.

de la maison, il fréquentait le Café de la Comédie ; il fit connaissance des comédiens d'abord, des comédiennes ensuite. Il se lia avec eux. Amateur éclairé, il leur donnait des conseils utiles : beaucoup de spectateurs, surtout les dames, entendaient mal l'italien : il les engagea à distribuer à la porte du parterre les arguments des pièces, en français, pour permettre de suivre l'action et s'offrit à les rédiger. Puis il traduisit les pièces elles-mêmes. Les Italiens, prudents à apprécier le goût du public, s'aperçurent que le répertoire du dernier siècle était usé et qu'il en fallait un plus moderne. Ils l'essayèrent avec le *Port-à-l'Anglais* d'Autreau, et le succès les incita à solliciter des auteurs nouveaux. Gueullette fut l'un d'entre eux. De 1718 à 1727, il donna cinq pièces à ses amis : il les donna dans tout le sens du mot, puisqu'il refusa toute part d'auteur, ce qui dès alors n'était pas dans l'habitude des écrivains de théâtre. Riccoboni¹, qui en profita, juge ce désintéressement « très louable », et Des Boulmiers², le signale avec surprise.

Il devint ainsi l'ami de la troupe italienne. Il déclare qu'il était « lié d'amitié »³, avec Louis Riccoboni, dit Lelio, le chef, avec sa femme Flaminia ; il l'était aussi avec Thomassin, l'Arlequin tant aimé du public parisien, avec Materassi qui jouait les docteurs. Il rédigea plus tard les souvenirs de ces aimables relations et nous les publions par ailleurs pour les curieux de l'histoire du théâtre et des mœurs du passé⁴.

Dans cette troupe de comédiens spirituels, de comédiennes gracieuses et coquettes, il tient l'emploi d'homme raisonnable. Il apaise les rivalités, il est consulté dans les moments difficiles. Thomassin-Arlequin est jaloux de Trivelin-Biancolelli ; leurs habits peuvent se confondre. A la prière de Riccoboni, Gueullette les accommode : la condition de cette paix fut que Trivelin ne porterait pas de batte. Riccoboni est légataire universel de son camarade Bissoni, mais il est italien et incapable de recueillir la succession : Gueullette lui apprend qu'une permis-

1. *Nouveau Théâtre Italien*, éd. 1753, t. VI, en tête de l'*Horoscope Accompli*

2. *Histoire du Théâtre Italien*, t. III, p. 80.

3. *Testament*.

4. Th.-S. Gueullette, *Notes et Souvenirs sur le Théâtre Italien au XVIII^e siècle*.

sion du roi peut lever cet obstacle, et l'aide à obtenir des lettres de naturalité pour lui et les siens. Baletti veut épouser la petite Silvia, sa cousine germaine ; le projet présente une double difficulté : les futurs époux sont l'un et l'autre hors des lois de l'Eglise et leur parenté rend en outre une dispense nécessaire. Gueullette s'entremet, avec l'aide d'un greffier de l'Officialité « plein d'expédients » ; il fait bénir le mariage par le curé de Drancy et signe l'acte en qualité de témoin. Il nous raconte gaiement la cérémonie et le déjeuner, qui a lieu au presbytère ; ainsi l'on voit fléchir la rigueur des conciles, grâce à la complaisance d'un curé « galant homme » et d'un magistrat du Châtelet. Alborgheti épouse sa camarade, veuve de Bissoni, union de « pure bienséance », puisque le bonhomme a 80 ans. Gueullette est encore témoin à ce mariage qu'il a peut-être conseillé. Il lui arrive même de donner à son ami Thomassin des conseils financiers, lors du Système, et ils se révèlent, provisoirement au moins, judicieux. Il n'est pas seulement le compagnon des jours heureux, il assiste les mourants et les engage à la renonciation au théâtre, nécessaire pour recevoir les sacrements et se réconcilier avec Dieu.

Les comédiens et les comédiennes l'aiment bien : ils lui écrivent des lettres confiantes qu'il nous a conservées : ce sont des appels au secours ou des demandes de conseils littéraires. Riccoboni emprunte des livres ou demande des renseignements pour ses ouvrages sur le théâtre ; il prie Gueullette de rédiger pour Véronèse le plaidoyer que doit prononcer Coraline dans *Coraline magicienne* : Véronèse s'en déclare incapable et Riccoboni ne peut l'aider : « Grâce à Dieu je n'ai point de procès, je ne connais point d'avocat, écrit-il, et je ne saurais m'adresser qu'à Monsieur Gueullette ».

Ainsi, jusqu'à l'âge de la vieillesse, Gueullette se plaît dans la compagnie des Italiens. Il s'assied à leur table et les reçoit chez lui. Les comédiens connaissent sa femme et sa fille adoptive. C'est toute une part de sa vie qu'il leur donne. Parmi eux il a ses préférences : Thomassin, à qui il ne tient pas rigueur d'avoir distrait par de trop fréquentes ivresses, le malheur d'avoir perdu sa femme ; Silvia¹, la gracieuse Silvia, la sage Silvia, il ne sait

1. Voir Pl. VI.

pas trouver pour elle d'expressions assez louangeuses ; il lui offre les droits d'auteur de sa pièce *L'Horoscope accompli*, qu'elle a jouée, pour lui attribuer le mérite de son succès.

Ce n'était pas seulement parce qu'il aimait les comédiens, qu'il se plaît à vivre auprès d'eux dans les coulisses, c'est aussi parce que, comme toute son époque, il aimait le théâtre, la forme la plus aimable de la sociabilité selon Voltaire.

Et son goût pour la scène était si vif qu'il la transportait chez lui. Mais c'est surtout à la campagne, où les longs loisirs permettent les répétitions et les mises en scène, qu'il se livrait à cette distraction. Nous allons l'y suivre.

*
* *

Depuis le 7 septembre, vquaient les multiples juridictions qui siégeaient « dans ou hors l'enclos du Palais ». Elles rentraient à des dates diverses ; « le lundi précédant la fête de Saint-Simon-Saint-Jude », le Châtelet recommençait à siéger. Le « lendemain de la Saint-Martin », c'est-à-dire le 12 novembre, l'audience du Parlement marquait la reprise complète des travaux judiciaires, « auquel jour Messieurs les Présidents en robes rouges et fourrures, tenant leur mortier, qui est un grand bonnet rond de velours noir, bordé de galons d'or, Messieurs les Conseillers en robes rouges et chaperons fourrés, et Messieurs les Gens du Roi, vêtus de même que Messieurs les Conseillers, après avoir assisté à la messe solennelle du Saint-Esprit, qui se dit ordinairement dans la Grand'Salle du Palais, reçoivent les serments des avocats et procureurs » ¹. Pendant les vacations, les Lamoignon, les Le Peletier, les Ormesson, les Maupeou, les Molé — les Grandes Robes — gagnaient leurs châteaux. Les magistrats plus modestes allaient aussi passer l'automne dans leurs maisons des champs.

Dès 1710, les Gueullette avaient une « campagne » à Maisons près Charenton. Nous avons un repère qui nous permet de l'affirmer : c'est en revenant cette année-là d'y faire ses vendanges

1. *Almanach Royal. Journal du Parlement. Journal du Châtelet.*

que Thomas-Simon passa auprès du bûcher où un prêtre de la paroisse Saint-Josse avait été brûlé pour magie ¹.

En 1718, c'est-à-dire peu de temps après son mariage, il avait acheté une maison à Choisy-Mademoiselle. Nous le voyons heureux de s'y installer pour les vacances de 1753, avec « les dames », comme il dit en parlant de sa femme et de sa belle-sœur, et la petite Françoise Levray, familièrement Javotte, qui avait quatre ans. Thomas-Simon donne à son neveu des nouvelles du voyage, qui fut « sans accident ». Était-ce dans quelque carrosse de remise ou par le coche d'eau de Corbeil ? Gueullette en usait parfois ; le coche partait à 10 heures le mercredi et le samedi du quai hors Tournelles, près la porte Saint-Bernard, et arrivait à Choisy à midi. « Javotte m'a paru extrêmement contente de son voyage, et de ce qu'elle couche dans le lit de sa maman, lorsqu'elle n'était guère plus grande qu'elle » ².

Gueullette cessa de fréquenter sa maison de Choisy après la mort de sa femme survenue en 1758. Le roi avait acheté le château de Choisy de M. le Duc de la Vallière, héritier de la Princesse de Conti, en 1739. L'architecte Gabriel transformait les constructions et agrandissait le domaine ; il fut question d'y incorporer la maison de Gueullette : une lettre du marquis de Marigny à Gabriel du 17 août 1762 le montre ³. Le directeur des Bâtiments du Roi n'acheta pas pour son maître, mais pour sa sœur : Gueullette écrit : « J'ai vendu ma maison de Choisy-le-Roi en 1763 à Madame la Marquise de Pompadour, cinq ou six mois avant sa mort, et j'ai été payé par elle du prix convenu entre nous, lors de la passation du contrat de vente » ⁴.

1. Arch. Nat. A. D. III, 33.

2. Arch. Nat. A. D. III, 8.

3. « Versailles, 17 août 1762. Par vos observations, Monsieur, du 8 de ce mois sur le mémoire qui m'a été fourni par M. Gueullette, je vois que la vente qu'il offre de faire au roi de sa maison de Choisy peut devenir nécessaire pour le service de Sa Majesté. Mais avant d'entrer en négociation sur cette proposition, je serai bien aise que vous reconnaissiez l'état actuel de cette maison, pendant votre premier séjour sur les lieux et sur le compte que vous m'en rendrez, vous serez informé, peu après de mes intentions. Je suis... » (Cette lettre appartient à l'auteur).

4. *Testament*. Nous n'avons pas trouvé trace d'une propriété de la marquise de Pompadour à Choisy (Franchot, *Histoire de Choisy-le-Roi*, 1926). Nous lisons dans l'ouvrage de M^{lle} Chamchine sur le château de Choisy

Il devint ensuite propriétaire à Charenton-Saint-Maurice. Il acheta trois maisons rue du Val-Donnes, mitoyennes par leurs jardins, qu'il réunit, deux de la succession du sieur Ballard, libraire et imprimeur de la musique pour le roi, dont l'une servait de logement pour le jardinier, l'autre du sieur Fresson¹. Il les conserva jusqu'à la fin de ses jours. Toute sa vie, il eut donc aux abords de Paris une maison, où, dans le calme champêtre, il pouvait se recueillir et se récréer.

Afin de l'y voir, lisons la lettre qu'une correspondante, réelle ou supposée, écrivait au marquis de Paulmy² pour lui décrire la « charmante maison de campagne » qu'elle vient d'acheter, et transposons en un ton plus bourgeois ce couplet sur la vie de château : « Que nous nous y amuserons ! Que nous y serons heureux ! Que nous y verrons bonne compagnie ! dit la nouvelle châtelaine. Nous y avons vingt lits de maîtres à donner, nous logés, et à deux lieues autour de nous il y a vingt jolies maisons, habitées de manière à pouvoir nous fournir une société délicieuse. Nous aurons un parc vaste et bien planté, de beaux jardins, des eaux claires et jaillissantes, de superbes potagers, des basses-cours, une ménagerie et un canton de chasse assez étendu : tout cela regarde et intéresse M. de ***. Mais ce qui m'occupe, moi, ce sont les trois pièces de mon appartement, sur lesquelles je fonde mes plus grands amusements. La première est le salon de mon nouveau château : il est assez grand, assez orné et assez commode pour que, depuis le matin jusqu'au soir, notre compagnie puisse s'y rassembler sans gêne, entrer et sortir sans s'incommoder, causer et jouer à différents jeux d'un côté ou d'un autre sans s'importuner ; enfin ce sera le centre de tous

(Paris, 1910). « Dans les papiers de Choisy, est conservé un billet du Roi où Louis XV ordonnait la construction d'une nouvelle aile pour agrandir les cuisines et qui devait achever de clore la Cour des Communs derrière l'aile des seigneurs. Cette construction devait être faite de 1758 à 1760... Le total montait à 205.700 livres. L'épuisement des finances obligea de suspendre ce projet jusqu'en 1765. Cette aile fut construite de 1765 à 1767 ». Il est vraisemblable que le terrain sur lequel était construite la maison de Gueullette fut utilisé pour la réalisation de ce projet. La maison était donc auprès du château, à l'entrée du village et non loin de la Seine. Il serait curieux d'expliquer pourquoi elle fut achetée par M^{me} de Pompadour.

1. Testament.

2. *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque*, t. II.

nos plaisirs campagnards. » Ailleurs, la même dame énumère les jeux qu'elle compte offrir à ses hôtes, dans son accueillant salon : « C'est là qu'avant et après le dîner on doit trouver des tables de jeux de toute espèce auxquelles chacun pourra s'occuper suivant son goût... ». Outre le « billard dans la galerie » ce seront les échecs, le trictrac, le whist, le piquet, la trissette, le berlan, et enfin pour les réunions nombreuses, lotto, cavagnole et pharaon. « La seconde pièce de mon château qui me sera chère, sera ma petite bibliothèque... L'on y voit deux corps de tablettes et au milieu d'elles un enfoncement ou espèce de niche, occupée par un sofa ou ottomane garnie de coussins ; c'est là que je ferai mes lectures et même que j'en raisonnerai avec ceux que j'estimerai assez pour leur communiquer mes réflexions... J'ai encore à vous parler d'une troisième pièce de ma maison de campagne : c'est une salle de spectacle très agréable formant le rez-de-chaussée d'une petite aile du bâtiment sur la basse-cour. Je prétends en faire un grand usage et y jouer la comédie avec une troupe que je formerai d'une partie de ma société de Paris, qui viendra sûrement passer quelque temps chez moi à la campagne, et de quelques personnes de mon nouveau voisinage avec qui je compte me lier... ».

Lectures légères, jeu, marivaudage, et parfois un regard sur le perron ou le tour du jardin, pour profiter de la nature...



De tous les « plaisirs campagnards », la comédie de salon était le plus goûté. Dans le cours du siècle, elle est aussi usitée chez les princes que dans la bourgeoisie. L'exemple venait de Versailles, où Madame de Pompadour avait pour régisseurs les ducs de la Vallière et de Nivernais, et de Sceaux, où fréquentait Voltaire. Le duc d'Orléans à Bagnolet, avec Collé et Carmontelle, le comte de Clermont à Cerny, le prince de Condé à Chantilly, le comte de Vaudreuil à Gennevilliers, la famille de Boufflers à Auteuil, organisaient des spectacles pour le plaisir de leurs hôtes. De même la Poplinière à Passy, Lenormand à Etioilles, Regnard à Grillon, Poisson à Roinville, les demoiselles Verrières à Auteuil,

avaient leur scène avec des fournisseurs et des acteurs attitrés. « Il n'est pas de procureur qui dans sa bastide, ne veuille avoir des tréteaux et une troupe », disait Bachaumont, et Lemontey rappelait que « Zaire fut jouée par des grenadiers dans leur caserne et par des capucins dans leur cloître... Quatre Français seraient au bout du monde qu'ils y dresseraient un théâtre » ¹.

Thomas-Simon Gueullette, qui avait paru sur la scène dès le collège, devait céder à cette passion. En 1707, dès avant les conférences tenues chez M. Chevallier, il avait joué la comédie « chez des dames fort aimables », qui demeuraient rue du Four, dans le faubourg Saint-Germain, où l'avait présenté son ami Langlois Doinel, fils du fermier général. La troupe « composée de personnes choisies », représentait « avec beaucoup d'applaudissements », le *Joueur*, le *Grondeur*, et des scènes italiennes à l'impromptu. Il nous faut croire que ce théâtre faisait du bruit dans le faubourg, puisque « quelques cagots de Saint-Sulpice » menacèrent de le faire abattre, par ordre de M. d'Argenson. A la même époque, il jouait encore chez M. de Grimarest, dont la femme avait beaucoup d'esprit, mais dont les comédies en avaient peu. Ces sortes d'amusements n'étaient pas du goût de son père. Aussi se cachait-il sous le nom de des Bridenal et pour le convier à y participer, son ami M. Reneaume, médecin, lui écrivait en latin, afin que l'invitation fût moins claire ².

Cependant, peu de temps après, il montait à Auteuil avec son ami Dumont, un théâtre qui avait du succès : « M. Dumont, un de ses frères cadets et moi, le premier sous l'habit de Scaramouche, le second sous la figure de Pierrot, et moi sous le masque d'Arlequin, nous avons formé une société fort agréable de gens de notre âge. Après avoir fait construire un théâtre très galant à Auteuil, dans la maison du sieur Favier, maître à danser du Roi, laquelle était contiguë à celle de M. Dumont le père, nous y avons joué à l'impromptu, les scènes les plus comiques et les plus brillantes de l'ancien théâtre italien... » Sept ou huit pièces cependant étaient jouées de mémoire, « par rapport aux jeunes demoiselles qui faisaient les rôles de Colombine, de Marinette

1. Ed. 1829, t. I, p. 260.

2. *Vie de Molière*, par Grimarest. Notes autographes.

et d'Isabelle, et à celui de Mezetin représenté par le sieur Deschamps, depuis auteur de la tragédie de Caton¹, qui ne se sentait pas de disposition alors pour jouer sans préparation... Nous dansions entre tous les actes, des ballets composés par le sieur Favier père, dont le fils, l'un de nos acteurs et qui est aujourd'hui maître et ordonnateur des ballets du roi de Pologne, exécutait les principales entrées... »².

Sans forfanterie, Gueullette nous indique que les spectacles organisés par ses amis et lui étaient appréciés : « Nos divertissements, toujours nouveaux et variés, nous attirèrent, outre nos amis priés, un concours étonnant de spectateurs du premier rang. Comme nous n'ouvrions la scène qu'à onze heures du soir, quantité de seigneurs et de dames partaient en poste de Versailles, après le souper du Roi, pour venir prendre part à nos plaisirs. A l'exemple de ce qui se passe à Venise, nous admettions les masques à nos spectacles. Nous donnions le bal ensuite : cela formait des nuits blanches dont on paraissait fort content, et nos amusements produisirent à La Grande, alors la plus fameuse hôtellerie d'Auteuil, plus de 200 pistoles. Ce n'est point gasconnade ; elle-même nous en assura et cela est croyable, si l'on réfléchit que presque tous les spectateurs y soupaient, s'y masquaient et passaient le reste de la nuit qu'ils n'employaient pas à danser ».

Après d'aussi heureux débuts, Thomas-Simon Gueullette ne pouvait rester en chemin. Voici un autre croquis d'une plus simple bonhomie qui nous montre la société de Gueullette persistant dans son goût : « MM. Dumont, Faroard et Galard se trouvant pour quelques jours chez moi, à Maisons, près Charenton, en 1714, après une grande partie de ballon qui avait rassemblé devant ma maison tous les bourgeois et paysans de ce village, M. Faroard, qui était en camisole blanche, annonça

1. François-Michel Chrétien, 1683-1747. Débute comme abbé, puis devint militaire. Il écrivit plusieurs tragédies. On lui doit aussi *La Religion défendue contre l'Épître à Uranie* et des *Recherches Historiques sur le Théâtre Français*.

2. *Parades anciennes*, préface. Bibl. Nat. Mss. fonds fr. 9340. Les filles de Favier furent elles-mêmes danseuses au service du roi de Pologne, elles vinrent à Paris et parurent au Théâtre Français vers 1750. V. *Dict. des Théâtres des frères Parfaits*. Suppl. v^o Favier.

sans rien dire auparavant, un divertissement d'un genre nouveau, qu'il promet de faire durer deux bonnes heures, et il n'en demanda qu'une demie pour nous y préparer. Je fus surpris de sa témérité, cependant je me rendis de bonne grâce à sa prière et à celle des bourgeois et habitants du lieu.

« Nous fabriquâmes sur-le-champ un canevas, que même nous n'écrivîmes pas. Une cornette plate de femme, qui servit de béguin, un peu de farine et un chapeau de paille fournirent dans le moment un déguisement pour Gille. Nous nous habillâmes le plus convenablement, c'est-à-dire le plus ridiculement possible, et un assez grand perron qui était au devant de ma porte, nous ayant servi de galerie, nous exécutâmes une parade assez longue avec un applaudissement universel. Quoiqu'elle eût duré plus de deux heures, on ne cessa d'y rire et d'y battre des mains » ¹.

Cette réussite improvisée inspira la création d'un théâtre de société à Maisons d'abord, à Choisy ensuite : « Ces Messieurs m'ayant fait entendre, dit Gueullette, que j'avais autant de droits qu'eux aux applaudissements que nous avions reçus, je les crus sur parole et me livrai de bonne grâce, dans toutes les occasions, à ce qu'ils exigeaient de moi, et depuis ce temps, quand ils l'ont souhaité, je n'ai pas refusé de contribuer à leurs plaisirs » ².

Son théâtre privé, au milieu de tant d'autres, acquit quelque notoriété : « Il avait une maison à Choisy-le-Roi, dans laquelle il avait dressé un théâtre sur lequel il répétait ses pièces, celles de Lebrun et de ses amis. M^{me} Lemarchand ³ y jouait, M. Gueullette présidait la troupe. C'est chez lui qu'un abbé se présenta pour jouer la comédie, il fut accepté, on lui proposa différents rôles, dont pas un ne lui convenait. On lui demanda enfin ce qu'il savait : il répondit qu'il savait fort bien souffler. Là-dessus

1. *Parades anciennes, ibid.*

2. *Parades anciennes, ibid.*

3. Françoise Duché de Vancy, fille d'un membre de l'Académie des Inscriptions qui fit des tragédies pour Saint-Cyr. Elle aidait son père dans la composition de ses ouvrages et écrivit elle-même des contes de Fées et des comédies. Elle recevait des gens de lettres. Le peintre Coypel lisait chez elle ses comédies.

EX LIBRIS
Thomaz Gucullette.

Malgré ce que d'ailleurs
aut jure, aut **est** au sujet
de Molière, l'esprit porte à
prouver que ce qu'on dit de
Molière est un ardeur et la
plume conforme à la vérité et
l'écriture la vérité de la vie
de Molière qu'il a écrit; la raison
qui m'a déterminé, c'est qu'il
était fort aimé de la fille de
Molière que j'ai vu nombre
de fois et lui :

Voilà comment Jofua l'a écrit
Molière de Molière, et par
quel moyen de la connaissance
d'une Molière poétique. En 1707
Molière d'abord moi, avec
fils du sergent général, j'étais
parfaitement la comédie pour
d'ouplaisir, et qui s'étaient que
j'avais quelques talents dans ce
genre; Molière de la représentation
le rôle d'acteur dans le journal;
qui du soir, par le 2^e et 3^e de la vie de
de la comédie fort aimable et connue.

Début de la note jointe par Th.-S. Gucullette à son exemplaire de la VIE DE MOLIERE,
par Grimarest. (Photo Desboutines).

on lui fit cette réponse qui est devenue un proverbe : M. l'Abbé, souffler n'est pas jouer » ¹.

La même notice rapporte une autre anecdote : « M. Gueullette avait un talent merveilleux pour les marionnettes. Il les faisait jouer et dialoguer avec beaucoup d'esprit. Il excellait surtout dans le rôle de Polichinelle, qui faillit lui devenir très funeste. Il avala un jour la pratique qu'il mettait dans sa bouche pour briser sa voix, et ce ne fut qu'après des efforts incroyables qu'il parvint à rejeter le fatal instrument ». Il faut reconnaître que cette mort eût été sans grandeur pour un conseiller du roi.

Le marquis de Paulmy ², raconte cette même histoire sous une forme assez plaisante : « J'ai beaucoup connu, dit-il, le bon bourgeois auquel il est arrivé l'aventure singulière que je vais raconter : il s'appelait M. Gueullette, il s'était distingué dans la littérature par plusieurs pièces de théâtre assez jolies et par quelques romans et des contes qui ont fait encore plus de fortune.

« Il avait une maison de campagne à Choisy-le-Roi, où il s'amusait avec une société de gens de son état, avocats, notaires et procureurs, à jouer des comédies, surtout des farces, des parades et des pièces de marionnettes ; il avait un talent supérieur pour faire le polichinelle. Quoique les plaisirs de cette société fussent très innocents, car les femmes et les enfants de tous ces honnêtes gens étaient de la partie et c'étaient de vrais amusements de famille ³, comme il s'y lâchait quelquefois des plaisanteries un peu fortes, le curé de Choisy s'avisa d'y trouver à redire ; il en dit même quelques mots à son prône, ce qui n'eut d'autre effet que d'empêcher M. Gueullette et sa compagnie d'assister à la grand'messe. Mais il ne fut pas longtemps sans être obligé d'avoir recours à son pasteur.

1. *Notice du Cabinet des Fées*. Le marquis de Paulmy (*Mélanges*, t. II, p. 263), avait assisté à la scène : « Elle a donné lieu, ajoute-t-il, à un proverbe dramatique dont le mot est « souffler n'est pas jouer ». Il fait allusion sans doute au proverbe de Carmontelle intitulé *Almenorade*, (*Proverbes de Carmontelle*, éd. 1822, t. I, p. 111).

2. *Mélanges*, t. II, p. 270.

3. Il est curieux de rapprocher l'opinion de Paulmy du texte des parades que l'on jouait chez Gueullette. Il faut en conclure que les « amusements de famille » étaient alors assez libres.

« L'on sait que pour bien faire le polichinelle, il faut mettre dans sa bouche un petit instrument qu'on appelle une pratique, qui fait paraître la voix enrouée. M. Gueullette, quoique très accoutumé à s'en servir, eut le malheur d'avaler cet instrument qui s'arrêta dans son gosier et pensa l'étrangler. Il appela à son secours ; d'abord on crut qu'il plaisantait, mais le voyant devenir cramoisi, on comprit qu'il ne badinait pas ; on fut même alarmé. Le chirurgien du village, consulté, trouva le cas si grave qu'il conseilla les secours spirituels. On alla chercher le curé, il arrive et voit le mourant entouré de ses amis Gilles et Cassandre et M^{me} Gigogne, tous en pleurs. Le pauvre Polichinelle voulut commencer par témoigner à son curé les bonnes dispositions dans lesquelles il allait expirer ; mais comme la pratique l'obligeait à s'énoncer d'une façon tout à fait comique, loin d'édifier, il scandalisa, au point que le curé se mit en fureur, disant que l'on ne se moquait point ainsi d'un homme de son caractère. Il s'en fallut peu que M. Gueullette ne fut forcé de se faire enterrer pour prouver à l'irascible pasteur qu'il était de bonne foi ; enfin tout s'éclaircit : le curé revint de son erreur et M. Gueullette de sa maladie ; mais il renonça à l'usage de la pratique ».

*
* *

Sur le théâtre de Gueullette, l'on jouait surtout des parades. Il en était de même sur beaucoup des autres scènes d'amateurs que nous avons rappelées : à Bagnolet, Collé les rédigeait, Sallé, Laujon et Fagan inspiraient celles de Cerny, Beaumarchais produisait plus tard les siennes à Etioilles. La parade était fort en honneur.

Nous préciserons ce qu'elle était en examinant les ouvrages de Gueullette, — s'il est permis d'employer un terme aussi ambitieux pour ces facéties, — puisqu'il en a fait lui-même. Les parades venaient de la foire ; ce sont, disait Lérès, dans son *Dictionnaire des Théâtres* : « farces ou petites comédies sans aucune règle, d'un style affecté et ridicule, remplies de pointes et de jeux grossiers, très libres et très satiriques, que les bateleurs donnent sur l'échafaud à la porte de leurs jeux, pour amuser le public ». De

la baraque de la foire elles étaient passées dans la bonne société.

Ce seraient, d'après Gueullette, les soirées chez M. Chevallier, les théâtres d'Auteuil et de Choisy, qui les y auraient introduites. Ce serait encore par son entremise qu'elles auraient pénétré jusqu'à la haute noblesse : « Comme depuis plus d'une vingtaine d'années la scène de nos parades s'est presque toujours passée à Choisy-le-Roi, M. le duc de la Vallière sans les avoir jamais vues parce qu'il ne s'était pas trouvé chez M^{me} la princesse de Conti pendant les vacances, s'en étant depuis plusieurs fois entretenu avec moi et ayant lu quelques-uns de nos canevas, donna lieu probablement aux divertissements que cinq ou six grands seigneurs de la Cour se procurèrent à huis clos, il y a quelques années », mais, ajoute Gueullette, « quelque supérieurs que ces Messieurs nous puissent être par les avantages qu'ils ont reçu de la nature et d'une excellente éducation, ils n'exécutent que des pièces qu'ils apprennent de mémoire et nous avons toujours joué à l'impromptu » ¹.

Collé qui s'est fait aussi l'historiographe du genre, donne une autre origine à la mode des parades ; il la tient, dit-il, de Sallé, qui, à ses occupations de littérateur, ajoutait les fonctions de secrétaire de M. de Maurepas : « Il me contait comme ça qu'il lui était arrivé d'avoir mené plus de vingt fois en sa vie entre quatre et cinq heures du soir, Messieurs le chevalier d'Orléans, grand prieur de France, d'Argenson-la-Guerre, comtes de Maurepas et de Caylus, dans les préaux des foires Saint-Germain et Saint-Laurent. Ces gentilshommes étaient déguisés en redingotes, leurs chapeaux sur leurs têtes, et là ces bons masques avaient le plaisir incognito de voir pour rien représenter les parades que jouaient de dessus leurs balcons, en dehors, Messieurs les danseurs de corde, avant qu'ils donnassent leur représentation véritable où l'on payait... Que c'était là, me poursuivait toujours M. Sallé, qu'était né l'origine des parades de société, et qu'il lui était venu l'idée de contrefaire ces bouffonneries pour servir de divertissements après des soupers d'honnêtes femmes qui aiment ça » ².

1. *Parades Anciennes*, préface, *ibid.*

2. *Correspondance inédite de Collé... accompagnée de fragments également inédits*, par Honoré Bonhomme Plon, 1864, p. 381.

D'après Collé, ce serait vers 1730 que Sallé aurait fait connaître la parade à ses nobles protecteurs. Collé écrit sa « manière de discours... sur l'origine de la parade », d'où nous tirons ces renseignements après 1775, sans attacher d'ailleurs à l'événement plus d'intérêt qu'il n'en mérite, et il ignore ou oublie, bien qu'il ait été avec Gueullette en rapports amicaux, le théâtre d'Auteuil où, dès 1710, venaient de Versailles en parties fines les dames et les seigneurs de la Cour sévère du vieux roi, et le théâtre de Choisy, quelques années plus tard, que ne dédaignaient pas de fréquenter les hôtes de la princesse de Conti.

Il est donc possible de dire que c'est par le conseiller Gueullette que la parade devint une récréation pour la société polie. Ce n'est peut-être pas un titre de gloire. Lintilhac écrit : « La mode était aux parades, à tout ce batelage de la foire que le procureur Gueullette... avait introduit dans les théâtres de société aux applaudissements de la bonne compagnie qui désertait la maison de Molière... C'est donc sous les auspices de la basoche que la farce passe effrontément du préau de la foire dans les salons les plus aristocratiques » ¹.

*
* *

Nous savons quel était le répertoire habituel du théâtre de Gueullette ; nous savons aussi quels en étaient les acteurs. Ils jouaient « toujours à l'impromptu, nous dit-il, et plus pour leur plaisir que pour celui des spectateurs. Le rôle de Gille était joué par M. Faroard, et l'on peut dire qu'il le rend d'une manière très naturelle, très comique et des plus originales. MM. Aubry et Galard représentaient avec tout l'esprit imaginable et d'une manière des plus facétieuses les valets camarades de Gille ou les filoux, qui par quelque tour d'adresse lui escamotent toujours une bourse, un panier de gibier ou quelque bouteille de vin précieux dont il a été chargé par son maître. M. Dumont doublait ces rôles ou déguisé ridiculement en femme, il était Isabelle, M^{lle} Amphouisse, ou Gillette, femme de Gille. Pour M. Fournier, il copiait si parfaitement le nommé Quinville, acteur forain qui

1. *Histoire du Théâtre*, t. IV, p. 379.

faisait le maître, qu'on s'y serait mépris. Il accompagnait son jeu d'un comique charmant et naturel, de rodomontades excellentes, et dans le besoin il grimaçait si singulièrement qu'il n'était pas possible de s'empêcher d'éclater de rire quand il était sur la scène ».

« Et voilà, conclut Gueullette en affectant la solennité, les cinq acteurs illustres que l'on pouvait avec justice appeler en France les pères de la parade » ¹. Rappelons que ces cinq acteurs illustres groupés autour du substitut de M. le Procureur du Roi au Châtelet de Paris, étaient un conseiller à la cour des Monnaies, un substitut de M. le Procureur Général à la Cour des Aides, deux avocats aux Conseils et un avocat au Parlement, tous dans la maturité de l'âge ; leur talent d'acteur n'empêchait pas qu'ils fussent dignes magistrats et avocats ; il n'empêchait même pas la piété de leurs sentiments, si nous en jugeons par la famille de M. Dumont qui eut un frère abbé, deux filles religieuses et un fils prêtre ².

Un autre acteur vint s'ajouter à la troupe, qui était au jugement de Gueullette « l'un des plus singuliers qu'il y ait eu en France » : c'était M. Pasquereau, déjà nommé parmi ses amis : « Sous le nom de Bertrand et sous l'habit du vrai paysan, il copiait avec tant de naturel et de perfection les gens de ce caractère, pour le langage, pour le chant et pour la danse, que si, changeant de figure et de vêtement, on le faisait souper avec les personnes qui ne l'avaient vu que cette fois, elles ne le reconnaissaient pas, et lorsqu'on le démasquait, pour ainsi dire, ne pouvaient croire que ce fut le même qu'elles avaient vu dans l'après-midi » ³.

A ces amis de fondation qui constituaient le personnel ordinaire du théâtre de Choisy, se joignaient parfois des hôtes plus illustres. Gueullette était en relations avec la princesse de Conti et sa famille, relations telles qu'il en pouvait avoir avec de si grands seigneurs. Sans doute le voisinage de sa maison et du château de la princesse, M^{lle} de Blois, fille légitimée du feu roi et de M^{lle} de la Vallière, « Conti-la-belle », qui avait ébloui la

1. *Parades Anciennes, ibid.*

2. *Registre concernant notre généalogie...*

3. *Ibid.*

Cour quelque six lustres auparavant¹, avait provoqué leur rencontre. Dans la préface de son édition² de Gérard de Nevers, Gueullette, après avoir dit l'intérêt de ces vieilles aventures, indique : « C'est le sentiment d'une grande princesse, qui m'a engagé à les donner au public... ». Et dans une note manuscrite sur son propre exemplaire que nous possédons, il ajoute que celle qui l'a honoré de ses conseils est « M^{me} la princesse première douairière de Conti, fille de Louis XIV ». Sur un autre exemplaire du même ouvrage offert à Favart, Gueullette nous apprend que la princesse lui avait donné en 1725 l'édition ancienne « imprimée en gothique, et qui était très rare », sur laquelle il avait travaillé³.

Le duc de la Vallière, neveu très aimé de la châtelaine de Choisy, était un peu libertin dans sa jeunesse. On sait l'histoire d'une certaine pièce commandée à Collé, pour être jouée à Champs, le vendredi saint de 1737 : l'opportune intervention du Cardinal Fleury empêcha cette inconvenance⁴. Ses dignités lui imposèrent ensuite une conduite plus prudente ; il garda le goût du théâtre et en usa pour faire sa cour au roi et à Madame de Pompadour sur la scène des Petits Cabinets. Sa belle bibliothèque du château de Montrouge, qui fut plus tard réunie à celle de l'Arsenal, lui assure l'estime des lettrés.

Ces goûts communs — pour le théâtre et pour les livres — avaient rapproché le substitut au Châtelet du noble duc et pair. Gueullette, nous l'avons vu, fournit au duc des scénarios de parades. Il dédie au Chevalier de la Vallière sa comédie, *l'Amour Précepteur*, et l'épître qu'il lui adresse à cette occasion fait l'éloge, non seulement du chevalier, mais de son frère et de « l'illustre et vertueuse princesse à qui ils sont attachés par les liens du sang ». La marquise de Tournon, leur sœur, reçoit l'hommage d'une autre pièce *L'Horoscope Accompli* : « Puisque c'est vous qui par votre approbation m'avez déterminé à don-

1. 1666-1739. V. *Saint-Simon*, éd. Boislisle, t. II, p. 133. Barbier, éd. Société de l'Histoire de France, t. II, p. 229.

2. V. *infra*, p. 170.

3. *Catalogue de la Bibliothèque du Baron Pichon*, 1898, 2^e partie, p. 221, n^o 3355.

4. Collé, *Correspondance inédite publiée par Honoré Bonhomme*, 1864, p. 367.

ner cette pièce de théâtre au public, pouvais-je raisonnablement douter de la réussite ? » lui dit-il ; et aux compliments ordinaires à la littérature dédicatoire, il ajoute une galanterie qui est un trait de mœurs : « ... Ce qu'il y a de plus admirable en vous, Madame, c'est qu'unie depuis plusieurs années au plus aimable seigneur de la Cour, vous avez trouvé le secret de conserver et d'augmenter sa tendresse ; cela ne se fait point sans une espèce d'enchantement, dont vous seule êtes capable ; pardonnez, Madame, si, témoin de cette union charmante, j'ose ici la publier : un exemple aussi rare et presque unique ne peut être exposé au trop grand jour ».

Si le duc n'avait pas vu les parades « parce qu'il ne s'était pas trouvé chez Madame la Princesse de Conti pendant les vacances », il est permis de penser que les membres de sa famille, en séjour chez leur tante à la mode de Bretagne, étaient parfois les spectateurs de marque du théâtre de Gueullette¹ : dans les automnes de l'Ile-de-France, il y avait bon voisinage entre le château des princes et la campagne des bourgeois.

Gueullette semble avoir eu commerce plus suivi avec un autre cordon bleu, d'un moindre sang mais de bonne race dans la robe, Voyer d'Argenson, connu sous le nom de marquis de Paulmy, petit-fils du lieutenant de police de Louis XIV, fils du ministre des Affaires Etrangères, (fort homme de bien, mais sévère, ce qui choquait Versailles et lui valait le surnom de d'Argenson-la-Bête), neveu du ministre de la Guerre, (courtisan plus adroit, d'Argenson-la-Guerre), et lui-même ministre et ambassadeur et l'un des quarante de l'Académie Française. Le marquis de Paulmy, « spirituel, sage, discret »² n'avait point hérité de la rudesse de son père, qui le jugeait « doucereux »³. Il était lui aussi grand amateur de livres et de théâtre ; la bibliothèque qu'il avait créée à l'Arsenal où il résidait en qua-

1. Notons encore que son intime ami Aubry est l'avocat de la marquise de Tournon dans le procès engagé contre la famille de la Vallière par M^{lle} de Saint-Cyr : celle-ci fut reconnue fille du duc de Choiseul et de la duchesse, née La Baume Le Blanc de la Vallière, par arrêt du 18 juillet 1726, « rendu de concert », nous dit Gueullette. *Factums Singuliers*. (Appartiennent à la famille de l'auteur).

2. Sainte-Beuve, *Lundis*, t. XII, p. 152.

3. *Mémoires du Marquis d'Argenson*, éd. Elzévirienne, t. II, p. 182.

lité de gouverneur, demeure un témoignage de son intelligente curiosité.

Nous avons vu qu'il fréquentait chez Gueullette. Nous savons qu'il y jouait même des parades¹. Cette distraction innocente lui valut une allusion cruelle du duc de Choiseul, lorsqu'à Chanteloup, dans l'éclat de sa disgrâce, celui-ci notait ses souvenirs : « Paulmy... rien de plus chétif en esprit, en figure, en maintien, en talents : il est fait précisément pour recevoir les coups de pied d'une parade... »².

*
* *

Des magistrats et des avocats sérieux, de grands seigneurs cultivés, prenaient plaisir à d'aussi basses distractions. Faut-il leur en tenir rigueur ? C'était le goût de l'époque, et il ne convient pas d'être sévère à qui se conforme à l'usage des honnêtes gens. Voltaire disait, avec une indulgence sans doute excessive, qu'« il n'est jamais de mal en bonne compagnie ». Les hommes ont toujours eu les mêmes rares sujets de joie : il est de tradition que la plupart d'entre eux se plaisent à certains jours au gros rire honnête que provoque la brutalité de la pensée et de l'expression.

C'est ce que plaidait Gueullette pour expliquer son goût et celui de ses amis. « Il y a des personnes d'une sagesse un peu trop austère qui ne peuvent comprendre que des gens de notre âge et de notre état s'amuse encore à de pareilles folies. Outre l'exemple des grands de la Cour, qui n'ont cependant pensé que d'après nous à se procurer ce genre de plaisir, où donc est le mal que l'on y peut trouver ? La gaieté ne peut-elle être de tous les âges, et parce qu'on vieillit tous les jours, faut-il devenir triste, morne et ennuyer les autres ? Notre joyeuse société pense le contraire. Suivant les principes que Cicéron admet dans son traité *de la Vieillesse*, les hommes parvenus à un âge qui naturellement les rend incommodes dans la société et oblige les jeunes gens à s'éloigner d'eux, ne peuvent employer trop de moyens pour être agréables à leurs yeux.

1. Voir p. 157.

2. *Mémoires du Duc de Choiseul*, Paris, 1904, p. 140. Voir Pl. VII.

« Nous avons l'expérience qu'en usant ainsi que nous le faisons de nos moments de loisir, et ne cherchant (surtout à la campagne) qu'à procurer à nos amis et à nous-mêmes des plaisirs simples et innocents, cette aimable jeunesse, au lieu de nous fuir, nous fait pour ainsi dire la cour ou du moins nous recherche avec empressement. C'est donc avec juste raison que nous avons pris pour devise : « Dulce est desipere in loco ».

« ... L'esprit toujours riant et joyeux, nous ne laissons échapper aucune occasion de nous amuser et de mettre à profit tous nos moments de loisir. Nous avons eu le bonheur de trouver dans nos femmes des caractères liants et sociables et de leur bien persuader que la gaité de l'esprit faisait naître celle du corps. De là vient en effet cette vertu prolifique, qui se trouve dans MM. Dumont et Faroard, dont le premier après trente et un ans de mariage, vient tout nouvellement de donner un citoyen à l'Etat. Leurs enfants, tous aimables, sont nés dans la joie, mais dans cette joie modérée et tranquille qui fait l'essence et le bonheur de la vie. A mon égard, si je n'ai pas donné des preuves de ma bravoure aussi vivantes que celles de ces Messieurs, il faut croire que le champ que je laboure depuis si longtemps n'a pas reçu d'en-haut cette vertu productive... »¹

* * *

Ainsi nous apparaît ce magistrat lettré : un « bourgeois » avec les simples vertus qui font les foyers heureux, attaché à sa famille et à ses amis, honnête, studieux, mais aimant aussi à s'amuser. Il fréquentait parfois les grands, mais n'attendait rien d'eux pour sa fortune. Il se plaisait avec les gens de lettres, mais sans ambition ni envie. La bonne compagnie bourgeoise avait ses préférences. Sa maison était accueillante et gaie. Ses contes et ses romans étaient appréciés. Ses pièces lui donnaient la joie de petits succès et le plaisir des coulisses. Estimé pour son dévouement au service du roi, et pour le goût éclairé que faisaient paraître ses ouvrages, partageant avec sagesse ses veilles entre les plaisirs de l'étude et ceux du monde et du théâtre,

1. *Parades Anciennes*, préface, *ibid.*

c'était un parisien aimable. S'il se croyait une place dans la république des lettres, il acceptait le rang modeste d'amateur.

Par la devise qu'il avait choisie, il marquait son souci de réserver dans sa vie aux occupations sévères une retraite pour ce qui lui plaisait le mieux, « dulce est desipere in loco » ; pour en montrer l'image, il y mettait Arlequin et des personnages de fantaisie, au milieu d'un jardin, au bord d'une fontaine ; une sirène en marquait la séduction ; il lui confiait le miroir de la vérité, mais pour ne pas lui donner un aspect trop austère, il lui faisait aussi secouer les grelots de la folie.

CHAPITRE IV

LES DERNIÈRES ANNÉES

Dans un heureux équilibre de travaux et de plaisirs, la vie de Thomas-Simon Gueullette avait été sans histoire. Nous y relevons pourtant un revers de la fortune. Son père et lui-même s'étaient laissés prendre aux mirages du système de Law et la liquidation de l'entreprise les avait fort « dérangés ». Thomas-Simon était alors tombé « dans une sombre mélancolie » ; elle lui « aurait infailliblement altéré l'esprit » si sa femme ne l'en avait tiré « par ses consolations et ses marques d'attachement ». Par « une sage économie » elle avait réparé une partie des pertes qu'ils avaient faites ; comme ils n'avaient pas d'enfants, des placements en rentes viagères et tontines avaient accru leurs revenus, leur permettant de vivre, dit-il, « décemment, suivant notre état et condition » ¹.

Il n'avait pas quitté le même étroit quartier parisien : il ne s'en éloignait que pour ses séjours à la campagne pendant les vacances. Les voyages dont nous trouvons trace, sont ceux qu'il fait à Noyon, pays d'origine de sa famille, où en grandit la souche maîtresse. En novembre 1754, il y assiste au mariage de sa jeune cousine fille d'Antoine Gueullette, notaire, avec M. Aubrelieque, médecin, « excellent sujet » ². Quelques années plus tard, Méniolle d'Epinoy, valet de Chambre de la Reine, second gendre d'Antoine Gueullette, lui écrit en souhaitant sa venue prochaine. ³

1. Testament.

2. *Registre concernant notre généalogie...*

3. Arch. Nat. A. D. III, 9.

Les seuls événements qui avaient jalonné sa longue existence étaient les disparitions successives de ceux qui lui étaient chers. Son père était mort le 26 février 1738, âgé de 88 ans. Cinq ans auparavant, il avait quitté la rue du Chevalier-du-Guet pour venir s'installer chez son fils. Il avait conservé sa charge de procureur pendant soixante-quatre ans et était doyen de sa compagnie. « Il voulut en mourant que sa charge fut vendue nue, et que les dossiers fussent rendus gratuitement à ceux de ses clients dont la fortune n'était pas aisée, ce qui a été exécuté par son fils avec la plus grande générosité », relate une notice consacrée à Thomas-Simon, en soulignant « l'honnêteté et le désintéressement que marque un pareil procédé »¹. Cependant, son vieux père mourait pauvre. Les papiers des compagnies de l'Eccossais, « homme à jamais détestable à la France »², lui avaient fait perdre son aisance passée. « Il avait rempli ses devoirs avec tant de probité dans une charge médiocre », qu'il n'était pas parvenu à la reconstituer. De telle sorte que « je pouvais dire, remarque son fils, qu'il m'a épargné la peine de faire inventaire de ses biens »³. Thomas-Simon, exprima sa douleur en une inscription sur son registre de famille «... Ad utilitatem suam minime attentus, contentus paucis, pauca heredis sui nominis, sed famam sine labe reliquit... Filius unicus, mœrens dilectissimo et honoratissimo patri, bene merenti, hanc reverentiæ et pietatis notam, in hac charta posuit ».

Puis la vie reprit son cours paisible dans la maison de la rue Saint-Bon. En 1756, la « chère sœur », tendrement aimée des deux époux, mourut avec douceur, comme elle avait vécu.

Ce chagrin était à peine calmé que Thomas-Simon perdait sa femme, le mardi 25 juillet 1758. Depuis la mort de sa sœur, « qui fut suivie cinq jours après de celle de M^{lle} Mouton, sa femme de chambre qui demeurait avec nous depuis plus de vingt ans, elle n'avait pas été huit jours en bonne santé » dit Gueullette. Elle soutenait ses inconvénients avec courage, soignée par M. Renard,

1. *Nécrologe*.

2. Mention manuscrite de Gueullette sur son exemplaire de *Momus Fabuliste*, comédie de Fuzelier, qui signale que la dédicace à la « Jeune Flore » s'adresse à la fille de Law. Appartient à la famille de l'auteur.

3. *Testament*.

médecin habile, qui la conduisait avec beaucoup de sagesse. Le 9 juillet, elle était mieux et faisait même « quelques arrangements pour son départ à la campagne », à la grande joie de son mari. Mais la fièvre revint, la potion de Look fut vaine et le 25, après avoir eu avec son mari une conversation « très sensée, très chrétienne et très touchante », elle tomba en agonie. « Il y avait quarante-trois ans et dix-neuf jours, que nous étions unis ensemble, ajoute Thomas-Simon, il n'y a eu que la mort qui ait pu rompre une union qui pendant un si long temps a subsisté sans aucune altération ¹... Dans un autre mariage, dit-il encore, j'aurais pu trouver plus de biens, mais certainement j'y aurais eu moins de repos, de tranquillité et d'affection » ².

En cette époque de frivolité, il subsistait des familles unies et de bons ménages.

Thomas-Simon avait soixante-quinze ans. Ses amis n'étaient plus. Aubry était mort en 1739 à 52 ans, dans tout l'éclat de son talent ³. Pasquereau avait disparu en 1741, Dumont et Legras en 1755. De ses compagnons d'étude et de plaisir, Faroard seul restait, mais il avait perdu sa joie : il était tombé « dans une espèce de paralysie », conservant toutefois sa raison, et « il ne vivait que par les conseils de M. Cochu, médecin, son ami et le nôtre, et les grands soins de Madame son épouse, dame très respectable et de Mesdemoiselles ses filles, d'un mérite supérieur » ⁴.

Thomas-Simon demeurait seul. C'est le sort des vieillards : « Je reste seul hélas, et chef de ma famille », écrit-il ⁵. Il s'y résigna.

*
* *

Bien que sa santé fut atteinte depuis environ 1756, il exerçait ses fonctions au Châtelet : il était depuis 1761 le doyen des substitués. Sans doute M. Moreau, le Procureur du Roi, avait égard

1. *Registre concernant notre généalogie...*

2. *Testament.*

3. Son fils suivait ses traces au barreau : il devait en 1782, recevoir l'honneur du bâtonnat. (Gaudry, *Histoire du Barreau de Paris*, t. II, p. 215). Il était en février 1765, un adversaire redoutable pour l'illustre Gerbier, dans l'affaire de la cure de Saint-Sulpice. (Hardy, *Mes Loisirs*, p. 12).

4. *Registre concernant notre généalogie...*

5. *Testament.*

à son âge et à l'ancienneté de leur collaboration et ne l'accablait pas de travaux trop nombreux. Il pouvait, en continuant à porter son titre de conseiller du Roi, savourer l'otium cum dignitate, douceur de la vieillesse.

Puisqu'il n'avait pas d'enfants pour le continuer, la dernière joie du vieux conseiller qui demeurerait comme un ancêtre dans sa famille, était sans doute de recevoir ses nombreux neveux ; il lui arriva de les dénombrer : il en compta vingt-trois, « à la mode de Bretagne »¹, avocats, procureurs, notaires, médecins, professions où l'honneur de conseiller une clientèle impose la sagesse et le sérieux, mais limite les ambitions en un temps de hiérarchie : n'eut-ce pas été mauvais marché de troquer contre une fraîche noblesse, leur longue bourgeoisie ? Tous ces gens vivaient dans une intimité trop cordiale pour que ces visites n'aient pas été fréquentes : visites empreintes de la courtoisie un peu réservée qui était alors d'usage, mais où devait percer un affectueux respect pour le vieil oncle qui avait donné à la famille une notoriété de bon aloi.

C'était Pierre Gueullette, fils du second en date des notaires de Noyon, que l'on appelait de Maucroix² ; il était parti vers 1735 pour les Indes au service de « la Compagnie ». Dans une lettre, écrite de Pondichéry en février 1754, il décrit « la fête dont M. le marquis Dupleix l'avait chargé, pour le mariage de M. son neveu ». Elle fut très brillante, « les plaisirs durèrent trois jours » ; sur un théâtre édifié dans la cour du palais du gouverneur, fut donnée une représentation à la gloire de Bacchus : « L'on y voyait Silène, que j'avais l'honneur de représenter, raconte Maucroix, monté sur un âne véritable, qui se mit à braire dans le plus beau de la pièce « alors que paraissait Ariane, maître-tresse de Bacchus ». Mais la fête finit mal : « Au moment que M. le marquis Dupleix me prend entre ses bras et qu'il m'embrasse de tout son cœur pour me témoigner la joie qu'il avait ressentie de tous ces spectacles », nous dit Maucroix, un lustre mit le feu au théâtre, qui fut tout entier consumé. Par bonheur, il n'y eut d'autre victime que « le malheureux âne que je montais », qui fut brûlé. Pour finir en chansons cette mésaventure,

1. *Testament.*

2. Voir Pl. VIII.

l'on « travailla à mettre en musique l'apothéose de ce pacifique animal »¹.

En raison, sans doute, d'autres services, Maucroix fut nommé en 1755 membre du Conseil Souverain des Indes. Il revint en France, à la fin de l'année 1760, « ayant fait une fortune considérable dans l'Inde »²; il gardait le titre honorable de conseiller du roi en son conseil des Indes. Il devait avoir de sa vie coloniale des souvenirs bien surprenants pour le vieux parisien qui n'avait guère dépassé les frontières de l'Ile-de-France et dont l'exotisme se limitait à celui des contes orientaux.

Gueullette de Maucroix avait fait une rencontre qui garde son nom à la chronique : celle de Julie Carreau, jeune danseuse qui fit dans la suite une grande carrière et qui, après avoir été la maîtresse de Ségur et la femme de Talma, devint l'amie de Benjamin Constant. Gueullette de Maucroix la protégea de façon désintéressée, assure-t-on; le seul point certain est qu'il paya l'aménagement de l'hôtel qu'elle avait acquis en 1776, rue Chantereine, qui dans la suite appartint au général Bonaparte³.

Thomas-Simon devait se plaire tout particulièrement en la compagnie de son neveu Delaleu, notaire au Châtelet et secrétaire du Roi, qui était un amateur distingué, et possédait une fort belle bibliothèque dans l'hôtel de la Tour-du-Pin, rue Vieille-du-Temple, qu'il habitait. « Il avait employé 40 à 50 ans à former ce cabinet, dont il faisait son amusement. Occupé continuellement des détails de son état qu'il a rempli avec distinction, il trouvait le soir un délassement dans ses livres... Sans prétendre au titre d'homme de lettres, il aimait beaucoup la littérature. Il savait, autant qu'il est nécessaire pour un homme du monde, les langues latine et italienne et les différents ouvrages qu'il a

1. Cette lettre est copiée par Th.-S. Gueullette dans ses *Miscellanca*, sans indication du signataire, mais il paraît certain qu'elle est de Maucroix.

2. *Registre concernant notre généalogie...*

3. Voir Gustave Bord, *L'Hôtel de la rue Chantereine et ses habitants. Le Carnet*, mars, mai et juin 1903, p. 46 et s. Bord et Bigard. *La maison du 18 Brumaire*, Paris, 1930, p. 19 et s. *Lettres de Julie Talma à Benjamin Constant*, publiées par la baronne Constant de Rebecque. Introduction biographique, p. xxii.

ramassés dans ce genre justifient parfaitement son goût et ses connaissances », au dire du libraire Nyon qui fut chargé de leur vente en 1775 ¹.

Delaleu était, après M^e Arouet, notaire de la famille Saint-Simon. M. Le Dran, premier commis du dépôt des Affaires Etrangères, saisit en son étude, le 21 décembre 1760, les papiers laissés par le duc, notamment les Mémoires, sur un ordre signé du roi et de Choiseul ². Il était aussi chargé des intérêts de M. de Voltaire, client difficile. Celui-ci se déclarait « piqué » contre son notaire, « paresseux et... grand seigneur, dit-il, qui aimait mieux m'avancer de l'argent que de me faire rentrer le mien ». D'ailleurs il fut aussi « piqué » contre M. d'Ailly, successeur de Delaleu « qui m'a très probablement fait perdre mon hypothèque », et contre M. Dutertre, successeur de d'Ailly, « qui me répond lanterne » ³.

Il pouvait raconter à son oncle un autre épisode plus aimable de sa vie professionnelle : le mariage en septembre 1760 de M^{lle} de Boufflers, celle que toute la Cour de Lunéville surnommait « la divine mignonne », avec le comte de Boisgelin. M. Delaleu avait reçu le contrat, l'avait fait signer par Leurs Majestés et par les princes du sang à Choisy, puis était parti avec toute la famille Boufflers pour Lunéville, où eut lieu le mariage, après que le roi Stanislas, protecteur de la mère de la jeune épousee, eut signé à son tour le contrat ⁴.

Une sœur du notaire Delaleu avait épousé Pierre Mélin, lui aussi notaire au Châtelet, et la fille de ce dernier avait épousé un autre notaire Dutartre. Carmontelle, qui occupait ses fonctions de lecteur du duc d'Orléans à écrire des proverbes de salon, à dessiner les plans du jardin de Monceau et à peindre d'amusantes aquarelles, a conservé les traits des membres de cette

1. *Catalogue des Livres de la Bibliothèque de feu Monsieur Delaleu, Secrétaire du Roi et notaire à Paris, 1775*. Avertissement, p. v. Sur l'intérêt de la bibliothèque Delaleu, voir *Catalogue Soleinne*, t. I. Préface du bibliophile Jacob, p. ix.

2. Armand Baschet, *Le Cabinet du Duc de Saint-Simon*, p. 195.

3. Lettre à l'abbé Mignot du 26 avril 1777. *Correspondance*, éd. Garnier, t. 49, p. 59. V. également *ibid.*, p. 97 et t. 45, p. 565.

4. Maugras, *Dernières années de la Cour de Lunéville*, p. 280 et s.



Portrait de SILVIA, par Van Loo. (*Photo Bulloz*).

famille ¹ : Thomas-Simon qui goûtait la grâce féminine devait aimer la visite de ses jolies cousines.

Il voyait aussi Antoine Gueullette, ancien procureur au Parlement, devenu Greffier de l'Officialité ; il appréciait « l'esprit et l'érudition de sa femme » ; les Guillier, dont l'un, de Gerville était Maître des Comptes à Paris, l'autre, de Monac, secrétaire du Roi, Maison, Couronne de France et de ses Finances, le troisième religieux à Sainte-Croix de la Bretonnerie. Son cousin Jean Gueullette, chanoine de Saint-Quentin, avait quitté sa collégiale, pour finir sa vie à Paris, après un grand voyage en Italie : il en avait écrit la relation dont il offrait copie à ses amis ².

Gueullette ne négligeait pas sa famille de Noyon, si les fatigues de l'âge ne lui permettaient plus de faire le voyage. Ses neveux lui écrivent et ceux qui le peuvent viennent faire séjour chez lui. Charles-Antoine, fils du notaire, termine ses études au collège de Navarre pour reprendre, conserver et transmettre la charge, héréditaire pendant six générations, et devenir l'un des notables de sa ville : il réunissait en 1789 les titres et fonctions de premier échevin, élu en l'élection, et conseiller du Roi ³. Un autre Gueullette, de Fontaine, exerce « avec distinction » la profession d'avocat, après avoir soutenu ses thèses qu'il a dédiées à son vieil oncle. Les noyonnais font faire dans la grand'ville leurs commissions et le conseiller collabore au choix de la belle robe envoyée de Paris, puisqu'on lui rapporte les opinions de la famille assemblée pour l'admirer : « On est fort content, mais on aurait été plus flatté d'un jonquille » ⁴.

Telle était la parenté dans laquelle il se complaisait. Mais ceux des siens auxquels il était le plus attaché étaient les neveux de sa femme, les Levray : il avait pour eux un cœur de père. Ils

1. « M^{lle} Mélin et M^{me} de Laleu » (Musée Carnavalet). « M. Mélin, riche notaire de Paris, et le jeune des Gravières, son petit-fils ». « M^{me} du Tartre ». « M. du Tartre de Bourdonné » (Musée de Chantilly). Voir Pl. IX et X. Dutartre de Bourdonné était ami — ou notaire — de Duclos qui lui légua un tableau de Boucher « et tous autres tableaux et estampes qui sont chez moi, s'il les veut ». (*Testament, Œuvres complètes de Duclos*, 1806, t. X, p. 360.)

2. Manuscrit Beaucousin, Bibl. Nat. Mss. Fonds français N° 8808. Il devait publier une ode, lors de l'avènement de Louis XVI, sous le titre de *Bouquet au Roi*.

3. Arch. Nat. B. III, 154, f° 1115 et s.

4. Arch. Nat. A. D. III, 9.

avaient leur installation chez lui à Paris et à la campagne. S'ils n'y sont pas, il leur écrit, en un ton un peu cérémonieux, malgré son affection quasi-paternelle : « Monsieur et Cher neveu... » Javotte est une jeune fille de seize ans : filleule de sa femme, des cinq enfants Levray, elle est sa préférée. Elle partage son goût pour les lettres et ils s'émeuvent ensemble à la lecture des bons auteurs : « Je lus hier à M. et M^{me} Bailly, M^{me} Croisette, son fils et Javotte le drame du siège de Calais : je ne lis pas bien le tragique avec ma voix rauque. Cependant je leur fis répandre des larmes et nous fûmes tous très contents », écrit-il le 21 mars 1765 à M. Levray ¹.

À la mort de sa femme, malgré la donation réciproque que les époux s'étaient faite par le contrat de mariage, il remet aux Levray tout le bien qu'elle a laissé. Il donne à M^{me} Levray une nouvelle marque de son affection en la faisant légataire universelle de tous ses propres biens, consistant en sa charge, ses arrérages de rente viagère et tontines, ses trois maisons de Charenton-Saint-Maurice, tous ses meubles meublants, tant à Charenton qu'à Paris, tout son mobilier, billets de loterie, vaisselle d'argent, diamants, bijoux, pendules, montres d'or, d'argent, tabatières, étuis d'or, livres, tableaux et portraits de famille. Il n'en distrait que quelques petites sommes pour certains de ses cousins, les gens à son service, Jeanne Quesnel, les époux Malard, Dardenne, son jardinier de Charenton, la Veuve Dubois, gouvernante des enfants Levray, et les pauvres de Charenton, par l'entremise du curé de cette paroisse.

Il donne par le même testament à Javotte des preuves de sa tendre prédilection. Il lui lègue à titre particulier « suivant les intentions de ma femme qu'elle n'avait verbalement expliquées et recommandées avant de mourir », dit-il, une somme de 10.000 livres, une fois payée, exempte de droits royaux, « en souhaitant qu'elle soit placée pour contribuer un jour à son établissement dans le monde (et non dans le cloître) ». Pour lui donner le souvenir d'une union qui avait été heureuse, comme un gage du bonheur qu'il espérait pour elle : « je veux, ajoutait-il, qu'on lui réserve aussi la pièce de mariage de vermeil doré

3. Arch. Nat. A. D. III, 11.

que j'ai donnée à ma femme en l'épousant. C'est une très belle médaille, gravée par Varin, représentant le cardinal de Richelieu ». Et revenant dans un codicille sur cette intention : « je souhaite qu'elle lui serve un jour si elle est mariée, et qu'elle en jouisse aussi longtemps qu'a fait ma femme, avec laquelle j'ai vécu 43 ans dans une union parfaite ». Il laisse encore à Javotte « son lit de sa maison de Charenton, à quatre piliers, avec des bonnes grâces, ciel, dossier et courte-pointe de toile peinte », la petite commode à dessus de marbre qui était aussi dans sa chambre, la petite pendule à répétition et à réveil, avec sa boîte de cuir bouilli doublé de serge verte, qui était au chevet de son lit, une bague contenant un seul diamant brillant, la toilette complète de feu sa femme, « consistant en un grand miroir, les quarrés, la table, les toilettes en linge et le dessus de serge rouge et de taffetas vert avec un petit galon d'or ».

Et à ce legs des meubles et bibelots familiers, il ajoute, avec l'inquiétude que donne l'expérience : « Je la prie de ne pas oublier dans ses prières ». Sans enfant pour garder son souvenir, c'est à Javotte qu'il le remet. La famille, c'est la survie terrestre, l'oubli nous achève.

*
* *

Thomas-Simon Gueullette n'était donc point privé de tendresse. Il n'était pas morose. Ne professait-il pas, nous l'avons vu, que la gaiété peut être de tous les âges ? Il en fit preuve jusqu'à sa dernière heure : « On a trouvé avec les deux doubles de son testament, des vers relatifs à ses dernières dispositions qui respirent cette douce sécurité d'une âme pure et vertueuse, qui ne voit dans l'avenir aucun sujet d'alarmes, parce que dans le passé, elle ne se rappelle aucun sujet de remords » ¹. Ces vers demeurent aujourd'hui joints à ses dispositions testamentaires, ils expliquent le peu de fortune qu'il laisse ; elle ne vaut pas d'être partagée, c'est pourquoi il avantage ceux qui ont assisté sa vieillesse « d'une très longue complaisance ».

Il avait conservé son amour pour le théâtre. Si l'âge l'empêche d'aller applaudir à la Comédie française le Siège de Calais, de

1. Nécrologe.

Belloy, dont Grimm et Bachaumont nous disent l'éclatant succès, il lit la pièce à ses hôtes à 82 ans, un mois après la première représentation. L'année même de sa mort, il se récréait aux joyeuses pièces de Collé et fréquente leur auteur ¹.

En 1750, à l'âge de 67 ans, il avait entrepris de noter ses souvenirs sur la Comédie Italienne. La troupe de 1716 était bien changée dès alors. Riccoboni avait quitté le théâtre pour la dévotion, Flaminia était une vieille dame, la petite Silvia qu'il avait mariée trente ans plus tôt, dont il avait applaudi les succès, se défendait contre l'âge avec l'héroïsme des comédiennes. Il s'était plu à revivre les heures passées dans cette compagnie joyeuse. Mais ce n'était pas encore une retraite : il prenait le soin d'indiquer dans le titre de ses notes : « ... jusqu'à la présente année 1750 et les années qui suivront ». Douze années suivirent. Son esprit demeurait assez jeune pour garder le goût de ses anciennes amours. Tout près d'être octogénaire, il posa sa plume. Il n'aurait plus rien à ajouter à son demi-siècle de souvenirs ; sans doute avec quelque mélancolie, il le fit relier « en deux volumes de veau jaune ». Le rideau se fermait sur les *Fêtes Galantes*.

Thomas-Simon Gueullette terminait heureusement son existence de sage. Elle avait été laborieuse, elle avait été plaisante, elle l'avait contenté. Dans ses vers ultimes, il écrivait :

« Ecartant tout chagrin, ami de la gaîté,
A l'abri des censeurs, à l'abri de l'envie,
J'ai passé doucement une assez longue vie... »

1. Nous le savons par une lettre que Collé lui écrivait le 25 février 1766 : « Monsieur et ancien ami, Voici les deux pièces que j'ai eu l'honneur de vous promettre (*sans doute Dupuis et des Ronais et l'Ile sonnante*). Je vous garde toujours une manière de rancune de ce que vous ne m'avez pas envoyé demander, comme un second père, un de mes exemplaires d'Henri IV. En vous adressant ces deux comédies-ci, c'est une espèce de vengeance que je tire de vous. L'ennui que Dieu aidant et moi, elles vous inspireront, me consolera du chagrin que vous m'avez fait.

« Je n'ai pu avoir l'honneur de vous les porter moi-même ; mais au premier jour j'aurai ce plaisir-là et celui de vous assurer de tous les sentiments d'estime et d'amitié avec lesquels je suis et serai toute ma vie, Monsieur et ancien ami, votre très humble et très obéissant serviteur. Collé ». (Appartient à la famille de l'auteur).

Il lui arrivait de la juger : il avait porté en épigraphe de ses dernières dispositions, cette phrase de Sénèque : « *Mihi feci divitias nihil concupiscendo* ».

Il résumait ainsi sa résignation souriante devant l'ordre établi, la modération qu'il avait mise dans ses désirs et dans ses ambitions, mais aussi sa fierté d'avoir su se faire une vie honorée et heureuse en se satisfaisant de son sort. Son contemporain Candide disait aussi : « *Cultivons notre jardin* », mais il y avait dans son renoncement l'amertume d'une philosophie sans espoir. Quant à lui, il ne concevait pas les soucis d'une âme tourmentée : la foi et la morale de ses pères lui assuraient la quiétude. Il n'avait pas recherché le succès ; il ne s'était pas élevé au-dessus des idées communes aux honnêtes gens, mais sans naissance et sans fortune, dans le respect des traditions, par ses goûts studieux, il avait atteint la paix du cœur et de l'esprit, seul bien enviable qui permet de n'en point souhaiter d'autres.

Il mourut le 23 décembre 1766, dans sa maison de campagne. Son cousin, le chanoine de Saint-Quentin, composa pour la pierre qui recouvrait ses restes, dans l'église de Charenton, une juste épitaphe :

Hic expectans resurrectionem
 THOMAS SIMON GUEULLETTE
 In suprema Galliarum Curia patronus
 Regi a consiliis
 Et procuratori regis Substitutus
 In Castelleti Parisiensis Curia.
 Vitæ integritate
 Morum suavitate
 Ingenui amenitate
 Nulli secundus.
 Decanus sui ordinis
 Dilectus atque veneratus
 obiit
 anno Domini 1766
 ætatis suæ 84
 Die 23 mensis decembris.
 Fiat in pace locus ejus

Qui pacem semper amavit
Et coluit ¹.

Il avait demandé à ses neveux à être enterré « sans aucun faste », pour quitter la vie comme il avait vécu. « Ils savent, ajoutait-il, comme je pense sur cet article » ².

1. Manuscrit Beau cousin, Bibl. Nat. Mss. Fonds fr. 8808.

2. *Testament*.

DEUXIÈME PARTIE

LES OUVRAGES
DE THOMAS-SIMON GUEULLETTE

Gueullette, nous dit Lérís ¹, « écrivait pour s'amuser », « par délassement » confirme Maupoint ². « Ce n'est point une excuse », répondait un jour Jean-Baptiste Rousseau, à semblable déclaration. Cherchons si sa littérature d'amateur eût mérité cette insolence d'homme de lettres.

Le catalogue, écrit de sa main, des « ouvrages que M. Thomas-Simon Gueullette a donné au public dans ses moments de loisir » est joint à ses dispositions testamentaires. Il n'est pas utile de le reproduire ici, puisque nous analyserons ses contes, ses comédies et ses éditions d'œuvres anciennes. C'est d'après la liste établie par Gueullette que le *Nécrologe des Hommes Célèbres de 1768* énumère ses ouvrages.

Est-elle incomplète ? Elle comporte plusieurs erreurs certaines (dates, formats) ; il est possible, étant alors très âgé, qu'il ait fait quelques omissions. Certaines bibliographies y ajoutent une brochure, qui aurait paru en 1704, sous le titre des *Nuits Parisiennes*, mais qui est tout à fait perdue et que nous ne pouvons donc citer que pour mémoire, et divers autres ouvrages dont nous parlerons. Enfin Gueullette a rédigé des parades que les modernes bibliographes placent au nombre de ses œuvres littéraires.

1. *Dictionnaire des Théâtres*, v^o Gueullette.

2. *Bibliothèque des Théâtres*, p. 78.

CHAPITRE PREMIER

LES CONTES

L'Orient était le pays à demi fabuleux des despotes et des sérails, des pierreries, des parfums, des étoffes tissées d'or et des tapis où les fidèles du Prophète reposent dans la méditation leurs corps assouvis.

Les voyageurs, missionnaires ou gens de négoce, y poursuivaient leur œuvre évangélique ou mercantile. A leur retour, ils offraient aux curiosités les images de mœurs et de coutumes à peine entrevues et mal comprises, les dogmes et les préceptes d'une religion où les justes trouvent leur récompense dans l'éternelle possession des Houris¹ : ils ouvraient aux imaginations cartésiennes ce rêve voluptueux.

Le prestige de l'Orient avait grandi sous Louis XIV. Bernier, ami de Molière et de La Fontaine, avait étudié en philosophe et en médecin les états du Grand Mogol². Tavernier au retour de son sixième voyage, vendait au roi trois millions de diamants et d'étoffes et était anobli ; la relation de ses Voyages en Turquie, en Perse et aux Indes³, avait fait mieux connaître ces contrées alors lointaines. Chardin, outre les diamants dont il faisait commerce, avait acquis la célébrité dans son voyage en Perse⁴ et le roi d'Angleterre lui avait donné le titre de chevalier.

1. Voir Gueullette, *Contes Mogols*, éd. 1755, t. I, pp. 63-64, note. Il qualifie cette croyance d'extravagante et de puérile, après l'avoir longuement analysée.

2. *Voyages*, 1670.

3. 1679.

4. 1686.

Cette mode inspirait les divertissements et la décoration. Les « Courses de Testes et de Bagues faites par le roi et par les Princes et Seigneurs de sa cour en l'année 1662 », décrites par Charles Perrault et représentées par Chauveau et Israël Silvestre, nous montrent déjà Monsieur sous la figure du roi de Perse, le Prince de Condé sous celle de l'empereur des Turcs et le duc d'Enghien en roi des Indes, environnés d'un cortège d'estafiers, de trompettes et de timbaliers, empanachés à l'orientale. Les boiseries, les paravents de laque, les commodes ventruës, aux décors chinois ou persans, les bibelots de porcelaine, garnissaient les appartements de la Cour et de la Ville.

Le même engouement se retrouve dans la littérature, à la suite de la traduction des *Mille et une Nuit* par Galland en 1701 et des *Mille et un Jour* par Petis de la Croix en 1710. Des œuvres nombreuses en empruntent la forme, et un chef-d'œuvre : les *Lettres Persanes*. C'est une « Invitation au Voyage » vers la « splendeur orientale ».

« Là tout n'est qu'ordre et beauté
Luxe, calme et volupté ».

Faut-il en voir déjà la satire dans la cérémonie du *Bourgeois Gentilhomme*, faut-il voir la revanche de l'esprit latin dans la victoire en 1761 de la Sultane de Favart, sur l'empereur Soliman Second, surnommé le Magnifique ?

Gueullette se plaisait à toutes ces turqueries. Il avait lu les contes arabes et persans et les récits des voyageurs. Dans son cabinet de Paris ou des champs, il se laissa entraîner par l'invitation au voyage, et publia des contes orientaux de sa façon.

*
* *

En 1712, il faisait paraître les *Soirées Bretonnes* en un volume in-12, chez Saugrain, à la Fleur de Lis. L'ouvrage était dédié à Mgr le Dauphin. L'auteur prévoit la fécondité de sa verve, puisqu'il termine son avertissement en annonçant au lecteur que « s'il est content », il lui sera fait part d'autres récits de la même source.

Ce sont des contes merveilleux qui mettent en scène des princes

et princesses persécutés par des monstres et aidés par des génies bienfaisants. Ils dénotent une imagination appliquée à combiner des aventures naturelles ou surnaturelles, mais ils ont un médiocre attrait¹. Ils furent réimprimés dans le *Cabinet des Fées*² en 1786.

Le meilleur titre littéraire de ce petit ouvrage est d'avoir eu, peut-être, l'honneur singulier d'inspirer à M. de Voltaire un épisode de l'un de ses contes. L'auteur de la notice du *Cabinet des Fées*, écrit que « le roman de Zadig est calqué sur les *Soirées Bretonnes* ». Cette déclaration, nous allons le voir, est très excessive, mais le rapprochement présente pourtant un intérêt anecdotique.

Les déductions ingénieuses de Zadig décrivant le petit chien de la reine et le cheval du roi par les traces de leur passage sont présentes à toutes les mémoires. Zadig a paru en 1747. Or, dans les *Soirées Bretonnes*, nous trouvons le récit suivant³ :

« ... Ils rencontrèrent en leur chemin, un grand nombre d'officiers de l'Empereur Fantasque, qui surpris de la figure étrange de ces trois étrangers, s'arrêtèrent assez longtemps à les considérer. Ensuite les ayant abordés, ils s'informèrent d'eux s'ils n'avaient pas vu dans la forêt, le Cynogéfore de l'Empereur, qui s'était perdu depuis deux jours par la faute de celui qui le conduisait, et qui étant à demi ivre, s'était endormi au pied d'un arbre. Ce Cynogéfore était une espèce de chameau, très rare dans le pays : il coûtait des sommes immenses, il n'y avait que l'Empereur qui pût en avoir un et il était destiné ordinairement à porter les provisions de bouche et la colation, lorsque ce prince allait à la chasse. Engagent et la Princesse assurèrent qu'ils n'avaient pas rencontré cette bête ; mais le médecin Mirliro ayant demandé aux officiers si cet animal n'était pas boiteux du pied gauche de devant, le philosophe Indigoruca, s'il n'était pas borgne de l'œil droit, et le sauvage Barbario, s'il n'était pas chargé de sel et de miel, les officiers, surpris de ces demandes, qui étaient si conformes à la vérité, et croyant que les étrangers

1. Le marquis de Paulmy. (*Mélanges*, t. II, p. 139), juge cependant qu'ils pourraient être « perfectionnés dans un extrait bien fait ».

2. T. 32.

3. Edition 1712, p. 311.

donneraient à l'Empereur des nouvelles du Cynogéfore, les prièrent de vouloir bien venir au Palais, et les y conduisirent dans cette espérance. L'Empereur qu'un de la compagnie qui avait pris les devants, avait instruit de la rencontre qu'ils avaient faite de ces étrangers, les reçut d'un air fort affable, et les ayant interrogés au sujet du Cynogéfore, fut très surpris d'apprendre d'eux qu'ils n'avaient point vu cet animal, et qu'ils n'en avaient ainsi parlé que sur des présomptions qu'ils croyaient certaines. Il crut d'abord que les Princes se moquaient de lui et était sur le point de faire éclater contre eux toute sa colère, lorsqu'on lui vint annoncer que le Cynogéfore était retrouvé, et qu'il revenait tout seul au Palais. Mais par quel prodige, s'écria l'Empereur, avez-vous pu parler si pertinemment d'une chose que vous n'aviez jamais vue, et quel secret avez-vous pour deviner si juste ?

« Je vais vous expliquer le mien, dit le médecin Mirliro. J'ai demandé si le Cynogéfore n'était pas boiteux, parce que sur le chemin de la forêt, ayant remarqué les traces de cet animal, je m'aperçus que la symétrie de son allure était faussée, écartée, et qu'il avait foulé la terre du pied gauche de devant, autrement que des autres pieds ; de là je conjecturai qu'il était boiteux de ce côté-là.

« Et moi, dit le philosophe Indigoruca, si je me suis enquis de vos officiers, si le Cynogéfore n'était pas borgne, c'est qu'ayant, ainsi que ce fameux médecin, examiné ses pas et connu qu'il avait passé dans un petit sentier, dont les deux côtés étaient couverts d'herbes, j'ai remarqué que quoiqu'elle fût beaucoup plus belle et plus touffue à droite qu'à gauche, le Cynogéfore n'avait point touché à celle qui est à droite, et n'avait mangé que de celle qui est à gauche. J'ai fait là-dessus des réflexions très justes, en assurant que cet animal était borgne de l'œil droit, puisqu'au lieu de choisir naturellement la meilleure herbe, qui était de ce côté-là, il n'avait touché qu'à celle qu'il avait vue à sa gauche ; et je ne me suis pas trompé, comme vous voyez, dans le jugement que j'en ai fait.

L'Empereur Fantasque fut surpris de ces deux réponses si subtiles ; il admira l'esprit du philosophe et du médecin ; mais il eut encore plus lieu de s'étonner de celui du sauvage Barbario,

qui en contrefaisant une espèce de baragouin étrange, s'expliqua en ces termes : Il est inutile de vous dire, qu'ainsi que les deux hommes qui viennent de parler, j'avais fait les mêmes observations aux traces du Cynogéfore ; mais comme ils se sont expliqués avant moi, ils m'en ont ôté l'honneur. J'ai fait seulement entendre à vos officiers que cet animal devait être chargé de sel et de miel ; en voici la raison. J'ai remarqué à deux endroits différents, que le Cynogéfore s'était reposé, et ce par l'impression de la forme de son corps. Au premier, je vis deux brebis qui s'attachaient obstinément à brouter l'herbe ; et quoique je fisse pour les en éloigner, elles préférèrent toujours cet endroit à tous ceux qui étaient à l'entour. Personne n'ignore que les brebis aiment extrêmement le sel ; je conclus de là que le Cynogéfore en portait sur lui, et qu'il en avait sans doute répandu quelques grains en se couchant à cet endroit. Pour ce qui regarde le miel, cela ne m'a pas été plus difficile à deviner. On sait que les mouches qui le travaillent l'aiment beaucoup, et qu'il les attire à lui. Dans le lieu où le Cynogéfore se reposa pour la seconde fois, il n'y avait aucunes herbes, point de fleurs, ni rien qui marquât que des mouches y eussent leur retraite ; et en voyant là une aussi grande quantité se promener sur la terre où il était couché, et en retourner les petits grains, je jugeai qu'il fallait absolument qu'elles y eussent été conduites par la douceur du miel dont était chargé le Cynogéfore.

L'Empereur eut tout lieu d'être content des réponses des Princes ; il aimait les gens d'esprit ; il en trouvait tant dans ces trois bizarres figures d'hommes qu'il les pria de loger dans son Palais et de manger à sa table... »

Il est possible que Voltaire ait pris l'idée de son développement dans le conte de Gueullette. Les circonstances sont analogues, certains détails, la boiterie de l'animal perdu, par exemple, sont identiques. Mais il est bien exagéré de penser, avec la notice du *Cabinet des Fées*, que « M. de Voltaire s'est placé un moment dans la classe des imitateurs de Gueullette ». Sans doute il existe dans les deux récits des similitudes, mais quelle différence ! Il est plus exact de dire, avec l'auteur de cette notice, corrigeant, comme il le devait, sa première opinion : « Nous n'accuserons point de plagiat M. de Voltaire, mais il sera vrai

que M. Gueullette a laissé des dessins, dont un grand maître a tiré parti ».

Ces dessins n'étaient d'ailleurs pas originaux. Des épisodes analogues se retrouvent dans plusieurs contes orientaux notamment dans *Peregrinaggio di tre giovani figliuoli del re di Serendippo*, traduction du persan publiée à Venise en 1557 qui peut être la source du conte de Gueullette¹.



Paraissent ensuite dans la même année 1712, les *Mille et un Quart d'Heure, Contes Tartares*. Le livre, dit l'auteur dans sa dédicace à Mgr le duc de Chartres « est de la nature de ceux qui peuvent instruire en amusant... L'esprit veut du relâche ». En dédiant son second ouvrage, comme le premier, à un enfant, Thomas-Simon Gueullette marquait la limite de ses ambitions : il n'avait pas d'autre souci que d'amuser les autres en s'amusant lui-même.

Les *Contes Tartares* sont directement imités des traductions de l'arabe ou du persan. Gueullette avait lu, nous dit-il, les récits des « plus célèbres voyageurs qui ont parcouru ces vastes pays » ; il avait étudié la religion musulmane, l'histoire fabuleuse, ce qui lui « avait coûté beaucoup de temps et de lecture ». Ses récits sont vivants, colorés : ils ne sont point fort inférieurs aux modèles du genre, qui avaient eu si grand succès. On s'explique que certains lecteurs aient pu se tromper sur leur origine : « Le génie

1. Le même ouvrage avait été traduit en allemand en 1583 par Wetzel sous le titre *Die Reise der Söhne Giassers*. (Une nouvelle édition en a été donnée en 1932 dans les Folklore Fellows communications, vol. 98). Sur les correspondances de ce thème avec les contes orientaux, voir Victor Chauvin, *Bibliographie des Ouvrages arabes*, Liège, Leipzig, 1903, t. VII, pp. 158 à 161. M. Georges Ascoli dans son édition critique de *Zadig* (1929, t. II, p. 31) étudie les sources de l'épisode du petit chien de la Reine. Il rappelle que Fréron en 1767 (*Année Littéraire*, I, 145) affirmait que Voltaire avait plagié un conte traduit de l'italien en 1719 par le chevalier de Mailly, mais conclut que le récit du chevalier de Mailly est moins voisin de celui de Voltaire que ceux de d'Herbelot (Bibliothèque Orientale, 1697) et de Gueullette. M. François Fosca (*Histoire et Technique du Roman policier*. Paris, Nouvelle Revue Critique, 1937) rapproche l'épisode de *Zadig* des *Soirées Bretonnes* et des *Aventures des Princes Fortunés*, de Beroalde de Verville (1610).



Le Marquis DE PAULMY.



et le tour des contes orientaux, tels que les *Mille et un Jour*, les *Milles et une Nuit*, etc..., sont imités si heureusement dans ces prétendus *Contes Tartares*, que beaucoup de personnes les ont crus traduits, comme les autres, d'après des originaux persans ou arabes » ¹.

Le fil qui relie les récits est le suivant : le médecin Abuleker est parti pour un long voyage : il va chercher le remède qui doit guérir la cécité de son roi. Pendant son absence, le roi consacre chaque jour un quart d'heure « à l'entretien des gens savants ». Les visirs craignent de ne pouvoir assurer ce quart d'heure quotidien. Le fils du médecin se fait fort de satisfaire le roi jusqu'au retour de son père. Il est admis à tenter l'épreuve, sous menace de mort s'il échoue. Il y parvient, et le livre est fait des histoires qu'il raconte, jusqu'au retour d'Abuleker qui rend la vue au roi.

La monotonie de cette sorte de contes étant admise, ceux-ci sont amusants, d'une imagination alerte et d'un style parfois assez vif. Pour donner un exemple de cette imagination — puisqu'il faut bien user de citations en parlant d'un auteur oublié — racontons en la résumant l'histoire des *Trois Bossus* de Damas, inspirée des *Facétieuses Nuits* de Straparolle, qui avait déjà été utilisée par les bateleurs de la foire, mais « habillée à la tartare, et, d'après Gueullette, extrêmement différente de ce qu'elle est dans l'original ».

« Il y avait à Damas un coutelier qui avait trois enfants, tous trois bossus et qui se ressemblaient parfaitement ; pour accuser encore l'analogie singulière de leurs traits, ils s'habillaient de façon identique ; si bien que personne et même leurs proches ne pouvaient les reconnaître ; mieux encore aucun d'eux ne distinguait ses frères.

« Il arriva qu'un jour qu'ils travaillaient tous trois dans l'atelier de leur père, de jeunes enfants se moquèrent de leur difformité. Irrité, l'un d'eux prit un couteau qu'il venait de tremper et tua le meneur de la méchante bande.

« La rumeur publique l'ayant averti, le Cadi vint chercher le coupable. Mais lorsqu'il s'adressa successivement à chacun

1. *Nécrologe* de 1768.

des trois bossus, il reçut la même réponse : « Ce n'est pas moi qui ai tué l'enfant, mais il m'est impossible de vous désigner celui de mes deux frères qui a commis ce crime, parce que je ne suis jamais parvenu à les distinguer ». Les témoins ne purent pas lui donner un renseignement plus précis.

« Fort embarrassé, le Cadi en référa au roi de Damas, qui, dans sa sagesse, fit donner cent coups de bâton sur la plante des pieds de chacun des trois bossus sans pouvoir éclaircir le mystère. Ne voulant pas risquer de condamner un innocent à la peine capitale, il décida qu'ils seraient tous trois bannis.

« Le coupable, qui par son refus d'avouer son crime avait entraîné la disgrâce de ses malheureux frères, leur fit observer que la ressemblance était trop grande entre eux pour qu'ils pussent continuer à vivre ensemble, s'exposant ainsi à de pareils inconvénients. Les autres l'ayant approuvé, il partit pour Bagdad, tandis que ses frères cherchaient ailleurs à occuper leur exil.

« Le méchant bossu était très habile dans le métier de son père ; il entra chez un coutelier de Bagdad qui s'attacha à lui. Le maître étant mort, il épousa sa veuve — bien qu'elle fut fort laide — et continua son industrie.

« Les deux bossus innocents n'avaient pas eu pareille fortune. Comme ils s'étaient rencontrés et avaient appris par la renommée que leur frère était devenu riche, ils allèrent à Bagdad, pour lui demander de soulager leur misère.

« Celui-ci les reçut assez mal, et après une modique aumône leur défendit de se présenter chez lui. Comme il devait à quelque temps de là partir pour un voyage, il mit sa femme au courant de ces faits, en lui faisant interdiction expresse de recevoir ses frères s'ils se présentaient chez lui, en son absence.

« Lorsque l'aumône fut consommée, ils vinrent à nouveau frapper à sa porte. La femme apitoyée enfreignit les ordres qu'elle avait reçus et leur donna à manger. Ils étaient à peine rassasiés que le coutelier revint. Pour échapper à la colère qu'aurait provoquée sa désobéissance, la femme les cacha dans un petit caveau, où l'on enfermait l'eau-de-vie ; ils y restèrent jusqu'au lendemain. Dès que son mari se fut absenté, elle ouvrit le caveau pour les délivrer, mais les trouva inanimés et les crut morts.

Elle eut alors le souci de se débarrasser de ces cadavres gênants.

« Elle s'adressa à un portefaix, un peu simple d'esprit, et lui raconta qu'un petit bossu, qui était venu chez elle pour acheter un couteau, y était mort soudain et qu'elle voulait faire jeter son corps à la rivière, pour ne pas être soupçonnée de lui avoir fait elle-même un mauvais parti. Le portefaix accepta de lui rendre ce service moyennant quatre sequins, mais pour se protéger contre l'avarice connue de la coutelière, il exigea que deux sequins lui fussent remis d'avance, les deux autres devant lui être payés sa commission faite.

« Marché conclu, il suivit chez elle la coutelière, chargea dans un sac le cadavre de l'un des bossus qui lui fut présenté, et, la nuit venue, alla le jeter dans le Tigre. Puis il revint pour recevoir le complément de son salaire. Mais à son retour, l'artificieuse coutelière refusa de le lui payer en lui exposant qu'il avait mal exécuté le travail dont il s'était chargé, puisque le cadavre du bossu était encore là ; et elle lui montra le second bossu. Le portefaix fut bien surpris, mais comme il avait l'esprit simple, il crut à quelque sorcellerie et pour obtenir les deux sequins, il mit le second cadavre dans son sac et retourna le porter à la rivière.

« Comme il revenait pour recevoir enfin le prix convenu, il rencontra au coin d'une rue le coutelier, une lanterne à la main, qui se dirigeait vers sa maison : « Ah, compère, lui cria-t-il, vous croyez donc vous jouer de moi toute la nuit », et ce disant il s'empara de lui, le mit dans son sac et le jeta au plus profond de la rivière.

« Puis il raconta à la coutelière comment le drôle avait voulu une troisième fois rire à ses dépens. La femme poussa de grands cris, accusant le portefaix d'avoir noyé son mari et en profita pour lui refuser son salaire. Une dispute s'en suivit et le portefaix s'apprêtait à faire suivre à la coutelière le chemin qu'avaient pris les trois bossus, lorsque les voisins étant intervenus, il crut plus sage de renoncer à son argent et de retourner chez lui.

« Cependant le Caliphe, à la manière de son aïeul des *Mille et une Nuits*, Haroun-al-Raschid, se promenait cette nuit-là dans la ville avec son visir. Il avait rencontré un pêcheur qui allait retirer ses filets dans le Tigre pour vendre le lendemain son pois- •

son au marché de Bagdad. Sans se faire connaître le Caliphe lui acheta d'avance le produit de sa pêche et le suivit dans son bateau.

« Le portefaix regagnait son logis quand il croisa trois hommes qui portaient chacun un paquet sur la tête. L'un d'entre eux lui intima l'ordre de se charger de son paquet. De mauvaise humeur, le malheureux portefaix obéit sous la menace. On le conduisit par des chemins détournés au palais du Caliphe, et grand fut son étonnement de retrouver dans les trois paquets ses bossus, que le pêcheur avait découverts dans ses filets. Comme il n'avait pas su le dissimuler, le Caliphe lui ordonna de s'expliquer. Le naïf porteur raconta sa bizarre aventure.

« Les trois bossus n'étaient point morts : les deux premiers avaient abusé de l'alcool que contenait le caveau, où la coutelière les avait trouvés inanimés, et le troisième s'était remis de son bain forcé. Lorsqu'ils eurent repris leurs esprits, le Caliphe les fit mettre dans trois chambres séparées, en les habillant tous trois comme l'était le coutelier. Puis il envoya chercher la coutelière et avant de lui laisser voir les héros de l'aventure, il l'interrogea et elle avoua toute la vérité. Alors seulement il fit paraître les trois bossus, et la femme, après avoir manifesté sa légitime émotion de voir des morts ressuscités, chercha en vain à distinguer son mari. Pour le reconnaître, le Caliphe ordonna à celui qui se connaissait pour tel d'embrasser sa femme. Et les trois bossus de sauter en même temps au cou de la peu avenante coutelière, et de se disputer la qualité de mari.

« Pour sortir de cette grave difficulté, le Caliphe fit connaître que la situation d'époux de la coutelière n'était pas si enviable qu'il paraissait, puisqu'il avait l'intention de faire donner à celui-ci mille coups de bâton pour sa dureté envers ses frères. Cette promesse refroidit les prétentions des deux frères qui reconnurent leur mensonge. Quant au mari véritable, touché de repentir, il avoua tous ses méfaits.

« Le Caliphe se montra généreux ; il pardonna au coutelier, promit une dot de deux mille pièces d'or à celles des filles de la ville qui consentiraient à épouser les malheureux bossus ; il s'en présenta plus de vingt parmi lesquelles ils choisirent les mieux à leur goût. Et les trois frères vécurent heureux. Le por-

tefaix, grâce à la générosité du Caliphe, put abandonner son pénible métier ».

Nous savons par Gueullette lui-même que « le public lut ce conte avec beaucoup de plaisir ».

D'autres histoires, moins ingénieusement machinées, sont plus spirituelles. Voici une idée de scène comique d'un tour assez heureux, et que nous donnerons dans son texte même. Un acteur amateur a composé une petite farce intitulée le *Cadi dupé*, dont il raconte le sujet :

« Un cadi de Candahar a une fille très jolie, dont un jeune Perse est passionnément amoureux ; ce cadi a promis sa fille à un vieux musulman fort riche ; le Perse désespéré de perdre sa maîtresse, après avoir cherché différents moyens pour rompre un mariage qui va faire tout le malheur de sa vie, ne trouve point d'autre expédient que de venir consulter le cadi, qui ne le connaissait pas, sur un enlèvement qu'il veut faire ; ce juge trouve d'abord le procédé très criminel, et se met fort en colère. Mais une bourse d'or qu'on lui présente, l'adoucit et lui fait donner par écrit une espèce de consultation, par laquelle il est d'avis que la fille dont il s'agit soit enlevée, attendu la disproportion d'âge de celui avec qui on la veut unir, et que le mariage est le but du ravisseur ; et par le moyen d'une seconde bourse qu'il reçoit, il fait défense au père de la fille de faire aucune poursuite contre son amant, à peine de cent coups de bâton sur la plante des pieds. L'on suit sa consultation ou, pour mieux parler, son ordonnance à la lettre. Le jeune Perse enlève sa fille et le cadi dupé se trouve obligé de consentir qu'elle épouse son jeune amant ».

Voilà le plan de la pièce : en voici maintenant une scène destinée à peindre l'avarice du cadi : « Imaginez-vous d'abord voir le cadi seul et chez lui se plaindre de ce que l'on est trop sage dans Candahar, et que les affaires criminelles surtout ne donnent pas cette année. J'entrais dans sa chambre avec un de mes camarades, habillés en villageois. Nous paraissions l'un et l'autre fort essoufflés et nous désespérions le cadi par une scène muette fort plaisante ; à la fin, impatient de ne nous voir parler que par signes et curieux de savoir de quoi il s'agissait, voici de quelle manière il s'exprimait :

LE CADI. — Il faut sans doute que ces deux marauds-là soient ivres ou muets avec leurs signes auxquels je ne comprends rien.

LE PREMIER PAYSAN (*c'était moi qui jouais ce rôle*). — Oh, c'est, votre Grâce, Seigneur, j'ons couru... jusqu'ici avec tant de diligence... pour... Ah que je suis essoufflé. Mon compère, raconte toi-même la chose au cadi, tu l'y défricheras mieux que moi tout ce que j'ons vu.

LE CADI. — La peste soit de la pécore.

LE SECOND PAYSAN (*en pleurant*). — Pargué, dis toi-même si tu peux, je suis tout hors de moi et si perturbé.

LE CADI. — Ces lourdauds viennent ici, je crois, pour me faire désespérer, parleras-tu, maroufle, dis donc ce que tu as vu.

LE PREMIER PAYSAN. — Là, là, doucement, Seigneur, vous vous réchauffez la bile, car comme dit fort bien Locman, dans son livre des animaux...

LE CADI. — Eh ! coquin, laisse là Locman et ses animaux, qu'ont de commun ses fables avec ce que tu as à me dire ?

LE PREMIER PAYSAN. — Vous avez raison, mais quand on a un peu d'esprit, on cherche à le mettre en lumière, et si vous ne m'aviez pas interrompu, j'allais vous comparer à un âne.

LE CADI. — Insolent... Mais il ne faut pas prendre garde aux discours de ce sot ! Eh mon ami, finis, je te prie, et apprends-moi quel sujet t'amène ici ?

LE PREMIER PAYSAN. — Oh très volontiers ; eh ! que me parlez-vous : or donc nous venions vous dire que comme j'allions, mon compère et moi, tout en dandinant... j'ons vu... (*en pleurant*). Ah le cœur me saigne quand j'y pense, et je suis si attendri que je ne saurais achever...

LE CADI. — Tu achèveras, pendard, ou je vais te faire assommer : hola quelqu'un !

LE PREMIER PAYSAN. — Eh ! la la, Seigneur, puisque vous ne voulez pas seulement me laisser le temps de reprendre mon vent ; je vous dirai, pour vous le faire court et sans aucun préambule... Tenez, je gage, avec tout votre esprit que vous ne sauriez deviner ce que c'est que j'ons vu ?

LE CADI (*le prenant à la gorge*). — Bourreau que tu es, tu veux donc me faire enrager tout vif ?

LE PREMIER PAYSAN. — Aïe ! aïe ! eh bien, lâchez-moi, Seigneur, et je vous dirai aussitôt que je venons de voir tuer un homme.

LE CADI. — Ah je respire, bon tant mieux, voilà de quoi payer mon souper.

LE SECOND PAYSAN. — Ah Seigneur, le mal que j'y trouve, c'est que le mort était mon gendre, parce qu'il avait épousé ma fille, et il ne pouvait rien m'arriver de pis.

LE CADI. — Tant mieux, vous dis-je, voilà une très bonne affaire. (*Dans le moment arrivait un archer du lieutenant du Cadi*).

L'ARCHER. — Seigneur, vous venons d'arrêter un assassin hors des portes de Candahar.

LE CADI. — Vite, vite, ma robe et mon turban. (*Aux paysans*). Avez-vous des témoins ?

LE PREMIER PAYSAN. — Oh que oui, laissez-nous faire, j'en avons de reste.

LE CADI. — Cela étant, je vais dans le moment même me transporter sur les lieux ; mais il faut auparavant savoir quelle est la condition du criminel.

L'ARCHER. — C'est...

LE CADI. — Eh bien ?

L'ARCHER. — Seigneur, c'est un garçon du village le plus prochain.

LE CADI. — Un garçon de village ? Me voilà bien chanceux ; est-ce à des coquins comme cela à tuer ? Ah, je suis au désespoir ; il n'y a pas là de l'eau à boire pour moi ; (*à ses valets*). Tenez, vous autres, reprenez ma robe et mon turban.

LE PREMIER PAYSAN. — Mais morgué, partons donc, pendant que je sommes ici à lantiponer, le criminel se sauvera peut-être !

LE CADI. — Eh bien, sauve qui peut ; il n'y a rien de si naturel que cela ; aussi bien, ma foi, le jeu ne vaudrait pas la chandelle.

LE SECOND PAYSAN. — Mais si.

LE CADI. — Qu'on mette dehors ces importuns qui me rompent la tête.

LE LIEUTENANT DU CADI. — Seigneur, bonne nouvelle, un homme vient d'être assassiné.

LE CADI. — Je le sais.

LE LIEUTENANT. — Eh bien vous n'y courez pas ?

LE CADI. — Nous avons du temps de reste ; il fera jour demain.

LE LIEUTENANT. — Oui, mais...

LE CADI. — Qu'on ne m'en parle plus.

LE LIEUTENANT. — Seigneur, je suis surpris de votre indifférence, la bête a bon pied.

LE CADI. — Comment ?

LE LIEUTENANT. — Est-ce que vous ignorez que l'assassin conduisait des moutons au marché ?

LE CADI. — Des moutons ?

LE LIEUTENANT. — Oui vraiment !

LE CADI. — Eh bien, qu'en as-tu fait ?

LE LIEUTENANT. — Belle demande ! J'ai tout mis d'abord en prison ; (*à demi bas*) un novice aurait fait garder exactement le coupable, mais moi, instruit par votre exemple, je lui ai donné les moyens de se sauver et j'ai retenu les moutons.

LE CADI. — Vite, ma robe, mon turban, que l'on bride ma mule ; (*au lieutenant*) Vas, tu feras, un jour, un juge d'importance ; (*aux paysans*) et vous, bêtes que vous êtes, qui ne me disiez pas tout d'abord que l'assassin avait des moutons ?

LE PREMIER PAYSAN. — Par ma figue, je ne pensions pas qu'il en fut plus criminel pour avoir des moutons.

LE CADI. — Si fait, si fait : un homme assassiné ! et des moutons ! Il suffit, rien ne peut m'émouvoir ! et je veux faire un exemple... des moutons !

LE PREMIER PAYSAN. — Oui, Seigneur, il mérite la mort. Mais pour les moutons, ils ne sont pas coupables et (*en pleurant*) je vous demandons grâce pour eux.

LE CADÏ. — Non, non, point de quartier, il faut que justice soit faite, j'entre dans ce cabinet avec mon lieutenant, attendez-moi un moment ici.

LE SECOND PAYSAN. — Pargué, vlà qu'est drôle, c'est d'entendre ça, dès qu'on a des moutons le procès est tout fait, c'est autant de pendu.

LE PREMIER PAYSAN. — Eh ! morgué, compère, pendant que la fortune nous rit et que le cadï est dans son humeur massacrante, vengeons-nous de notre voisin Kaleb qui nous fait toujours queuque niche. Le matois a plus de cent cinquante moutons, vlà une belle occasion pour nous défaire de li, ou tout au moins pour l'y faire bailler la bastonnade.

LE SECOND PAYSAN. — Elle est bonne, oui ma foi, baillons li la poussée ; il sera bien heureux d'en être quitte pour des coups de bâton, et je rirons bien ensuite à ses dépens ».

Voilà, continue l'auteur, un échantillon de ma pièce : « Tout Schiraz sut me rendre justice, mais le Cadi de cette ville, auquel je n'avais jamais pensé, en faisant ma comédie, en jugea autrement : il crût s'y voir peint d'après nature et entrant dans une colère épouvantable contre les comédiens et contre l'auteur, il nous chassa tous de Schiraz et nous défendit sous peine de la vie d'y jamais représenter aucune pièce de théâtre. Je passerai légèrement sur quelques coups de bâton que je reçus par ordre du Cadi au nom de notre troupe. Mes camarades n'entrèrent point en part avec moi sur cet article. C'était un préciput que j'eus en qualité d'auteur satirique... » La satire paraît plus piquante, si l'on se rappelle la qualité de son auteur véritable ; elle fut accueillie à Paris, avec plus d'indulgence qu'à Schiraz.

Nous pourrions citer encore l'histoire un peu licencieuse d'Alcouz, de Taher et du Meunier, ou celle du Centaure bleu, génie métamorphosé qui par sa science surnaturelle dévoile les fautes et les hypocrisies les plus soigneusement cachées : il rit en voyant les « obsèques d'un jeune chinois, dont le père pleure amèrement la mort, pendant que l'un des bonzes, qui conduisait la pompe funèbre, chantait d'un air assez gai des espèces d'hymnes à la louange de Ram et de Vichnou ». Il rit « à la vue du peuple qui regardait avec joie un jeune voleur attaché au gibet où

l'on venait de le pendre ». Il rit encore en voyant l'impératrice et les dames de sa suite. Il donne ensuite au roi l'explication de ses saillies : « Si j'ai éclaté de rire à la rencontre des funérailles d'un jeune enfant, c'était de voir pleurer amèrement celui qui s'en croyait le père, pendant qu'un des prêtres qui y assistait et qui est encore en commerce criminel avec la femme de ce bonhomme dont il a eu cet enfant, chantait de toutes ses forces et ne pouvait s'empêcher de rire en lui-même de la douleur du mari de sa maîtresse pour la perte d'un fils auquel il n'a aucune part.

« Qui n'aurait pas ri encore, en entendant mille larrons qui ont dérobé et dérobent tous les jours des sommes immenses au public dont ils sont les sangsues, qui n'aurait pas ri, dis-je, de les entendre louer ta justice pour avoir fait pendre un jeune homme que la nécessité de se nourrir, lui, sa femme et quatre enfants, a forcé de prendre à l'un d'eux dix sequins ?... (*à la reine*) Quand j'ai redoublé mes ris, en te voyant avec les dames de ta suite, qui sont toutes complices de tes débauches... n'en avais-je pas un très grand sujet ?... tu ménages si peu ton honneur que parmi ces esclaves il y a deux hommes cachés, qui te dédommagent journellement du peu de tendresse que tu ressens pour le roi... » ¹

Terminons ces citations par une petite histoire, peu édifiante mais qui ne manque pas de gaieté : « Un soir assez tard que je revenais de Schiraz, je fus malheureusement rencontré par ce maître coquin... Il ne m'eut pas plutôt aperçu, que me saisissant au collet, aidé de trois scélérats comme lui, ils me jetèrent dans un grand sac que l'un d'eux portait sur son bras, le lièrent avec de bonnes cordes, et me chargèrent sur leurs épaules, dans l'intention, à ce que j'entendis, de m'aller jeter dans la rivière de Baudemir. Je comptais bien que c'était là le dernier moment de ma vie... lorsque mes fripons ayant entendu le bruit de quel-

1. M. André Mazon a retrouvé une histoire de Centaure analogue dans une légende russe, sans pouvoir déterminer par quelle voie elle était parvenue aux Contes Tartares (« Le Centaure de la légende vieux Russe de Salomon et Kitovras ». *Revue des Etudes Slaves*, 1927, t. VII, fasc. 1, 2, p. 42). « Il n'est pas facile de reconnaître le bien de chacun, dit-il, dans ce volume des Contes Tartares où tant d'histoires s'enchevêtrent, pillées un peu partout, déguisées et démarquées ».

ques cavaliers, ne se crurent pas en sûreté ; ils me jetèrent dans un trou qui n'était pas bien éloigné du chemin, me défendirent de pousser la moindre plainte et s'éloignèrent dans le dessein de venir me reprendre bientôt. Je me recommandais à notre grand prophète de bon cœur, mais je n'avais pas tant d'espérance en lui seul, que malgré l'ordre de ces coquins, je n'invo-casse encore l'aide des passants.

« Un boucher qui chassait devant lui une trentaine de moutons, passa heureusement par cet endroit. Mes cris l'attirèrent au lieu où j'étais ; il me demanda ce que je faisais dans ce sac et pourquoi je me lamentais ainsi : « Hélas, repris-je tristement, je crois qu'on va me noyer parce que je ne veux pas épouser la fille du Cadi. — La fille du Cadi ? Eh pourquoi, bête que tu es, me dit-il, fais-tu difficulté de l'accepter pour femme, elle passe pour être une des plus belles filles de Schiraz ? — Une petite délicatesse m'en empêche, lui répondis-je : elle est grosse, ce n'est point de mon fait, et le Cadi qui veut mettre son honneur à couvert prétend que je répare une faute que je n'ai pas commise. Mais j'aime cent fois mieux mourir que de recevoir un tel affront. — La peste soit du buffle, reprit le boucher, je ne me ferais pas, moi, tirer l'oreille pour cela ; je voudrais être à ta place, j'épouserais bien vite. — La chose est fort aisée, lui dis-je, tu n'as qu'à te mettre dans ce sac. — Oh volontiers, monsieur le sot, répliqua le boucher, je vous donne encore mes moutons par-dessus le marché ; mais quand j'y songe, le Cadi voudrait-il bien consentir à cet échange ? — Il ne cherche qu'un gendre, lui répondis-je, il avait ordonné à ses esclaves d'arrêter le premier passant et de s'informer s'il était marié, parce que le galant de sa fille étant mort depuis peu de jours, il ne savait comment réparer son honneur ; le sort est tombé sur moi, l'on m'a conduit devant lui, mais le gros ventre de sa fille m'a tout d'un coup dégoûté du mariage ; à peine m'a-t-il envisagé seulement et dans sa colère, il a ordonné qu'on m'allât jeter dans la rivière à moins que je ne changeasse de sentiment. — Si cela est, frère, je troque volontiers de condition avec toi, me dit-il ». Alors, il délia le sac, se mit à ma place, je le liai à mon tour, et chassant ses moutons devant moi, je repris le chemin de mon village.

« Au bout environ d'une demi-heure, mon voleur revint avec ses camarades pour reprendre le sac. Le boucher qui était dedans eut beau leur crier : Ah, Messieurs, menez-moi au cadi, j'ai changé de sentiment, j'épouserai sa fille si grosse qu'elle soit : ils crurent que la frayeur me faisait dire ces folies, et sans lui répondre, ils l'allèrent jeter dans la rivière de Baudemir où il finit ses jours. J'en ai regret quand j'y pense ; mais au bout du compte, j'aime encore mieux qu'il y soit que moi ».

Toutes les histoires dont nous avons donné des exemples, sont parsemées de considérations morales : celles-ci n'ont point grande originalité, mais elles ont le mérite, pour l'objet que nous poursuivons, de nous révéler le caractère de leur auteur. Nous y retrouvons un jugement assez sévère sur les hommes en général, mais pourtant une certaine confiance dans la destinée. Voici une opinion sur les prédictions qui ne manque pas de bon sens :

« Je sais que les prédictions de Moubarek ont presque toujours été accomplies, mais je blâme fort ceux qui le vont consulter ; le bien ou le mal que nous avons sur la terre nous vient de nos bonnes ou mauvaises inclinations ; et puisque notre liberté ne peut être contrainte, nous avons plus à craindre de notre propre malice, que de la malignité des étoiles. Nos actions sont écrites sur la Table de Lumière ; pourquoi vouloir pénétrer dans un avenir, qui ne peut la plupart du temps que nous chagriner ? Si nous devons être heureux, l'impatience que nous avons de toucher à ce fortuné moment prédit par les astres, nous ôte plus de la moitié de notre bonheur ; si le destin nous annonce quelque chose de funeste, ces tristes prédictions dérangent tous les plaisirs de notre vie, et les précautions que l'on prend pour éviter les malheurs auxquels nous sommes destinés ne font que les avancer ; ils ne sont pas même toujours l'effet de la prédiction, mais bien la peine de la curiosité qui la recherche ou de la crédulité qui la reçoit ».

En voici une autre plus consolante sur les bienfaits de la vertu :

« Les plaisirs des méchants et des impies, s'ils en peuvent goûter, sont mêlés d'amertume, et le ver qui les ronge sans relâche, leur met toujours devant les yeux leurs crimes et la punition qui leur est due ; tout leur est suspect ; un rien les

épouvante, et ils ne goûtent jamais cette douce tranquillité qui est le partage des gens de bien ».

« Richesse passe noblesse » dans la considération des hommes : « Le bon vieillard, voyant que Bekmès vantait fort les prérogatives que nous donne une illustre naissance : Mes amis, dit-il, le pauvre est toujours méprisé, de quelque condition qu'il soit ; si vous n'êtes pas à votre aise, vous ferez beaucoup mieux de ne pas publier votre noblesse ; si au contraire vous êtes opulents, fussiez-vous descendus de la lie du peuple, vous serez révévés de chacun comme les plus nobles de la terre... D'ailleurs, nous dit-il, l'avarice et l'intérêt ont de tous temps réglé presque toutes les passions des hommes, et divisé les familles les plus unies ».

Les *Contes Tartares* sont de tous les ouvrages de Gueullette, celui qui trouva le meilleur succès. Publié en 1712, il fut réédité en 1715, 1717, 1723, 1730, 1731 et 1753, et en 1786 dans le *Cabinet des Fées*¹. Les *Mille et un Quart d'Heure* qui étaient 74, en deux volumes en 1712, n'étaient pas moins de 114 en 1753 et comportaient trois volumes. Ils avaient été traduits en flamand en 1715, en espagnol en 1742, et en anglais en 1755. C'est dire qu'ils avaient atteint un nombreux public.

*
* *

Un si bon accueil est encourageant. Ce ne fut pourtant que neuf ans après la première édition des *Contes Tartares*, que parurent les *Aventures Merveilleuses du Mandarin Fum-Hoam, Contes Chinois*, qui sont de la même veine. Dans sa dédicace à Madame la Première Présidente à la Cour des Aides, — fille de l'illustre famille Le Maistre, qui compte un premier Président du Parlement de Paris sous Henri II et un avocat général sous Charles VIII, et femme du non moins illustre M. Le Camus, qui eut dans sa maison trois avocats généraux à la Cour des Aides, un Lieutenant Civil et un Cardinal, — Gueullette déclare que les histoires qu'il va raconter sont « plus singulières et plus amusantes les unes que les autres ». Leur morale saura plaire.

1. T. 21 et 22.

à la très éclairée et très sage Première Présidente, « puisque le vice y est presque toujours puni et la vertu récompensée » ; et il termine gaillardement son édifiant panégyrique en souhaitant que son « illustre époux » trouve en elle une postérité nombreuse. Madame la Première Présidente et le public seraient bien sévères s'ils repoussaient un ouvrage présenté avec tant de souriante candeur.

Les lecteurs d'à présent n'ont peut-être point les mêmes raisons d'indulgence, aussi abrègerons-nous nos citations : celles que nous avons faites des *Contes Tartares* suffisent à montrer le mérite de cette littérature. Nous nous bornerons à extraire des *Contes Chinois* quelques réflexions morales.

Tout d'abord un sentiment d'égalité entre les hommes, qui commence à paraître dans la littérature de l'époque : « L'égalité, Madame, est la loi de nature », proclamait La Chaussée. Gueullette développe cette idée :

« Vous n'êtes pas né Prince, il est vrai, mais la naissance dépend-elle de nous ? La vraie noblesse consiste dans la vertu et dans les belles actions, et non dans une suite d'ancêtres que nous déshonorons souvent par des actions indignes ».

Et encore :

« C'est avec un juste sujet qu'un de nos poètes a comparé fort élégamment tous les hommes aux pièces qui servent à jouer aux échecs, les uns y jouent le rôle de rois, de reines, de chevaliers, de fous et de simples pions ; il y a entre eux une grande différence tant qu'ils sont en marche, mais quand la partie est finie et que l'échiquier est fermé, on les met toutes pêle-mêle dans une même boîte sans aucune distinction. La mort fait la même chose : Rois, Empereurs, Marchands, Esclaves, Guerriers, gens de robes ou de finances, tous se trouvent alors égaux, et ce ne seront que nos bonnes actions et notre charité envers notre prochain qui nous donneront un jour quelque supériorité sur les autres ».

L'idée que le bonheur est dans une sagesse modeste : « Qu'est-ce que l'homme et de quelle manière entre-t-il sur la scène de la vie ? Ne dirait-on pas que c'est un misérable matelot que la mer a rejeté sur ses bords, après l'avoir fait servir de jouet à la fureur des flots ? La nature ne le délivre des liens qui le rete-

naient dans le sein de sa mère, que pour le poser sur la terre, dénué de tous les secours qu'elle accorde souvent aux autres animaux : il ne peut se soutenir, il est nu, il remplit de ses cris le lieu de sa naissance, et c'est la plus juste et la plus naturelle de ses actions ; peut-il trop pleurer la suite presque inévitable des malheurs qui l'attendent ?

Voilà l'homme vulgaire, mais le vrai philosophe, le sage est bien d'une autre nature ; ses connaissances l'élèvent autant au-dessus du commun des hommes, que le ciel l'est au-dessus de la terre ; il ne se laisse point dominer par ses passions, il est au-dessus des rois et des princes, il commande aux éléments, toute la nature lui est soumise, les génies lui obéissent et rien ne lui est impossible que ce qui est injuste : c'est ainsi que vous allez devenir, mais prenez bien garde de vous enorgueillir de tant de bienfaits que le Ciel vous envoie ; cachez toute la science que je vais vous communiquer sous un extérieur simple, modeste et qui ne vous attire point l'envie des méchants. C'est la route que j'ai prise pour être parfaitement heureux... »

Citons encore une opinion sur les femmes, qui concorde mal d'ailleurs avec les éloges de la dédicace pour celle qui en reçoit l'hommage :

« Les sciences auxquelles mon père m'avait fait instruire ne contribuèrent pas peu à mes malheurs, et je ne connus que trop par mon expérience, que le soin de régler sa famille doit faire toute l'occupation d'une honnête femme, et que c'est une espèce de miracle, si, voulant surpasser son sexe et s'attacher à l'étude, l'orgueil ou quelque autre passion plus à craindre ne lui fait pas négliger ses devoirs ».

Toutes idées qui sont celles de l'époque : nous cherchons non pas à grandir notre modèle, mais à retrouver ses traits.

Les *Contes Chinois* profitèrent du succès des *Contes Tartares* et eurent trois éditions en 1723, 1725 et 1728. Ils furent réimprimés dans le *Cabinet des Fées*¹.

1. T. 19.



Les *Contes Mogols* suivirent en 1732. Gueullette commence à craindre de lasser la faveur du public : « Ce n'est pas un petit embarras, écrit-il dans son avis au lecteur, après tant d'ouvrages écrits très poliment dans ce goût, de prétendre donner encore du nouveau. La grande difficulté, l'auteur l'avoue, est d'imaginer une première histoire pour donner un tour nouveau à raconter les autres », à l'exemple fameux des *Contes des Mille et une Nuit* : « Cela seul m'a coûté plus que tout le reste ».

Dans les *Contes Chinois*, un mandarin racontait à la Reine de la Chine « les aventures merveilleuses qu'il suppose lui être arrivées dans les différents corps par lesquels il a passé, suivant la métempsychose qu'admettent les Chinois... J'ose dire que dans les *Contes Tartares et Chinois* (et je ne le dis qu'après qu'un nombre considérable de personnes qui les ont lus me l'ont assuré), j'ai suspendu assez agréablement l'esprit du lecteur... »

Les Sultanes de Guzarate ou *les Songes des Hommes Eveillés*, *Contes Mogols*, sont des récits faits aux sultanes pour les distraire de la douleur que leur a causé la nouvelle de la mort de leur maître, mort simulée d'ailleurs ; en la faisant publier, le sultan voulait seulement savoir ce que ses femmes diraient de lui, après l'avoir perdu.

Parmi les sentences morales, nous trouvons dans les *Contes Mogols* un nouvel aphorisme sur la vanité de la grandeur : « Je vous félicite de penser avec tant de noblesse, et de faire plus de cas de la vertu toute nue que des grands titres qui sont souvent dénués du mérite qu'il faut pour les soutenir ». Notons aussi le développement de cette idée assez amère que le bonheur est souvent dans l'ignorance de la vérité : un sage visir dit au sultan qui vient d'apprendre par le procédé que nous avons dit, la rapide trahison de la préférée de ses femmes : « Vous avez été heureux, pendant près de quinze ans avec Goul-Saha, parce que vous croyiez l'être ; vos inquiétudes vous ont fait soupçonner ensuite que ses caresses n'étaient pas sincères, vous avez souhaité en être éclairci ; le Prophète a exaucé vos vœux... Il aurait peut-



PIERRE GUEULLETTE DE MAUCROIX, Conseiller du roi en son Conseil des Indes.
(*Photo Desboutins*).

être mieux valu pour vous que vous fussiez toujours resté dans l'ignorance... ».

Nous y trouvons encore une pointe de satire politique : « La cour de la Chine est aujourd'hui sur le pied de presque toutes celles de l'Orient, dans lesquelles de vils eunuques et des sultanes favorites décident tous les jours de la vie et du bonheur des peuples, qui sont soumis à leurs sultans ; tâchez, Seigneur, vous qui jusqu'à présent avez gouverné vos sujets avec tant de sagesse, de ne jamais tomber dans ce désordre, et souvenez-vous que vous êtes responsable à Dieu de la conduite des peuples qu'il vous a confié ».

Terminons nos citations par une appréciation ironique de la médecine : « C'est une profession excellente : avec quelques principes, beaucoup de babil et de la hardiesse, l'on fait assez souvent fortune ; si l'on commet des fautes, la terre les couvre et pour une personne que l'on regrette véritablement et dont l'impéritie du médecin a quelquefois avancé les jours, il y en a mille que leurs héritiers enterrent avec joie... ».

Les *Contes Mogols* eurent un durable succès. Après avoir été imprimés une première fois en 1732, deux fois en 1733 et une fois en 1736, ils connurent un regain de faveur trente et cinquante ans plus tard : ils furent réédités en 1765, et en 1786 dans le *Cabinet des Fées*¹.

*
* *

Un auteur inconnu avait publié en 1733 des *Contes Péruviens* qui sont tout à fait dans la manière des contes de Gueullette, à la forme près des noms de lieux et de personnes. Ils n'étaient pas achevés. Gueullette nous indique dans le catalogue de ses ouvrages qu'il en donna une nouvelle édition en 1759 ; il termina l'histoire de la « vierge choisie » destinée à la couche de l'Inca, fils du Soleil, qui empêche son seigneur et maître d'attenter à ses jours. Dans un avis au lecteur, il imagine qu'un cahier a été trouvé à Blois, dans la vente des livres d'un ecclésiastique, portant pour titre *Suite et Conclusion des contes Péruviens*. L'édition ancienne s'arrêtait à la 59^e heure ; ce sup-

1. T. 22 et 23.

plément ajoute 7 heures nouvelles et une conclusion fort morale amenée par des récits assez licencieux.

Une nouvelle édition de l'ouvrage ainsi complété fut publiée en 1782.

*
* *

En 1747 parut un petit conte anonyme sous le titre de *Nocrion, conte allobroge*. Il n'est pas assez spirituel pour se faire pardonner son excessive grivoiserie, mais l'on sait l'indulgence du xviii^e siècle pour cette littérature. Une notice du *Cabinet des Fées*¹ indique qu'il « paraît avoir donné à Diderot l'idée des *Bijoux Indiscrets* ». C'est assez dire sur quelle « idée », il est construit ; elle semble d'ailleurs antérieure à *Nocrion* et tirée d'un ancien fabliau². Il fut réimprimé en 1777, en 1781 et en 1789 ; il trouva même de nouveaux éditeurs en 1881 et en 1931³.

Le dictionnaire des ouvrages anonymes de Barbier l'attribue à Thomas-Simon Gueullette sur la foi d'une note de l'inspecteur de la librairie d'Hémery, ou à l'abbé de Bernis d'après une mention de Jammet le jeune sur son exemplaire. D'autres l'imputent au comte de Caylus. Le souci de la vérité contraint à dire que sa préface est assez dans la façon de celles de Gueullette.

Le seul intérêt de ce grossier opuscule nous paraît être cette discussion : pour qui prend la peine de le lire, c'est une marque plaisante des mœurs de ce temps que pour désigner son auteur, on hésite entre un futur cardinal, un grand seigneur cultivé et un magistrat.

*
* *

En 1738, Gueullette publia un roman sous le titre de *Mémoires de M^{lle} Bontemps ou de la comtesse de Marlou*.

Il est plein d'aventures que nous tenterons de résumer :

Pour fuir les rigueurs du marquis son père, le comte de Corboron, comme il avait dix huit ans, était entré dans un couvent

1. T. 37, p. 448.

2. V. Diderot, *Œuvres*, éd. Garnier, 1875, t. IV, p. 135.

3. *Florilège des Conteurs Galants du XVIII^e siècle*, Librairie de France, 2 vol. in-4^o.

de Récollets. Une épidémie se déclare dans le pays : la maladie se traduit par un assoupissement qui conduit à la mort. L'on vient demander au couvent des secours spirituels pour la fille d'un châtelain voisin, atteinte du terrible mal. Le jeune novice accompagne un religieux chargé de les lui porter. Pendant la nuit, son compagnon s'étant endormi, le comte de Corboron, séduit par la beauté de la malade, en proie à la léthargie, « oubliant Religion et Humanité, abuse de la facilité qu'il avait à satisfaire des désirs effrénés ». Et, comme il est indispensable pour que se déroulent les conséquences d'une situation si cruelle, la malade guérit.

Remords amers de l'auteur de l'horrible forfait. Il s'enfuit pour gagner l'Italie. Pris par des corsaires, il est mis en esclavage en Tunisie. Le maître auquel le sort le donne est compatissant. Informé des souvenirs tragiques qui assombrissent l'esprit de son esclave, il lui donne les moyens d'aller se faire agréer de celle qu'il aime. Quand le malheureux arrive au château où a eu lieu sa faiblesse, il y a juste neuf mois qu'il l'a quitté. Il apprend que la fille du châtelain vient d'expirer. Il se confesse à un prêtre, qu'il charge de veiller sur le sort de l'enfant qui — suppose-t-il — vient de naître. Et il retourne chez son maître tunisien.

Celui-ci veut se convertir à la religion de son esclave, mais il éprouve quelque embarras à régler le sort de ses trois femmes, qu'il aime tendrement. Une consultation est demandée à l'un des Pères Mathurins, qui sont à Tunis pour racheter les captifs. Avec l'aide du religieux, un navire est armé, qui emporte le maître, sa famille selon la loi du Prophète, et sa fortune. Deux des femmes du mahométan converti entrent au couvent, ce qui permet à la troisième une union chrétienne.

Au couvent des Récollets, Corboron retrouve le Religieux qu'il accompagnait le jour où il abusa de la jeune malade. Il apprend que celle-ci n'est pas morte, comme le bruit en avait couru, et que la fille qu'elle a eue vit elle-même. Les parents avaient deviné quel était l'infâme qui avait apporté le malheur dans leur maison. L'enfant avait été élevée secrètement par une dame Bontemps. La mère s'était retirée pensionnaire, dans un couvent.

Le comte de Corboron retrouve sa fille ; il l'unit à un jeune officier, qui a eu l'occasion de la tirer des mains de bandits de grand chemin et de le sauver lui-même des flots du canal de Versailles.

Le comte de Corboron obtient le pardon de celle qu'il avait aimée dans une nuit d'égarement, et l'épouse ; la famille s'installe à Marseille et vit heureuse.

Il nous faut croire que de pareilles aventures plaisaient à nos pères, puisque celles-ci furent à plusieurs reprises réimprimées. Le catalogue de la Bibliothèque Nationale en signale deux éditions ; celle de 1738 et une autre de 1781 dans la Bibliothèque Amusante ; il y faut ajouter une édition de 1749. Le marquis de Paulmy juge ce roman « singulier et intéressant », l'intrigue « bien conduite » ; il loue le style « facile, pur, sans prétentions » et « quelques réflexions ingénieuses amenées naturellement »¹.

Après les péripéties que nous avons résumées, les *Mémoires de M^{lle} Bontemps* se terminent par trois ou quatre petits récits, qui ne se rattachent au principal que par un lien assez lâche. Ils sont plus simples et mieux à notre goût, et l'un d'entre eux a la grâce d'une estampe légère, un peu libertine, comme l'époque les aimait.

Il pourrait être intitulé *Le Galant Noviciat du chevalier de Selves*.

Un fils du comte de Corboron, le chevalier de Selves, jeune homme de moins de 18 ans, beau comme l'amour, frère de la narratrice, avait eu la fantaisie de se déguiser en fille à quelques bals. Un officier de marine l'avait raillé et un duel s'en était suivi, dans lequel le marin avait été sérieusement blessé.

Pour soustraire son fils aux poursuites de la justice, le comte de Corboron l'avait envoyé sous le déguisement qui avait été la cause du duel, et sous le nom de M^{lle} de Saintonge, dans un couvent de filles.

Il y avait alors, dans le couvent, une novice d'une figure charmante, M^{lle} de Fonten..., qui conçut une amitié violente pour sa nouvelle compagne. « Comme elle croyait ses caresses très innocentes, elle ne les lui épargnait pas, et lui reprochait à tous

1. *Mélanges*, t. II, p. 111.

moments son insensibilité pour elle. Saintonge n'était rien moins qu'insensible. Quelque résolution qu'elle eut prise d'être sage, elle craignait à tous moments de succomber à la tentation. » Pour concilier ses sentiments avec la situation présente, le chevalier déguisé suggère à sa jeune compagne de reporter son inclination sur un frère jumeau qu'il imagine, et qui, dit-il, lui ressemble parfaitement : « Je veux qu'il vous aime ; et comme nos inclinations ont toujours été les mêmes, je ne doute pas un moment qu'il n'entre en tiers dans notre amitié, et ne conçoive bientôt pour vous la passion la plus tendre ».

Mais d'autres difficultés peuvent naître de la présence d'un jeune officier déguisé dans un couvent de nonnains. L'auteur les imagine avec complaisance, mais sans trop forcer pourtant les limites décentes. « ... Il y avait environ deux mois qu'il portait l'habit de novice, lorsque dans le même jour il fut mis à deux épreuves, dont l'une était des plus risibles et dont l'autre pensa faire échouer toute sa sagesse. La sœur apothicaire qui s'appelait Aimée, chérissait beaucoup mon frère ; elle le faisait souvent travailler dans son laboratoire, tant aux distillations qu'à la composition des sirops. Un jour que Madame l'Abbesse se sentait les entrailles échauffées, elle ordonna à sa sœur Aimée de lui préparer un remède. Il fut bientôt en état d'être pris, et cette bonne fille l'ayant donné à mon frère pour le porter à l'appartement de Madame, elle se fit si longtemps attendre, que l'Abbesse craignant qu'il ne fut trop froid pria la sœur Saintonge de le lui donner. Elle fut dans un embarras extrême à cette proposition : elle eut beau se défendre d'une telle opération, l'Abbesse le lui ordonna si positivement, qu'il fallut obéir. Elle se mit en fonction malgré qu'elle en eut, avec toute la modestie requise dans les cloîtres ; et nonobstant son peu d'expérience, et l'extrême envie de rire qu'elle avait, elle s'en acquitta si bien, que Madame loua beaucoup son adresse et la légèreté de sa main. Voilà la première épreuve.

« La seconde était un peu plus périlleuse pour de Selves. Il y avait trois jours qu'une bonne vieille converse avait été enterrée, et la sœur de Fonten..., qui en avait des frayeurs extrêmes, avait depuis ce temps, toutes les nuits, une chandelle allumée dans sa chambre, lorsque prête à s'endormir, elle entendit un bruit

qui l'inquiéta. Ayant jeté la vue de tous côtés pour voir d'où cela pouvait provenir, elle aperçut sur un des volets de la fenêtre de sa cellule une figure effrayante, qui remuait et qui avait des yeux pleins de feu. Elle fut si épouvantée de cette apparition que se levant brusquement, elle courut à la chambre de sœur Saintonge, qui n'était pas éloignée de la sienne et se jeta demi-morte dans son lit. Mon frère fut aussi surpris qu'on puisse l'être en ce moment. La jeune novice l'embrassait de tout son cœur. Ah ! Saintonge, lui dit-elle, je me meurs ; je viens de voir dans ma chambre notre pauvre défunte converse ; elle avait les yeux rouges comme un charbon allumé : ce n'est point un rêve... Mon frère eut alors besoin de toute sa vertu et des leçons de mon père. Mais craignant de succomber, il se débarrassa des bras de la novice, en lui disant qu'elle était folle de se mettre dans de pareilles imaginations, et qu'il voulait aller sur-le-champ conjurer l'âme de cette converse. Il se passa alors promptement une robe, et prit le chemin de la cellule de Fonten... Cette jeune personne, n'osant rester seule, le suivit en le tenant par son habit ; et de Selves y étant entré et ayant reconnu que l'objet de la frayeur de son amie n'était autre chose qu'un hibou, monta doucement sur une chaise, le saisit brusquement et lui ayant tordu le cou, fit voir à Fonten... que sa peur était mal fondée. Il l'obligea alors à rester dans sa cellule, et retournant à la sienne, il y passa la nuit, après avoir fait de comiques réflexions sur les deux aventures de la nuit et du jour.

« Quelque attention que mon frère eût sur lui-même, il est presque impossible qu'à un homme travesti en femme, il n'échappe quelque chose de peu convenable à l'habit qu'il porte. On lui avait, par exemple, plusieurs fois reproché comme une indécence, lorsqu'étant assis il voulait approcher sa chaise du feu, de la prendre par-dessous et entre ses jambes. C'est l'usage de notre ville, disait-il pour s'excuser. Mais si cette excuse pouvait passer en pareille occasion, il était presque impossible qu'il en eut, pour une aventure qui lui arriva dans la chambre de l'Abbesse quelque temps après. Cette bonne dame, qui avait été très incommodée, et qui était en meilleure santé, ayant eu un après-midi envie de manger des prâlines, dit à la sœur Aimée qu'elle voudrait bien qu'elle lui en fît et que cela l'amuserait

de les lui voir faire. La religieuse apporta tout ce qu'il fallait pour cela dans la chambre de Madame, qui avait alors chez elle trois anciennes. Mon frère qui y était presque toujours, fut prié d'aider la sœur Aimée. Il travailla avec elle pendant un assez long temps ; et comme elle avait oublié quelque chose dans l'apothicaire, elle recommanda à la sœur Saintonge de toujours remuer la poêle. Mais Madame l'Abbesse, qui avait besoin de ses ciseaux, qu'elle croyait avoir laissés dans son cabinet, l'ayant priée de les lui aller chercher, elle y courut. Elle fut quelque temps sans revenir, et s'approchant ensuite de sa poêle, Ah ! m..., dit-elle, mes prâlines brûlent ! Représentez-vous, Madame, la surprise de l'Abbesse. Comment donc, ma sœur, s'écria-t-elle, vous jurez comme un charretier embourbé ! Moi, Madame, reprit mon frère avec assurance : qu'ai-je donc dit, qui puisse vous choquer ? Dieu me préserve de le répéter, répliqua l'Abbesse, cela est horrible... Nous avons bien entendu quelque chose approchant de cela, dit une des anciennes ; mais soit que nous ayons l'ouïe un peu dure, ou que la sœur Saintonge ait mal prononcé, il nous semble que ce qu'elle a dit n'est pas autrement jurer... De quelle manière que ce puisse être, soutint hardiment De Selves, je n'ai proféré aucune parole qui déshonore l'habit que je porte ; et si Madame a entendu quelque mot indécent, c'est assurément le Démon, qui aura emprunté le son de ma voix pour me rendre criminelle à vos yeux ; car je n'ai rien dit, sinon : mes prâlines brûlent... Ecoutez, cela pourrait bien être, dit alors l'Abbesse : le Malin se sert de toute sorte d'artifices, pour nous tromper. J'aurais juré avoir entendu sœur Saintonge prononcer des choses qui ne doivent jamais être dites par une fille. Mais je vois bien qu'il faut que je me sois abusée, et que (comme l'on dit communément) les oreilles me cornaient alors. Vraiment, reprit une des bonnes mères, le Démon en fait bien d'autres ! Je lisais encore ces jours-ci dans la vie des Pères du désert, que pour tenter Saint Antoine, il prenait la figure des plus jolies filles, pour tâcher de séduire ce bon ermite ; cela est bien plus difficile que d'imiter notre voix. Enfin, Madame, ces bonnes religieuses se persuadèrent si bien que la sœur Saintonge n'était pas capable de proférer de pareils discours, qu'elles attribuèrent le tout à la malice du diable ».

Inquiet de ces incidents, le chevalier de Selves écrit à son père pour lui avouer sa passion. Celui-ci, qui connaissait la famille de M^{lle} de Fonten..., fait tous ses efforts pour seconder les projets des jeunes gens. La marquise de Sorel, grand'mère de M^{lle} de Fonten..., accepte l'idée d'une union avec le frère de la « Sœur Saintonge ».

Un carrosse vint chercher la marquise de Sorel, sa petite-fille et son amie. Une fête avait été préparée chez M. de Corboron, sous le prétexte de l'arrivée d'un nouvel intendant. Le récit en est aimable : « Une coiffeuse attendait M^{lle} de Fonten... et il y avait des habits de bal préparés pour elle. En moins de trois heures, elle fut coiffée et habillée en Sultane, d'un goût à faire plaisir ; et l'on peut dire qu'il n'y avait rien de si charmant que cette jeune personne. Saintonge ne la quitta que quand elle fut en état de paraître. Alors, sous prétexte d'aller à son tour se mettre à sa toilette, elle entra dans un autre appartement, pendant que M. et M^{me} de Corboron amusaient M^{lle} de Fonten... Ils l'avaient fait passer dans la salle de bal qui était déjà remplie de tout ce qu'il y avait de personnes de considération à Marseille. Mon frère eut bientôt quitté ses habits de fille. Vêtu superbement en roi de la Chine, et porté sur les épaules de quatre esclaves, il entra dans la salle du bal ; et après avoir parcouru des yeux toutes les beautés qui en faisaient l'ornement, il se fit descendre à terre vis-à-vis de M^{lle} de Fonten... et la regardant avec tous les signes de la plus grande admiration : Madame, lui dit-il, permettez que je mette ma couronne à vos pieds, et que, maître absolu d'un des plus grands royaumes du monde, je fasse gloire de porter éternellement vos fers... M^{lle} de Fonten... qui ne s'attendait pas à une déclaration pareille, et qui dans le monarque chinois reconnaissait trait pour trait sa chère Saintonge, ne douta pas un moment que ce ne fut son jumeau. Elle demeura quelque temps sans répondre ; mais comme elle avait infiniment d'esprit : Seigneur, lui dit-elle avec beaucoup de grâce, votre Majesté songe-t-elle qu'une pareille préférence doit irriter toutes les belles personnes qui sont ici ? Il n'y en a presque pas une qui ne l'emporte sur moi ; et elles auront lieu de se plaindre du choix que vous venez de faire... Il est vrai, Madame, reprit mon frère, que les plus magnifiques Sérails de l'Orient

et de la Chine ne renferment pas tant de beautés que j'en vois ici ; je sais leur rendre justice ; mais on ne dispute pas contre son cœur et nous ne sommes pas maîtres de la surprise des sens. Le premier instant auquel je vous ai vu a été celui de ma défaite ; je vous adorais même avant que de vous connaître ; la personne que j'avais auprès de vous a dû vous en instruire ; et elle m'a si bien rendu les sentiments que vous avez pour moi, que je me flatte que loin d'essayer vos rigueurs je n'aurai bientôt que des remerciements à vous faire... Ah ! Seigneur, réplique M^{lle} de Fonten... d'une voix basse et en rougissant, épargnez-moi, de grâce ! Je vois bien que ma confidente est une indiscrète : je me garderai bien désormais de lui découvrir ce que je pense, puisqu'elle en fait un si mauvais usage. Mon frère alors se jetant à ses pieds, lui embrassa les genoux, demanda grâce pour la confidente, et la pria ensuite d'ouvrir le bal avec lui. Vous n'ignorez pas, lui dit-elle, que la danse n'est pas un exercice favori dans la maison d'où je sors ; et comme avant que j'y entrasse je n'en avais eu que peu de leçons, je m'en tirerai fort mal... Vous ne sauriez rien faire qu'avec grâce, répliqua le roi de la Chine, et je voudrais être en état de pouvoir m'acquitter de cet exercice aussi bien que vous. Alors ayant figuré avec lui un menuet très court, elle alla prendre le comte de Corboron avec lequel elle dansa. Ensuite s'étant remise dans un fauteuil auprès de la marquise de Sorel, mon frère qui se plaça à côté d'elle, lui dit tout ce que sa tendresse lui inspira de plus vif et de plus touchant. M^{lle} de Fonten... était si empressée à répondre aux tendres empressements du roi de la Chine qu'elle ne songea nullement à demander sa chère Saintonge.

Enfin sur les deux heures du matin, le galant chinois l'ayant quittée environ pendant un quart d'heure, une Bohémienne vint se mettre sans affectation auprès d'elle. Vous avez l'air bien content, belle Sultane, lui dit-elle, voilà donc le monarque de la Chine soumis à vos lois ? Cela n'est pas surprenant, vous méritez l'empire du monde ; mais si l'Amour est content de vous, l'Amitié ne l'est guère... Ah ! beau masque, répondit M^{lle} de Fonten... Vous dites la vérité, mais je suis tellement surprise de tout ce que je vois et de ce que j'entends pour la première fois de ma vie, que cet oubli de mon amie m'est pardonnable ;

je me flatte qu'elle ne m'en voudra pas de mal, en faveur d'un frère encore plus charmant qu'elle ne me l'avait dépeint... Il a donc su vous plaire, répliqua la Bohémienne... Ah ! Saintonge, lui dit tout bas M^{lle} de Fonten..., quels progrès il a fait sur mon cœur en si peu de temps ! J'en meurs de honte, et n'ai jamais osé lui avouer que je l'aime, quoiqu'il ait fait son possible pour obtenir de moi cet aveu : il aurait été peut-être choqué de la facilité de sa conquête... Bon, belle Sultane, reprit la Bohémienne, vous l'auriez comblé de joie en lui apprenant qu'il avait su vous toucher ; il vous adorera toute sa vie et je vois dans vos yeux que vous ne reculerez pas, lorsqu'on vous pressera de faire son bonheur... M^{lle} de Fonten... ne put s'empêcher de rougir en ce moment ; et se cachant de son éventail, la Bohémienne saisit cet instant pour se retirer... ».

La marquise de Sorel consent à l'union de la belle sultane, sa petite-fille, avec le roi de la Chine. La supercherie est découverte, à la grande confusion de la jeune fille. Elle la pardonne pourtant, puisqu'elle lui doit son bonheur.

*
* *

Les contes de Gueullette connurent le succès. Le marquis de Paulmy, entre tous les nombreux contes orientaux publiés à cette époque, place les *Mille et un Quart d'Heures*, « immédiatement après » les *Mille et une Nuit* et les *Mille et un Jour*, c'est-à-dire les originaux. « L'auteur, dit-il, a bien attrapé le style et le goût oriental » ¹.

Selon le rédacteur des notices du *Cabinet des Fées*, « un grand fonds de gaîté, une facilité prodigieuse, beaucoup d'imagination et de fécondité assurèrent à Gueullette une réputation parmi les conteurs du genre oriental. Il a traduit avec exactitude et avec goût, il a imité avec une vérité étonnante le ton, les fables, les allégories des Orientaux. Il a prodigué les images ; des tableaux nouveaux succèdent sans interruption à ceux qu'on a déjà lus ; on est transporté sur les lieux de la scène ». Le comparant à Hamilton, l'auteur de cette notice déclare que s'il n'a

1. *Mélanges*, t. II, p. 141.

pas « un merveilleux aussi brillant » que celui-ci, il est « plus près de nous, plus près des mœurs du peuple qu'il peint... il dit ce que nous sommes tentés de croire ». Le succès des ouvrages de Gueullette était donc fait de leur conformité avec le goût de son temps.

Nous retrouvons cette idée, exprimée sévèrement, par Sabastier de Castres ¹. « Les *Contes Mogols*, les *Mille et une Heure*, les *Mille et un Quart d'Heure*, sont le fruit de sa plume facile et plus attentive à consulter le goût des personnes frivoles et oisives que l'utilité du lecteur éclairé et judicieux. On doit être peu surpris que ces rêveries aient été bien reçues, dès qu'elles furent mises au jour. Il est une certaine classe d'esprits, et c'est le plus grand nombre, incapables de s'attacher à des lectures solides : il leur faut des livres qui ne demandent ni application ni étude, et le talent de les amuser n'a pas droit de prétendre aux honneurs des talents réels et honorables ».

Sabastier de Castres était un censeur morose. Voltaire appelait son ouvrage « un dictionnaire de calomnies » et jugeait difficile d'espérer le paradis pour l'abbé Sabastier : « c'est même, ajoutait-il, un grand effort que de le lui souhaiter » ². Grimm lui reprochait aussi son esprit de méchanceté ³. Nous ne rappelons pas ces opinions pour diminuer l'autorité de la critique de Sabastier. L'expression en est rude, mais le jugement n'est pas sans vérité.

Nous en contesterons toutefois un mot : le talent d'amuser un public frivole n'a rien en soi qui déshonore, lorsque l'auteur ne s'y force pas et se laisse aller à son propre penchant. Chaque siècle compte quelques esprits qui le dominent, et puis les « mineurs » qui traduisent parce qu'ils les possèdent, les goûts du moment où ils écrivent. « Ces menus conteurs, ces légers moralistes, ces amuseurs et ces libertins sont souvent des annalistes plus exacts que les écrivains de premier plan » ⁴. Leur succès périt avec leur époque mais ils gardent le mérite de nous faire mieux connaître ce qu'elle a aimé.

1. *Les Trois Siècles Littéraires*, v^o Gueullette.

2. *Siècle de Louis XIV. Catalogue des Ecrivains*.

3. Ed. Tournoux, t. X, p. 99.

4. Emile Henriot, *Les Livres du Second Rayon*, p. 8.

CHAPITRE II

LES COMÉDIES

Dans l'un de ses contes, Gueullette nous donne les raisons de son goût pour le théâtre : il l'aime parce qu'il peint les ridicules des pauvres hommes :

« ... Ignorest-tu que ce monde n'est qu'un grand théâtre sur lequel chacun joue son rôle, plus ou moins bien, et que les caractères que l'on représente sur nos scènes ne sont souvent que de faibles copies de leurs véritables originaux ? Les hommes, sans en excepter presque aucun, sont tous plus ou moins ridicules ; moi-même qui te parle, je le suis peut-être plus qu'un autre et je ris dans autrui des défauts que je ne reconnais pas dans moi-même. L'amour-propre nous aveugle tous ; comment est-il possible par exemple que ce cadi, dont la science égale la probité et qui a toutes les excellentes qualités que l'on peut souhaiter dans un homme de sa robe, ne s'aperçoive pas qu'il les ternit toutes par un air de hauteur et de fierté insupportable ? Ne ferait-il pas mieux de se rapprocher un peu des autres hommes, et par une affabilité qui le rendrait adorable (au lieu qu'on le hait peut-être avec raison), ne devrait-il pas chercher à se concilier les cœurs de tous ceux qui ont affaire à lui ? Ils ne l'abordent qu'en tremblant, et en gagnant même leur procès, ils sortent mécontents du Tribunal et de leur Juge.

« Si ce vieux musulman dans un âge des plus décrépits, nous apprête à rire en faisant encore le galant, et est assez fou pour s'imaginer qu'il possède sincèrement le cœur des malheureuses esclaves de son sérail, n'est-ce pas en même temps le comble de la plus indigne bassesse, de voir ces mêmes femmes, qui gémissent

secrètement d'être soumises aux emportements de ce ridicule vieillard, se disputer malgré cela ses bonnes grâces avec empressement et montrer, les unes contre les autres, tous les mouvements de la jalousie la plus marquée, pendant qu'au fond de l'âme elles détestent celui qui en est l'objet ?

« Qui pourrait retenir ses ris, en voyant ce jeune empirique, porté mollement dans un palanquin doré par vingt-quatre esclaves, qui se relaient d'heure en heure, parcourir toute la ville, y faire montre d'une vanité des plus ridicules, et s'imaginer, par ce faste qu'il étale, faire croire au public que personne n'est plus capable que lui du poste qu'il occupe auprès d'un grand seigneur ?...

« Conveniens donc avec moi, mon ami, du ridicule de presque tous les hommes ; que cette matière est intarissable, et que nos passions nous maîtrisent tellement, que nous aveuglant pour l'ordinaire, elles nous rendent avec raison l'objet de la raillerie des autres » ¹.

Pour peindre les ridicules, il y a la manière grave : ce n'est pas celle de notre auteur. Ses pièces sont toutes du répertoire de la Comédie Italienne, c'est dire qu'elles ne prétendent pas à la grande comédie : elles cherchent seulement à amuser. Point de caractères originaux, les personnages ont celui de leur rôle traditionnel : Pantalon est un vieux fou, Arlequin un niais rusé, Spinette est une coquine et Silvia une jolie fille. Ils ont le costume bigarré qui convient à des êtres de fantaisie, créés pour plaire. Pour y parvenir, leurs procédés ne varient pas : supercheres, déguisements, coups de bâton. C'est avec des situations pareilles que, le génie aidant, Molière fait les *Fourberies de Scapin* et le *Médecin malgré lui*. Lorsque le génie manque, il reste un divertissement.

*
* *

Nous avons déjà vu Gueullette en relations avec les Comédiens Italiens dès leur retour en 1716. Ils jouaient d'abord en italien : bien des spectateurs, attirés par leur jeu, étaient ainsi empêchés

1. *Contes Mogols*, éd. 1749, t. III, p. 71.

de goûter leur talent. « On conseilla alors aux comédiens de faire distribuer, avant les représentations des imprimés ou arguments français qui exposaient en abrégé le sujet de la pièce » dit l'avertissement du *Nouveau Théâtre Italien*¹. Gueullette, qui savait l'italien fut, nous le savons, parmi les rédacteurs de ces « canevas » que l'on distribuait gratis à la porte du parterre » ; il nous l'apprend dans le catalogue de ses ouvrages et dans ses notes sur le Théâtre Italien.

Puis les comédiens ayant appris le français, pour mieux répondre au désir du public, représentèrent les traductions des pièces de leur répertoire, qu'ils avaient d'abord jouées dans leur langue. Gueullette fut encore l'un des premiers traducteurs. Il traduisit, « entre autres », *La Vie est un Songe*, de Calderon, d'après une traduction italienne de Cicognini, qui fut jouée pour la première fois en français le 10 février 1717², la *Griselde*, tragi-comédie italienne tirée de la légende de Griselidis, qui était de Lelio, jouée dans sa version française le 23 août 1717³, *Adamire* ou la *Statue de l'Honneur* de Cicognini, jouée le 12 décembre 1717⁴.

Il traduisit également *Sainte-Marie l'Egyptienne* de Cicognini. L'original de sa traduction est à la Bibliothèque Nationale⁵. Il ne semble pas qu'elle ait été représentée.

Il n'est pas utile de nous arrêter sur ces pièces puisqu'il ne fit que les adapter. Bornons-nous à indiquer que ses traductions étaient appréciées : le marquis de Paulmy juge la *Griselde* « bien traduite en prose française »⁶.

*
* *

Le succès de ses traductions l'incita sans doute à écrire lui-même des comédies, lorsqu'à partir de 1718 furent représentées

1. Edition de 1729, p. v.

2. *Nouveau Théâtre Italien*, éd. 1729, t. II.

3. *Id.*, t. III.

4. *Id.*, t. III.

5. Mss. Fonds français n° 10705. Il en existe une copie de la main de Barbazan (Etienne, 1696-1770, érudit qui étudia les auteurs du moyen âge) qui provient de la bibliothèque du marquis de Paulmy (Arsenal Mss. 3627).

6. *Nouveau Théâtre Italien*, t. I, Arsenal 8, B. 13045.

au Théâtre Italien des pièces nouvelles d'auteurs français. Le 15 mars 1748, Gueullette donna sa première pièce. Elle est dénommée les *Comédiens par hasard*.

L'argument en est imprimé dans le Tome I^{er} du *Nouveau Théâtre Italien* de 1729¹. Pantalon veut marier son fils Théodore avec Flaminia, qui lui a été confiée, lors de son départ pour les Indes, par un ami, que l'on croit mort. Mais le jeune homme est épris ailleurs et Flaminia aime Lelio. Elle l'introduit dans le château en le faisant passer pour un comédien, et ensemble ils jouent une petite pièce qui était d'abord *l'Anneau de Brunel*, ensuite remplacée par les *Deux Arlequines*². Pantalon s'aperçoit qu'il est dupé et que le prétendu comédien est Lelio. Il va le maltraiter, lorsque le père de Flaminia revient des Indes et unit les amoureux.

La notice imprimée est un résumé de quatre pages, qui ne permet guère de juger la pièce. Sous le même titre et avec une idée analogue, Gueullette en composa une autre, dont le manuscrit de sa main, provenant de la bibliothèque Soleinne est conservé à la Bibliothèque Nationale³. Flaminia, qui fuyait Venise avec celui qu'elle aimait, pour échapper aux assiduités d'un tuteur qui en voulait faire sa femme, est prise par des corsaires et devient l'esclave d'un bacha de Natolie. Il s'éprend d'elle. Tandis qu'elle cherche à s'en défendre, trois nouveaux esclaves sont acquis par le bacha : c'est l'amant qu'elle croyait tombé sous les coups des corsaires et ses deux valets. Elle les donne pour des comédiens d'Italie, fort habiles dans leur art, et comme le bacha prépare la fête des accordailles de son fils, elle y participe avec eux par une petite pièce : *l'Anneau de Brunel*. Les tendres sentiments qu'elle exprime sont trop naturels pour ne pas éveiller les soupçons du bacha. Il s'apprête à punir l'ingrate, lorsqu'une lettre providentielle lui apprend qu'elle est sa fille : il avait lui-même quitté Venise après avoir tué en duel un adversaire. L'intrigue est prétexte à divertissements et à danses. Cette seconde version fut-elle représentée à la Comédie Italienne ?

1. P. 70.

2. *Le Nouveau Théâtre Italien*, éd. 1729, t. I, p. xlv, indique que les *Deux Arlequines* étaient de la composition de Lelio

3. Mss. Fonds Fr. n° 9310.



M^e Melin, Anka Metair: Ce p^{re}s et le jour. Desquelles son petit fils. ¹¹⁾

M. MELIN et son petit-fils, par Carmontelle.
(Photo Archives photographiques d'Art et d'Histoire).

Peut-être Gueullette la rédigea-t-il seulement pour la jouer chez lui avec ses amis. Le sujet était pour plaire à l'auteur des *Contes Orientaux* : il l'utilisa à nouveau dans les *Contes Mogols*¹.

Nous pouvons croire que les *Comédiens par Hasard* furent bien accueillis², puisque dès l'année suivante, Gueullette présentait une nouvelle pièce au public, mais une pièce véritable, à la manière française.

*
* *

La première représentation d'*Arlequin-Pluton*, comédie en trois actes en prose, eut lieu le 19 janvier 1719. Elle fut jouée d'abord avec quelques scènes italiennes que l'auteur mit plus tard en français, nous dit le catalogue du *Nouveau Théâtre Italien*. Les personnages traditionnels du genre étaient mêlés aux dieux et aux héros de la mythologie. L'idée n'était pas nouvelle : Fatouville avait donné un *Arlequin-Protée* en 1683, Palaprat, un *Arlequin-Phaëton* en 1692. Plus tard Piron devait donner son *Deucalion-Arlequin* au Théâtre de la Foire ; on peut citer encore un *Arlequin-Thésée*, un *Arlequin-Thétis*. Cette veine parodique devait être exploitée longtemps : elle a abouti à *Orphée aux Enfers* et à la *Belle Hélène*.

Pour faire connaître la manière de Gueullette, auteur comique, nous donnerons avec quelque détail, l'analyse de la pièce. Elle débute par une scène de jalousie bourgeoise faite par Proserpine à son époux ; Pluton s'est déguisé en Arlequin pour cacher les aventures galantes qu'il va chercher sur la terre. Il est las des reproches de sa femme : « Maudit soit le jour que je pensai à vous enlever. Je n'ai pas joui d'une heure de tranquillité depuis que j'ai fait cette sottise ». Il engage sa femme à être raisonnable : « Raisonnable, réplique-t-elle, c'est la qualité dont les femmes se piquent le moins avec leur mari et je n'irai pas pour vous plaire tourner le dos à la multitude ». A la fin Pluton se fâche ; il veut être obéi : « Obéi, s'écrie Proserpine, Ciel ! obéi ! Une femme obéir à son mari ! On voit bien que vous ignorez l'usage du beau monde. — Je ferai venir une légion de diables, menace.

1. LVII^e soirée.

2. La pièce fut jouée « 8 ou 10 fois ». Gueullette, *Notes et Souvenirs sur le Théâtre Italien*, p. 29.

Pluton. — Et moi une légion de femmes, répond Proserpine, nous verrons qui l'emportera ».

Pluton aime Viollette, simple mortelle, fille de Pantalon, promise à Arlequin. Mercure est le complice de ses fredaines. Viollette est sage ; elle n'écoute que si on lui parle mariage. Répudier Proserpine ? C'est une bien grosse affaire. Silvia serait moins difficile. Mais la résistance de Viollette irrite les désirs du dieu des Enfers. Mercure lui conseille, sans répudier Proserpine, de prendre Viollette pour femme d'été. « N'allez pas prendre auprès de cette fille des airs de petit-maître, si communs aujourd'hui parmi nos dieux. Ils pourraient la révolter. — Je ne donne point dans le ridicule des hommes, déclare Pluton ».

Silvia se croit l'objet des faveurs du bel étranger et délaisse Cinthio : « Rien n'est si commun qu'une fille inconstante, lui dit-elle pour s'excuser. — C'est l'usage des villes, mais au village... — A la ville comme au village, reprend-elle, la femme est toujours la femme. Si les filles de ma condition sont plus réservées, c'est que les occasions leur manquent ». Viollette est séduite par les promesses de Pluton et se décide à le suivre. Le premier acte se termine par les manifestations comiques de la douleur d'Arlequin.

Silvia se lamente de la perfidie du seigneur inconnu, qui lui a préféré Viollette. La petite Rosette, sœur de Viollette, la console et lui avoue ses premiers troubles. Elle ne regrette pas la fuite de son aînée : « Elle me querellait sans cesse. Elle disait que je serais bientôt une petite coquette, parce que je me regardais à son miroir ; qu'à votre exemple je me rengorgeais à tout moment, et que je disais que je voudrais bien avoir des amants.

— Et savez-vous ce que c'est ?

— Oh que oui ! Je vous ai entendu plusieurs fois jaser avec le vôtre. J'ai retenu surtout une conversation que vous eûtes avec lui il y a quinze jours.

— Je n'en ai pas la moindre idée.

— Tenez, c'était le jour de votre fête. Cinthio vous apporta un bouquet que vous ne vouliez pas recevoir : « Belle Silvia, vous dit-il, qu'ai-je fait pour tant de rigueur ? » A cela vous ne répondiez rien. Il ne se rebuta point, vous prit la main qu'il

baisa plus de vingt fois. Sa soumission vous attendrit : vous reçûtes son bouquet et vous passâtes dans le petit cabinet pour achever de vous coiffer. Je ne pus entendre le reste, mais je vis... hum.

— Que vîtes-vous ? Vous me feriez presque rougir !

— Vous pouvez rougir en sûreté : personne ne nous écoute et je suis discrète. Je vis Cinthio attacher le bouquet à côté de votre sein, ensuite se payer de ses peines par un baiser qui vous rendit toute interdite.

— Vous avez dû voir aussi que je le grondai.

— Oui, mais vous n'étiez pas en colère.

— Taisez-vous.

— Ne vous fâchez pas, car je dirais tout à mon oncle. Baisez-moi plutôt pour me marquer que vous ne m'en voulez plus.

— Je le veux bien, mais aux conditions que vous ne direz rien, quoiqu'au fond je n'aie point fait de mal ».

Mais on apprend qu'Arlequin, en courant après Violette, s'est tué en tombant dans une fondrière. Les paysans pleurent sur son tombeau. Un petit Arlequin et une petite Arlequine déplorent son trépas ¹.

— Pourquoi est-il mort si promptement, disait le petit Arlequin ?

— Il s'est tué de désespoir de l'infidélité de sa maîtresse, répondait la fille.

— Ohimé ! che balardo ! Faire cette sottise pour une fille !

— Oui vraiment.

— A sa place, j'aurais chanté :

Marotte fait bien la fière

Pour un petit bien qu'elle a ».

Silvia rêve au sort de sa cousine et la cruelle l'avoue à Cinthio : « Je m'imagine que les suites d'un enlèvement sont si agréables que je voudrais être à sa place.

1. Dans cette scène parut le fils du comédien Thomassin âgé de six ans. *Notes et Souvenirs sur le Théâtre Italien*, pp. 30 et 91. La note de Gueullette est reproduite dans le *Dictionnaire des Théâtres des frères Parfait* v^o Arlequin-Pluton : « C'est dans cette comédie que le fils aîné d'Arlequin (Thomassin) âgé de 6 à 7 ans parut pour la première fois sous l'habit d'Arlequin et... sa petite sœur, qui n'en avait pas 6 en Arlequine. »

— Vous ne rougissez pas d'un pareil sentiment ?

— J'ai toutes les inclinations d'une fille de qualité ». Mais elle se fait pardonner son inconstance : « Les hommes ont beau faire, ils seront toujours nos dupes ».

Arlequin est aux Enfers et son habit le fait prendre pour Pluton. Proserpine s'y trompe et l'accable d'invectives. Pour le confondre, elle prononce le nom de Violette : Arlequin apprend ainsi que Pluton est son rival. La vengeance qui s'offre à lui le tente. Sans se faire connaître, il conseille à Proserpine de le ramener par des caresses, plutôt que de l'éloigner par des emportements : « Oh ! mon cher petit mari, s'il ne faut que des caresses pour vous toucher, je vous promets de vous en faire tant, tant...

— Bon, c'est tomber dans l'autre extrémité. Il en faut dans le ménage, comme du vinaigre dans une salade, ni trop, ni trop peu ».

La scène les laisse dans ces dispositions favorables, et l'acte se termine en montrant Violette, qui ne se pardonne pas son infidélité, et reproche à Pluton et à Mercure de l'avoir séduite.

L'acte III débute par les lamentations d'une femme bel-esprit, M^{lle} Romainville, qui arrive aux Enfers sans avoir achevé sa traduction des *Métamorphoses* d'Ovide. Elle trouve un interlocuteur digne d'elle dans le pédant Mathanasius, et ils font assaut de citations. La description du chaos dans le poème de Mathanasius semble une parodie anticipée de Victor Hugo :

« Le monde était jadis une forme sans forme,
Une pile confuse, un mélange difforme
D'abîmes, un abîme ! Un corps mal compassé,
Un chaos de chaos, un tout mal entassé
Où tous les éléments se logeaient pêle-mêle,
Où le liquide avait avec le sec querelle,
Le rond avec l'aigu, le froid contre le chaud,
Le dur avec le mou, le bas avec le haut,
L'amer avec le doux. Bref durant cette guerre,
La terre était au ciel et le ciel sur la terre,
La terre, l'air, le feu, se tenaient dans la mer,
La mer, le feu, la terre étaient logés dans l'air ;
L'air, la mer et le feu dans la terre, et la terre
Chez l'air, le feu, la mer. Car alors le tonnerre... »

Arlequin s'ennuie. Caron l'invite à monter sur son trône de roi des Enfers, pour y remplir son office de juge. Il y consent, mais, « avant de juger, ne va-t-on pas à la buvette ? » Paraissent des justiciables comiques : M^{lle} Descouliesses, comédienne, qui veut encore tourmenter les hommes une fois morte, comme elle le faisait de son vivant ; un Suisse et un hôtelier : le Suisse est mort d'avoir bu vingt-quatre bouteilles de vin. « Par malice et pour ne pas les payer », dit l'hôtelier, qui, lui, est mort du chagrin que lui a fait le méchant Suisse.

Mais Pluton revient. Personne ne veut le reconnaître, puisqu'il est déjà là, et même s'est réconcilié avec sa femme. Il surprend celle-ci avec son sosie, en galante conversation.

Arlequin se dévoile : « Vous m'avez enlevé ma maîtresse, je n'ai pas trop mal pris ma revanche avec votre femme ». Celle-ci déclare s'en être tenue aux caresses les plus innocentes. Quant à Violette, elle a su résister à un dieu.

Arlequin étant revenu sur la terre et ayant épousé Violette, la pièce se termine selon l'usage par un vaudeville :

UN PAYSAN

Proserpine a fait le contraire
De nos coquettes de Paris,
Les amants ne peuvent leur plaire,
Quand ils ressemblent aux maris.

SILVIA

Là-bas, par sa femme surprise
Pluton a presque été trahi,
Ce n'est point ici par méprise
Qu'une femme trompe un mari.

UN PAYSAN

Près d'une belle être de glace
C'est s'exposer à son courroux,
Arlequin, tout autre à ta place,
Aurait mieux contrefait l'époux.

ROSETTE

A l'Amour vous rendez hommage
Vous suivez sans peine un galant,

Hélas, que ne suis-je à votre âge,
Ma sœur ! J'en voudrais faire autant.

ARLEQUIN

En vain dans le royaume sombre
Proserpine m'a recherché,
Comme je croyais être une ombre
Elle en fut quitte à bon marché ».

Tout ce badinage n'est pas sans esprit. Le dialogue est léger, l'intrigue, menue, n'est pas sans agrément.

Il est permis d'y voir un travestissement de l'histoire d'Amphitryon. De 1668 à 1719, les idées avaient changé : « Un partage avec Jupiter n'a rien du tout qui déshonore », pensait-on naguère, et maintenant un faquin tire vengeance du dieu des Enfers et les rieurs sont pour lui. Et pourtant la pièce fut jouée devant le Roi aux Tuileries « sur le petit théâtre construit dans la Salle des Gardes ». Nous le savons par une note de la main de Gueullette sur le manuscrit de la Bibliothèque Nationale¹, par la liste de ses ouvrages jointe à son testament, et par son Histoire du Théâtre Italien. Mais c'était sans doute peu après la représentation du 19 janvier 1719. Louis XV était enfant, Paris ne chansonnait pas encore ses amours².

La situation a pu cependant choquer. Des Boulmiers³ l'a été en voyant « un pauvre Pluton qui, après avoir enlevé une paysanne et l'avoir conduite dans un lieu écarté, s'amuse à boudier avec elle et la renvoie comme il l'a prise, parce qu'elle lui reproche de l'avoir trompée », et aussi « le même dieu des Enfers, étant dans ses états, laisser caresser sa femme par Arlequin, se soumettre à ses ordres et lui prêter un serment ridicule ». C'est une situation indigne de la majesté, pense des Boulmiers : « Pluton est un personnage imaginaire, j'en conviens, mais les poètes lui ont donné un caractère qu'il faut absolument lui conserver ».

1. Fonds français 9308.

2. Gueullette n'indique pas la date de la représentation aux Tuileries. Nous lisons dans le *Journal de Dangeau* à la date du 15 février 1719 (éd. Feuillet de Conches, t. 17, p. 478). « Le roi entra dans sa dixième année, et il y eut le soir, chez lui, comédie italienne où il parut se divertir fort ». Est-ce l'Arlequin-Pluton qui fit rire le petit roi le jour qu'il eut dix ans ?

3. T. I, p. 294.

Le même des Boulmiers nous apprend cependant que la pièce fut « très accueillie » du public, et le *Dictionnaire* des frères Parfait confirme ce renseignement. Des Boulmiers nous indique encore qu'elle est tirée du conte de Zagacrift, roi d'Ethiopie, et que la musique et les danses étaient de la composition de Mouret ¹. Mais quant à lui, il discute la faveur du public : « On peut cependant assurer, sans faire tort au mérite de M. Gueullette, dont la réputation est établie par beaucoup d'autres succès, qu'elle serait moins favorablement reçue aujourd'hui ². Le bon goût a heureusement confiné sur les planches de l'Opéra tous ces personnages imaginaires, et nous ne verrons plus sur nos théâtres raisonnables, les dieux et les déesses, les Vices et les Vertus, débiter des madrigaux et faire des gargouillades ». Des Boulmiers fut mauvais prophète : on a pu voir, au siècle suivant, sur un théâtre aussi « raisonnable » que la Comédie Italienne, cascader la vertu d'Hélène.

Malgré son opinion, il semble que le succès de la pièce ait été durable, puisqu'en 1735 l'on songeait à la remettre à la scène. Une note de Gueullette sur le manuscrit, l'indique, d'ailleurs avec détachement : « Elle devait être remise au théâtre en 1735, et les rôles devaient être distribués aux acteurs nommés au dos de ce feuillet ; elle ne fut pas jouée, parce qu'il y eut apparemment au théâtre quelque nouveauté qui empêcha la représentation ».

La pièce ne fut pas imprimée en son temps, seul le vaudeville fut inséré avec la musique de Mouret, dans le tome I^{er} du *Nouveau Théâtre Italien* ³. Elle fut éditée en 1879 ⁴.

1. Mouret Jean-Joseph (1682-1738) « gracieux musicien » selon la préface du *Nouveau Théâtre Italien*, (1753, t. I, p. xv) de l'école de Lulli. Après avoir été intendant de la duchesse du Maine, il était devenu le compositeur habituel de la Comédie Italienne.

2. 1769.

3. Edition de 1753, p. 23, et musique, p. 6.

4. Thomas-Simon Gueullette, *Arlequin-Pluton*, comédie inédite en trois actes (1719) précédée d'une notice par Charles Gueullette, Paris, Librairie des Bibliophiles.

*
* *

Un an plus tard, le 7 février 1720, Gueullette faisait jouer le *Trésor Supposé*. La pièce est faite d'une fourberie imaginée par Scaramouche et Trivelin, pour duper Pantalon, qui a conçu le projet ridicule d'épouser la jeune Silvia, fille de son voisin Roberty. Scaramouche le persuade qu'il possède un secret pour le rajeunir ; Spinette est le sujet complice d'une première expérience convaincante. De plus ce grand magicien fait croire à Pantalon qu'un trésor est caché dans la grotte du château, gardé par un esprit : un baron allemand, très expert dans la cabalistique, va venir pour procéder aux cérémonies mystérieuses qui assureront à Pantalon des richesses immenses. Bien entendu, ce conte est destiné à servir les projets amoureux des jeunes gens.

Nous n'en suivrons pas le développement dans toutes ses complications. L'arrivée de Trivelin, travesti en baron allemand sous le nom de Sbrigandorf, et la cérémonie préparée pour le recevoir et lui donner la dignité de bailli du village, est la scène la mieux venue de la pièce.

« SBRIGANDORF. — Holà quelqu'un ! Je ne serai pas content que je n'aie assommé une douzaine de postillons : ces coquins là vous donnent des chevaux si ivres ! (*à Arlequin*) Serviteur, seigneur Pantalon.

ARLEQUIN. — Je m'appelle Arlequin, Monsieur, et voilà le seigneur Pantalon mon maître. Je cours prendre place à la cérémonie.

SBRIGANDORF. — Ah Monsieur, que je vous embrasse. Oui, j'entrevois sur votre physionomie que vous avez toutes les qualités requises pour être initié dans nos mystères.

PANTALON. — Monsieur, je m'estimerais heureux si cela était ; et si, outre la charge de bailli dont j'ai disposé en votre faveur, vous vouliez encore me faire l'honneur de devenir mon gendre.

SBRIGANDORF. — La proposition n'est pas tout à fait à rejeter. Votre fille est sage et jolie, sans doute ?

SCARAMOUCHE. — Oui, certainement.

SBRIGANDORF. — Voilà apparemment cette gentille personne ?

PANTALON. — C'est elle-même. (*Agathe et Spinette entrent*).

SBRIGANDORF. — Vous allez voir de quelle manière je vais l'aborder. (*A Spinette*) Mademoiselle, c'est à tort que les plus fameux voyageurs regardent avec tant d'admiration les pyramides d'Egypte ; ces merveilles de l'antiquité n'ont rien de comparable à vous : en effet, Mademoiselle, ces superbes bâtiments ne sont que de pierres ou de briques, vous, vous êtes composée du plus fin albâtre ; l'on a employé des milliers d'hommes pour la construction de ces édifices, et suivant les apparences, le seul Pantalon, ou tout au plus quelque ami de sa femme ont commencé et achevé en moins d'un an un ouvrage aussi parfait.

PANTALON. — Vous vous trompez, Monsieur le Vicomte, ce n'est là que la suivante de ma fille. Agathe, voilà la personne que je vous destine pour époux.

AGATHE. — A moi, mon père ?

SBRIGANDORF. — La proposition effraie la petite personne, à ce qu'il me paraît ?

PANTALON. — Oh ! que non.

SCARAMOUCHE. — Seigneur Sbrigandorf, voilà les habitants du bourg qui viennent vous féliciter de votre nouvelle dignité.

SBRIGANDORF. — Qu'ils avancent, que l'on me donne un fauteuil et que l'on me harangue dans les formes ».

(*Entrent les habitants du bourg, « faisant une marche des trois états ».*

« SBRIGANDORF. — Comment vous appelez-vous ?

CINTHIO (*déguisé en vieux gentilhomme*). — Monseigneur, je m'appelle Don Braracchio Spezza Fera Rodomonte.

SBRIGANDORF. — Diable ! voilà un beau nom.

CINTHIO. — Monseigneur, la noblesse du pays ayant appris avec joie que vous êtes revêtu de la charge de bailli du bourg...

SBRIGANDORF. — Elle me félicite, n'est-il pas vrai ? en voilà assez, il parle d'un ton si ennuyeux qu'il m'endort. Passons aux autres. Quel est votre nom ?

MARIO (*en robe*). — Moi, Monseigneur, on me nomme Don Julien de Codicibus Paraphrasis Primo.

SBRIGANDORF. — J'en suis parbleu ravi. Voilà un nom des plus comiques.

MARIO. — Monseigneur, la Justice de ce bourg et des environs, ayant su votre arrivée, m'envoie vous faire la révérence et vous haranguer, en tant que besoin sera.

SBRIGANDORF. — C'est bien débuté. Continuez, mon ami.

MARIO. — Nous ne saurions assez vous exprimer la joie que nous avons de vous voir à la tête des officiers de ce bourg ; et nous venons vous assurer, Monseigneur, que nos écritaires, nos plumes, nos filles et nos femmes sont fort à votre service.

SBRIGANDORF. — Ce n'est pas de refus. Mais l'heure du souper approche et je m'aperçois que j'ai grand'faim.

SILVIA (*en meunière*). — Il faut pourtant encore essayer une harangue avant de vous mettre à table et voilà celui qui doit vous porter la parole pour les habitants du bourg, qui se dispose à vous complimenter.

SBRIGANDORF. — Qu'il se dépêche donc et qu'il soit court car j'ai les dents longues... ».

Suit le discours d'Arlequin, soufflé par Scaramouche. Il perd le fil et se bat avec son souffleur. Et la scène se termine par un divertissement de musique et de danse et par un vaudeville chanté par le carillonneur.

Le troisième acte présente la cérémonie ridicule de découverte du trésor. Tout le monde finit par se démasquer. Pantalon est confondu et les amoureux sont réunis. Nous citerons quelques strophes du vaudeville final, non tant pour ses qualités poétiques que parce qu'il nous révèle la douce morale de l'auteur.

« N'a-t-on besoin pour être heureux
Que d'une fortune éclatante ?
Il faut savoir borner ses vœux.
Quand de son sort on se contente,
On jouit d'un trésor
Plus précieux que l'or.

*

Répondre à de tendres soupirs
Aimer l'objet qui sait nous plaire
Ne point contraindre ses désirs
Et chercher à les satisfaire,
C'est jouir d'un trésor
Plus précieux que l'or.

*

Maman me dit de fuir l'amour
Mais je me ris de son langage
Je veux comme elle avoir mon tour.
Pour une fille de mon âge
L'amour est un trésor
Plus précieux que l'or ».

La pièce fut jouée 10 ou 12 fois ¹ ; reprise en avril 1731, elle eut un « mauvais succès ». Le marquis de Paulmy, dans les notes qu'il inséra dans son exemplaire du *Nouveau Théâtre Italien*, qui est à la Bibliothèque de l'Arsenal ², juge que c'est « une mauvaise pièce, sans vraisemblance, sans intérêt, et dont le comique est bon à renvoyer à la parade ; aussi n'eut-elle point de succès et ce ne peut être que par complaisance pour M. Gueullette qu'on l'a substituée dans cette nouvelle édition au *Port-à-l'Anglais*, pièce beaucoup plus jolie, mais que l'on retrouve dans le théâtre d'Autreau... » ³.

L'opinion de Paulmy est juste. Le dialogue est de bonne humeur, mais l'intrigue est lourde.

La pièce est imprimée dans le second volume du *Nouveau*

1. *Notes et Souvenirs sur le Théâtre Italien au XVIII^e siècle*, pp. 32 et 94.

2. 8 B. 13720.

3. *N. Th. It.*, préface de 1753. « J'ai cru devoir supprimer de ce recueil les trois pièces de M. Autreau parce que j'ai imprimé le recueil entier des œuvres de cet auteur en 1749... ».

*Théâtre Italien*¹. Le manuscrit² de la Bibliothèque Nationale en contient une copie qui n'est pas de la main de Gueullette, mais qu'il a revue et à laquelle il a ajouté des chansons italiennes.

*
* *

Après le *Trésor Supposé*, Gueullette resta six années sans rien donner à la scène : il y revint en 1726 avec l'*Amour Précepteur*, dont la première représentation eut lieu le 25 juillet.

Molière avait imaginé un amant qui, pour pénétrer auprès de sa belle et endormir les soupçons d'un père hostile, se dissimule sous l'apparence d'un médecin. Il avait à nouveau usé du stratagème dans le *Sicilien* ou l'*Amour Peintre*. C'est une tromperie de même espèce qui fait le sujet de l'*Amour Précepteur*, mais elle se double d'un travestissement : c'est la jeune fille qui s'introduit avec audace dans la maison de son soupirant sous l'habit d'un précepteur. La comédie italienne ajoute à l'invraisemblance et à la fantaisie de la comédie française.

La scène est à Venise. Le gentilhomme Alberti veut arracher son fils Lelio à l'influence de Flaminia, que le jeune homme a connue à Bologne, où il étudiait le droit. Il place auprès de Lelio un jeune docteur fort savant et dont les principes sont sévères. Et pour assurer plus stricte surveillance, il fait installer dans la même chambre le lit du maître et celui de l'élève. Silvia, jeune sœur de Lelio, s'éprend de ce séduisant précepteur ; la jeune fille se confie à son frère dont elle subit les taquineries cruelles : le trouble, qu'elle ose à peine avouer, l'apparente aux héroïnes de Marivaux, dont elle n'a pas pourtant la grâce délicate. Mais le précepteur se révèle : c'est Flaminia déguisée. L'estime qu'elle a su sous cet habit inspirer à Alberti fait fléchir la rigueur de celui-ci. Les jeunes amants seront heureux, mais Silvia voit s'échapper l'amour qu'elle avait rêvé.

La pièce s'achève par un divertissement versifié, dont quelques strophes valent d'être citées :

1. Edition de 1753.

2. 9308.

Prendrai-je un époux
Tout doux,
Ce meuble est-il bon ?
C'est selon.
Si c'est un mari,
Jeune et joli,
Doux et poli,
Oui.
Si c'est un dragon,
Un vieux barbon,
Un harpagon,
Non.

Dans ce lendemain
D'hymen,
Que dis-tu, Catin,
De Colin ?
S'il est vif et prompt,
Et ne répond
Point encore non,
Bon.
S'il est endormi,
Appesanti,
Faible et transi,
Fi¹.

Henri Nicolle dit de l'*Amour Précepteur* que « non seulement elle est la meilleure pièce de Gueullette, mais qu'intrinsèquement on peut la dire bonne ; elle renferme, ajoute-t-il, des scènes excellentes ». Cette indulgente opinion n'est pas celle du marquis de Paulmy : « Elle eut du succès, dit-il, dans les notes manuscrites que nous avons déjà citées, et je l'ai vue jouer quelquefois au Théâtre Italien, cependant elle ne m'a pas fait plaisir. L'intrigue est trop italienne, choque la vraisemblance et, par conséquent, n'est pas intéressante ».

1. Ce divertissement est de M. d'Ivri Du Mesnil, *Notes et Souvenirs sur le Théâtre Italien*, p. 109. *N. Th. It.*, éd., 1729, t. I, p. xxxi.

Elle est imprimée dans le *Nouveau Théâtre Italien* ¹.

Le sujet de l'*Amour Précepteur* fut repris en 1753 par Collé, dans une parade représentée chez le Duc d'Orléans, sous le titre d'*Isabelle Précepteur*. Même travestissement, dans un dessein analogue. La mère de l'élève s'éprend du précepteur comme Silvia de Flaminia déguisée. Mais Gueullette glisse avec plus de légèreté sur l'équivoque des situations ².

*
* *

Le 6 juillet 1727, les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi représentaient pour la première fois l'*Horoscope Accompli*, de Gueullette. Pantalon veut épouser Silvia, qu'il a depuis l'âge le plus tendre élevée à cette fin, dans une absolue réclusion, comme Arnolphe a fait d'Agnès. Il lui a donné la seule compagnie d'une suivante, Lisette, qu'il a voulue aussi ignorante qu'elle.

Mais il n'est pas sans inquiétude sur le sort qui l'attend. Il consulte un devin : « Laisse à ton neveu le soin de défricher le cœur d'une jeune innocente que tu aimes », répond celui-ci. Pantalon rit de l'horoscope : il ne se connaît pas de neveu ; il n'avait qu'une sœur et elle a péri dans un naufrage.

Malgré les précautions prises pour assurer sa candeur, Silvia, par des livres qu'elle a découverts, reçoit la révélation de l'amour. Elle s'en ouvre à Lisette, dont le cœur aussi s'éveille et commence à battre pour Arlequin, valet de son maître : « Ah ! Lisette, les jolies choses qu'ils contiennent ; ils sont remplis d'événements si tendres qu'ils m'arrachent souvent des larmes. Ici, un jeune berger appelé Céladon profite d'une fête galante pour voir sa maîtresse Astrée ; après avoir essuyé de sa part les plus cruelles rigueurs et prêt à mourir pour elle, ils se trouvent tous deux à la fontaine de vérité d'amour, elle leur découvre toute la sincérité de leurs feux, et ils s'épousent.

LISETTE. — Voilà une fin d'histoire bien jolie.

SILVIA. — Le chevalier Amadis fait mille actions incroyables

1. Editions de 1729 et de 1753.

2. La pièce de Collé n'a pas été imprimée. Le manuscrit est à la Bibliothèque Nationale (fonds fr. n° 9241). Elle est analysée par d'Almérás et d'Estrées. *Les Théâtres Libertins au XVIII^e siècle*, p. 94.

pour plaire à la princesse Oriane qui le rebute, parce qu'elle le croit infidèle, ils tombent l'un et l'autre au pouvoir d'un malin enchanteur ; au moment qu'ils vont expirer, une bonne fée nommée Urgande, les enlève, et les transporte dans le palais d'Appolidon ; Amadis, en y passant sous l'arc des loyaux amants, fait connaître à sa maîtresse l'injustice de ses soupçons, et ils s'épousent.

LISSETTE. — Et ils s'épousent ! cela est charmant.

SILVIA. — Daphnis et Chloé, deux jeunes enfants exposés et nourris l'un par une brebis, l'autre par une chèvre, sont élevés par des pasteurs ; ils suivent eux-mêmes cette profession ; ils s'aiment dès l'enfance de l'ardeur la plus pure ; Daphnis est reconnu pour être fils d'un riche habitant de la Grèce, il est au désespoir de voir que sa naissance l'éloigne de Chloé ; cette belle bergère se trouve par la suite être d'une condition égale à celle de son amant, et avec le consentement de leurs parents et l'applaudissement général de toute la contrée, ils s'épousent... et ils s'épousent.

LISSETTE. — Ah ! Mademoiselle, ces aventures sont encore plus touchantes que les autres !

SILVIA. — Bon, Lisette, je te passe sous silence nombre d'événements et de circonstances de cette histoire, sur lequel j'ai toute l'ignorance possible, je fais mille raisonnements plus confus les uns que les autres, sur les endroits que je ne comprends pas, dont je n'ose demander l'explication à Pantalon ; et je cherche dans mon esprit comment je pourrais m'en instruire.

LISSETTE. — Cela n'est pas aisé... »

Ensemble, elles rêvent des belles histoires, où les amants sont tendres et où les dames ne sont cruelles que pour pouvoir se laisser fléchir.

Un bel étranger paraît auprès de Silvia et lui parle d'amour. Puis Arlequin à son tour vient conter fleurette à la suivante. Pantalon trouble cette scène d'amour naissant. Mais une lettre lui révèle que sa sœur n'a pas péri dans le naufrage et que l'étranger est son neveu. L'Horoscope est accompli : Pantalon se résigne. La pièce finit par des danses, et par les chansons qui, selon le marquis de Paulmy, étaient connues de tous.

« Un mari languissant, débile,
 D'héritiers étant dépourvu,
 Pour en avoir, vit la Sibille,
 Voici ce qui fut répondu :
 Le grand air te serait utile,
 Pour quelques mois quitte la ville ;
 Il est six jours hors de chez lui,
 Et l'horoscope est accompli.

L'époux d'une femme jolie,
 Dans l'embarras d'un gros procès,
 Eut recours à l'astrologie
 Pour en apprendre le succès ;
 On lui prédit victoire entière,
 Si Madame suivait l'affaire,
 Il le permit en bon mari,
 Et vit l'horoscope accompli.

Un vieux et grave personnage
 Dans l'hymen voulant s'engager,
 L'oracle lui dit qu'à son âge
 On doit craindre certain danger ;
 Toujours rempli de sa folie,
 Un beau matin, il se marie,
 Hélas, avant le jour fini,
 L'horoscope était accompli.

Sur le point de faire un voyage
 Damon voulut être éclairci
 Si l'objet de son tendre hommage
 Ne le mettrait pas en oubli,
 On lui prédit que sa Climène
 L'oublierait avant la quinzaine ;
 Il part dimanche et le lundi
 L'horoscope était accompli.

Ce joli divertissement était de Panard ¹.

1. *Notes et Souvenirs sur le Théâtre Italien*, p. 110. Marquis de Paulmy, note à son exemplaire du *Théâtre Italien*, *ibid.* Arsenal, Mss. 8 B. 13720.



Mlle MELIN et Mme DELALEU, par Carmontelle. (Photo Bulloz).

« Cette petite pièce fut bien accueillie, dit des Boulmiers. Les registres de la comédie ne lui donnent cependant que six représentations consécutives, mais elle a été jouée plusieurs fois depuis ». Le marquis de Paulmy en parle du même ton : « *L'Horoscope Accompli* est une très jolie pièce de M. Gueullette ; elle eut beaucoup de succès, et a été souvent reprise » ¹.

*
* *

Les pièces de Gueullette sont aimables, faciles, gaies ; le dialogue est parfois d'une grâce assez fine. Mais ni par l'invention, ni par la peinture des caractères, elles ne méritaient de survivre. Jouées par des acteurs spirituels, elles pouvaient être un spectacle amusant, un divertissement léger, dans le goût d'une époque où l'on aimait la fantaisie, avant de tomber dans le style larmoyant, où l'on « badinait avec l'amour ».

Sans faire une comparaison qui serait cruelle, on peut rappeler que les comédies de Marivaux étaient jouées sur la même scène et imprimées dans le même recueil : les unes et les autres étaient faites pour plaire au même public. Leurs personnages sont parents, mais les fantoches de Gueullette sont encore tout près de la farce. « Poli » par Marivaux, Arlequin sut trouver, quelques années plus tard, d'exquis raffinements.

1. Elle est imprimée dans le *Nouveau Théâtre Italien*, édition de 1753.

CHAPITRE III

LES PARADES

Nous avons vu Gueullette se plaire avec ses amis à jouer des parades à la campagne, pendant le temps des vacances. Nous avons dit ce qu'elles étaient : sous forme de petites pièces, le boniment de la baraque foraine. A l'intérieur se jouaient les pièces de Le Sage, Fuselier et d'Orneval, qui n'étaient souvent pas d'un ton beaucoup plus relevé. Les farces des forains avaient été adoptées par les honnêtes gens.

« C'est un genre de spectacles, nous dit Gueullette¹, que l'on ne devait pas présumer devoir devenir aussi illustre qu'il l'est actuellement. Quoiqu'aussi ancien que les plus anciennes farces jouées dans toutes les places publiques des villes de toute l'Europe, son nom est presque inconnu en France et il y a encore bien des personnes qui ignorent ce qu'est une parade ; c'est ce que je vais expliquer, et par quel degré elle est parvenue au point où elle est aujourd'hui.

« Ce que l'on appelle parade, chez les gens de l'exercice (c'est-à-dire chez les opérateurs, saltimbanques et danseurs de corde), ce sont cinq à six scènes, jouées à l'impromptu, sur la galerie en dehors de la loge des danseurs de corde ou sur le théâtre d'un opérateur dans une place publique, par d'assez mauvais acteurs. Voici les différents noms sous lesquels quatre ou cinq d'entre eux se présentent ordinairement sur la scène :

1. Préface pour les *Parades*. Bibliothèque Nationale Mss. fonds français n° 9340.

LE BONHOMME PAMBROCHE }
 LE BONHOMME CASSANDRE } *vieillards caducs.*
 M. VILBREQUIN }

LE MAÎTRE, *c'est un acteur qui est le maître de Gilles sous le nom de M. Parlaventrebleu.*

LE BEAU LÉANDRE, *amoureux.*

M^{lle} AMPHOUÏSSE.

M^{lle} ISABELLE.

UN ARLEQUIN, *bâtard.*

DIVERTISSANT }
 SANS QUARTIER } *valets.*

PRENSTOUT }
 LAISSERIEIN } *filoux.*

GILLES, *personnage naïf, dont il n'y a personne qui ne connaisse la figure, l'habillement et le caractère.*

« ... Après la représentation de ces sortes de petites pièces, Gilles ou Arlequin invitent en termes burlesques les spectateurs à venir en foule et à faire emplette de baumes, d'orviétans et d'élixirs que l'opérateur vante ordinairement en termes emphatiques, ou à entrer pour voir leurs exercices. Après la distribution de ces remèdes, il est d'usage, dans les provinces, que l'on représente gratis une petite comédie, bien ou mal exécutée, suivant le génie des acteurs... Le spectacle est ordinairement mi-partie, c'est-à-dire mêlé de scènes françaises et dans le goût italien. Si l'on est privé à Paris du plaisir de voir les pièces des opérateurs, c'est une satisfaction que l'on a souvent dans les autres villes du royaume où, s'ils font quelques cures heureuses, il y a, en revanche, bien des gens qui se trouvent très mal d'avoir suivi leurs remèdes... ».

« Pour rapporter ce que je pense sur la véritable origine des parades et d'où sont tirées la plupart des scènes qui les composent, je ne ferai pas étalage d'une vaste érudition : je sais bien, à ce sujet, que je pourrais remonter jusqu'à l'âge du monde 3530, temps où florissait Thespis, poète natif d'Icarie, ville de l'Attique, que l'on regarde comme auteur des premiers spectacles ambu-

lants ; je pourrais, aidé de la citation d'Horace¹, comparer les chariots découverts dans lesquels il promenait ses acteurs, avec les galeries sur lesquelles les nôtres représentent leurs jeux. Si les siens, suivant le poète valérien, avaient le visage barbouillé de lie de vin ou selon Suidas² de céruse et de vermillon, Gilles, qui est aujourd'hui le soutien de la parade, n'a-t-il pas le sien couvert de farine ? »

Après avoir ainsi exposé les titres de noblesse de la parade, Gueullette rappelle les anciens mimes, puis, « sautant tout d'un coup au x^e siècle et passant en Italie », indique « les canevas sur lesquels les comédiens italiens jouent encore aujourd'hui », comme origine de la parade.

Le Théâtre des Boulevards, recueil de parades édité en 1756, auquel Gueullette a eu part (question sur laquelle nous nous expliquerons), comporte une préface sous forme de Lettre à Madame ***, qui répète sur la parade des idées analogues, et une lettre de M. Gilles en style poissard et semée des plaisanteries ordinaires à ce genre de littérature, qui semblent bien de la main de Gueullette. Son auteur qui se déclare « peut-être le seul dans Paris qui s'occupe sérieusement de choses aussi frivoles », invoque à nouveau les « premiers chariots des Anciens » et les acteurs barbouillés de lie, il y ajoute « les farces et mome-ries » du moyen âge, le *Pathelin*³, la *Cornette*, la *Mère sott* ; il rappelle « que Molière rétablit l'usage des farces en petites pièces après les grandes » et que la coutume du Harangueur venant tenter de disposer favorablement les spectateurs par des turlupinades, s'est longtemps conservée ; elle a persisté à la foire, sous la forme des farces jouées sur un balcon très étroit et de tête, sur des plans que les acteurs avaient conservés par tradition... Voilà, Madame, ce qui véritablement porte le nom de Parade ».

Nous sommes ainsi édifiés sur l'histoire de la parade, qui, nous le savons, passa du tréteau forain aux salons de la bonne

1. Ignotum Tragicæ genus invenisse Camœnæ
Dicitur, et plaustris vexisse poemata Thespis
Quæ canerent agerentque peruncti fecibus ora. (Art poétique).

2. Lexicographe grec du X^e siècle de notre ère.

3. En 1748, c'est-à-dire entre la préface de 1740 et celle du théâtre des Boulevards, Gueullette avait publié le *Nouveau Pathelin*, voir p. 175.

compagnie. A la vérité, elle était la transposition pure et simple de la *commedia dell'arte*, forme populaire de comédie originaire d'Italie où des acteurs représentant des personnages types, Pantalon, Arlequin, Polichinelle, Scapin, Scaramouche, Colombine, Isabelle, jouaient en brochant sur des canevas peu variés. Elle avait été introduite en France par les Gelosi au *xvi^e* siècle, elle y était revenue au début du *xvii^e*, attirée par Marie de Médicis avec la troupe des *Comici Fideli*. Elle avait fait rire Molière ¹. Le Nouveau Théâtre Italien s'était écarté de la pure tradition, la parade la conservait.

Les parades de salon du *xviii^e* siècle, « scènes détachées de l'ancien théâtre italien de Gherardi », dit Collé ², présentent les personnages et les *lazzis* de la *commedia dell'arte*, en reproduisent les canevas et parfois les jeux de scène ; elles se bornent à mettre les uns et les autres au goût français et à rajeunir les plaisanteries usées. Quelques exemples nous le montreront.

Voici dans le *Muet, Aveugle, Sourd et Manchot*, du répertoire de Gueullette ³, la scène dans laquelle le maître lit à son valet Gilles, une lettre que celui-ci vient de recevoir de son pays :

« GILLES. — ... J'étais en circonférence avec le facteur ; il vient de m'apporter une lettre et je le priais de me la lire quand vous m'avez appelé.

LE MAÎTRE. — Te l'a-t-il lue ?

GILLES. — Vous ne m'en avez pas donné le temps.

LE MAÎTRE. — D'où vient-elle, cette lettre ?

GILLES. — Je n'en sais rien, vous dis-je, à peine ai-je eu le temps de la décacheter.

LE MAÎTRE. — Voyons.

GILLES. — Tenez, Monsieur, la voilà.

LE MAÎTRE (*lit*). Du pays... quel pays ?

GILLES. — De Limoges apparemment.

LE MAÎTRE. — Il faut donc le dire.

1. Voir *Molière et la Comédie Italienne*, par Moland, Paris, 1867. Despois Molière, *Coll. des Grands Ecrivains*, Hachette, t. I, p. 48.

2. *Correspondance inédite*, p. 382.

3. *Théâtre des Boulevards*, édition d'Heylli, t. I, p. 387.

GILLES. — Oh ! L'on n'en sait pas tant à Limoges ; continuez de lire, s'il vous plaît.

LE MAÎTRE (*lit*). — Mon cousin Gilles, je vous donne avis que ma tante, votre mère, est morte...

GILLES (*pleurant*). — Ma mère est morte ! Ah, Monsieur, me voilà donc orphelin. Qu'est-ce qui aura à présent soin de moi ?

LE MAÎTRE. — Eh ! tu es grand comme père et mère ; je suis charmé de ton bon naturel pour ta mère, mais nous sommes tous mortels ; poursuivons la lecture de la lettre. (*il lit*). Elle vous a laissé cinquante écus.

GILLES. — Ma mère m'a laissé cinquante écus ? Voilà ce qui s'appelle une bonne femme. Monsieur, cet article est-il bien vrai ?

LE MAÎTRE. — Très vrai ; mais il me paraît que tu es bientôt consolé de la perte de ta mère ?

GILLES. — Oh ! elle était bien vieille.

LE MAÎTRE. — Fort bien. (*Il lit*). Je vous apprends que votre petite sœur Catin est fille de joie...

GILLES. — Ma sœur Catin fille de joie ! (*Il pleure*) Monsieur, j'étriperai cette coquine-là : j'aime cent fois mieux l'honneur que la réputation.

LE MAÎTRE. — Là, là, console-toi.

GILLES. — Non, Monsieur, je n'en ferai rien.

LE MAÎTRE. — Ecoute (*il lit*). En quatre mois qu'elle a mené cette joyeuse vie, elle a amassé six cents livres.

GILLES (*se met à rire*). — Six cents livres ! Cela est bon ; oh ! ma sœur Catin était économe, et se faisait apparemment bien payer.

LE MAÎTRE. — Il y a apparence. (*Il lit*). Vous saurez, cousin, qu'ayant eu querelle il y a quinze jours avec un bretteur, elle en a reçu sur le visage une balafre qui l'a rendue horriblement difforme.

GILLES. — Ah, la pauvre petite Catin, que je te plains : elle ne pourra plus faire son métier aussi joliment. Hélas, voilà le sort de presque toutes ses semblables.

LE MAÎTRE. — Attendez, mon ami. (*Il lit*) Comme le coup était dangereux, elle a fait son testament et vous y avez bonne part.

GILLES. — C'est un bon cœur de fille.

LE MAÎTRE. — Et ensuite elle est décédée.

GILLES. — Ah ! Monsieur, le cœur me fend.

LE MAÎTRE (*lit*). — Par ce testament elle vous laisse une maison des mieux garnies.

GILLES (*riant très fort*). — Une maison des mieux garnies ! C'est fort bien fait à elle. Pardienne, voilà une bonne créature et une bien honnête fille.

LE MAÎTRE. — Une honnête fille !

GILLES. — Mais oui, à mon égard, Monsieur ; me voilà bien riche au moins. Cinquante écus de ma mère, une maison garnie de ma sœur...

LE MAÎTRE. — N'est-il pas vrai, Gilles, que le pauvre orphelin n'est plus à plaindre ?

GILLES. — Au contraire, il est bien content. Voyons le reste, il y aura peut-être encore quelque bonne chose pour moi.

LE MAÎTRE (*lit*). — Voyons. Mais, mon cher cousin, il est survenu un très grand malheur ; le feu ayant pris à cette maison, elle a été consumée avec tous les meubles, l'on a pillé tout ce qui n'a pas été brûlé et vos cinquante écus vous ont été volés.

GILLES. — Au feu ! Aux voleurs ! Ah ! Monsieur, je suis ruiné, et vite écrivez au pays, que l'on ait recours aux sceaux de la ville et que l'on jette toute l'eau possible sur ce feu-là.

LE MAÎTRE. — Eh ! mon pauvre Gilles, la tête te tourne. Avant que la lettre fût arrivée, le feu aurait consumé toute la ville.

GILLES. — Ah ! Monsieur, voilà qui est fait ! Je ne veux plus survivre à un tel malheur : ma mère est morte, ma pauvre sœur Catin décédée, il faut aussi que je meure.

LE MAÎTRE. — Allons, allons, Gilles, un peu de courage, rentrons, viens boire un coup, ensuite je t'enverrai porter trente pistoles à mon procureur.

GILLES. — Ah ! Monsieur, les forces me manquent. (*Le maître l'emmène*) ».

Et voici maintenant un passage des *Deux Arlequins*, scénario italien, d'après l'*Histoire de l'Ancien Théâtre Italien* des Frères Parfait¹ :

« Arlequin dit à Trivelin qu'il vient de recevoir une lettre de son cousin et qu'il voudrait lui faire réponse. ... Il prie son camarade de lire la lettre. Trivelin lit : Mon cousin, je vous donne avis que votre père est mort. (Arlequin à ces mots se désespère et Trivelin a bien de la peine à le consoler). Il vous a laissé cinquante écus. (Le bonhomme était bien vieux, dit Arlequin en l'interrompant). Votre sœur est devenue fille de joie. (Il recommence à pleurer, et quoique Trivelin puisse dire, il proteste que l'honneur lui est cent fois plus cher que la réputation). En quatre mois, continue Trivelin, qu'elle a mené cette vie débauchée, elle a amassé six cents écus. (Ma sœur a toujours eu beaucoup d'économie, reprend Arlequin ; elle a sagement fait de se faire bien payer). Elle a reçu ces jours-ci une balafre sur le visage, qui la défigure entièrement. (Ici les pleurs recommencent). Comme elle se sentait proche de sa fin, elle a fait un testament et vous laisse une maison bien meublée. (Voilà, dit Arlequin, la fin de ses pareilles). Mais la nuit dernière, le feu ayant pris à la maison que vous laissait votre sœur, elle a été entièrement brûlée. (Au feu, au feu, dit Arlequin brusquement. Trivelin, écris aussitôt qu'on jette beaucoup d'eau sur ce feu-là). Ensuite il tâche de le consoler et l'engage à répondre à son cousin ».

La copie, on le voit, est à peu près littérale. Un jeu de scène analogue sur la lecture d'une lettre se retrouve d'ailleurs dans un autre scénario italien, *Les Tapis*².

Autre exemple d'une pareille transposition. Gilles, dans une parade de Gueullette³, remet à Cassandre un mémoire de dépense.

1. P. 256.

2. *Histoire de l'Ancien Théâtre Italien*, p. 252. On raconte que Molière, alors qu'il était à Pézenas, se souvint de cette plaisanterie pour mystifier une ignorante : lisant la lettre qu'elle venait de recevoir de son galant, il simula un texte qui, comme celui de la commedia dell'arte, provoquait successivement les pleurs et la joie. (Moland, *Molière et la Comédie Italienne*, p. 250).

3. *Parades inédites*, p. 152.

CASSANDRE (*lit*). — Pour trois rognons de mouton et pour un pot d'onguent pour la rogne : 7 francs.

Plus pour une oie rôtie et un brayer pour le maître, la somme de 9 francs.

GILLES. — Tout autant, Monsieur, encore n'était-il pas neuf.

CASSANDRE. — Pour six pâtés de requeste pour le déjeuner de M. Gilles et deux mesures d'avoine pour le maître, 13 francs... Qu'est-ce à dire ?

GILLES. — Oh ! Monsieur, il n'y a rien à rabattre.

CASSANDRE. — Pour un quarteron de beurre frais pour les hémorroïdes de M. Gilles, et pour avoir fait le poil à Monsieur, six sols.

GILLES. — Je suis exact, comme vous voyez.

CASSANDRE. — Pour avoir fait blanchir le linge à barbe du dit Cassandre et avoir fait raccommoder la lunette du privé...

GILLES. — Oh, je n'ai rien oublié !

CASSANDRE. — Non, si ce n'est d'accoler vos articles un peu mieux. Voilà un fort joli mémoire et quel est le sot qui l'a dressé ainsi ?

GILLES. — C'est moi, Monsieur, je l'ai dicté à un écrivain de dessous le charnier des Innocents.

LE MAÎTRE. — Il est d'un style bien élégant !... vingt-neuf francs six sols... ».

Comparons aux *Quatre Arlequins* dont les frères Parfait donnent l'argument ¹ :

« ... Arlequin lui présente le mémoire suivant :

Pour un quartier de veau rôti et un emplâtre d'onguent pour la gale, ci	3 l. 10 s.
---	------------

Pour un chapon et un brayer tout neuf pour M. Pantalon, ci	12 l.
--	-------

Pour un pâté pour Arlequin et deux mesures d'avoine pour le maître, ci	1 l. 10 s.
--	------------

Pour une livre de beurre frais et pour avoir fait ramoner la cheminée, ci	12 s.
---	-------

1. *Histoire de l'Ancien Théâtre Italien*, p. 197.

Pour des tripes et pour une souricière, ci	10 s.
Pour trois saucisses, et le ressemelage d'une paire de vieux souliers, ci	15 s.
Pour avoir fait la barbe au patron et avoir fait raccommoder la lunette des commodités, ci	- 11 l. 10 s.
Total	20 l. 5 s.

Pantalon demande quel est le sot, l'impertinent, qui a pu accoler aussi ridiculement ces articles. C'est moi, Monsieur, répond Arlequin ; Pantalon lui jette le papier au nez... ».

D'autres ressemblances de même nature pourraient être trouvées ; elles marquent bien que, dans ses parades, Gueullette ne faisait souvent qu'utiliser le répertoire traditionnel des Italiens. Il possédait, nous le verrons, les scénarios de Dominique, il aimait la forme du théâtre italien. Il est donc assez naturel qu'il en ait tiré parti pour organiser ses spectacles de campagne¹.

Ses amis ayant goûté cette forme de pièces, il en composa d'autres, moins proches du modèle italien, où il donna libre cours à sa gaillarde bonne humeur. Il ne se doutait pas, bien sûr, que l'on pourrait, un siècle et demi plus tard, les prendre au sérieux, les publier et les jouer au théâtre.

*
* *

La Bibliothèque Nationale conserve² un recueil manuscrit de parades sous le titre : « Parades anciennes rédigées par M. T. S. G. S. D. P. D. R. » Ces initiales désignent sans aucun doute possible, M. Thomas-Simon Gueullette, Substitut du Procureur du Roi. L'écriture est d'ailleurs la sienne, et les renseignements que donne la préface sur son auteur et sur ses amis concordent avec ceux que nous possédons par ailleurs. Ce recueil est daté de 1740 et 1742. Il a été publié en 1885³.

1. Il est invraisemblable qu'il ait donné ces parades aux comédiens de la foire, comme le pensent Henri Nicolle (*Revue de France*, 1874) et d'Heylli (Préface du *Théâtre des Boulevards*, 1881). Cette supposition est contredite par les déclarations de Gueullette : il réservait ces petites pièces à son usage domestique.

2. Fonds français, 9340.

3. *Parades inédites de Thomas-Simon Gueullette* avec une préface par Charles Gueullette. Librairie des Bibliophiles. Ce ms. n'est pas celui que

Il comporte un prologue, sous forme de discours fait par l'opérateur pour vanter ses remèdes, à la façon de la foire. Celui qu'il recommande pour entretenir la santé, c'est « une humeur toujours gaie, toujours riante et une jubilation continuelle... Il faut rire ! Voilà le point essentiel ». Pour entretenir cette joie, il annonce « un petit divertissement impromptu ». Mais il s'excuse dès l'abord de sa liberté de ton : « Il faut que je demande une grâce à ces belles dames. Comme ces espèces de farces, qui sont aujourd'hui à la mode chez les plus grands seigneurs de l'Europe, ne sont point étudiées et qu'elles s'exécutent sur un simple canevas, fabriqué seulement quelques heures avant la représentation, il est impossible que dans le dialogue, il n'échappe à mes acteurs et à moi-même quelques termes impropres ou peut-être un peu trop forts ; si cela nous arrive, malgré notre intention, pardonnez-nous le d'avance, mes belles dames. Les jeunes demoiselles n'y entendront rien ou feindront, du moins, de n'y rien comprendre. Leurs mères ou leurs tantes en riront sous cape, et les aimables camarades qui font partie de cette belle et brillante assemblée seront les seuls qui puissent, en toute liberté, applaudir hautement aux bouffonneries et aux saillies qui ont eu le bonheur de ne pas déplaire aux plus grands potentats et aux plus illustres princes de la terre... ».

Cette précaution oratoire est justifiée : ceux qui auront la curiosité d'ouvrir le volume s'en apercevront. Il comprend deux dialogues et quatre parades, dont deux en trois actes, composées d'une suite de scènes, sans lien entre elles, et dont chacune porte un titre. Les exemples que nous avons donnés en montrent le ton.

La Bibliothèque de l'Arsenal possède, sous le nom de Gueullette, dans la collection Rondel, un autre recueil de parades manuscrit du XVIII^e siècle, en deux volumes. Il a appartenu à la bibliothèque d'Alexandre Duval d'abord, à celle de Jules Lemaître ensuite.

Ajoutons, pour compléter l'énumération des parades connues

possédait la Bibliothèque Soleyne (t. III, n^o 3493) sous le même titre. En effet le ms. Soleyne contenait outre les *Parades* du ms. 9340, Les Fausses Envies, Caracataca et Caracataqué, Le Chapeau de Fortunatus, Tyresias de Piron, Deucalion de Piron.

de Gueullette, *Les Fausses Envies*, publiées en 1878 par Charles Gueullette, qui retrouva fortuitement le manuscrit de son grand-oncle, comme il l'explique dans sa préface ¹.

Il semble bien que nous possédions ainsi la plus grande partie du répertoire du théâtre de Choisy : « J'ai, dit Gueullette dans son testament, deux manuscrits de ma main, intitulés *Parades Anciennes et Modernes*, in-4^o ; ils sont dans l'armoire de mon cabinet à Paris, et sur la même planche derrière ces in-4^o sont des additions de parades nouvelles de différents auteurs ».

*
* *

Nous avons déjà fait allusion au recueil de parades en trois volumes in-12 imprimé à Paris, en 1756 sans nom d'auteur, sous le titre de *Théâtre des Boulevards*. Une amusante découverte incita Henri Nicolle à l'attribuer à Gueullette ².

Ayant été chargé par un descendant de Favart d'examiner les papiers laissés par l'auteur des *Trois Sultanes*, Henri Nicolle trouva parmi eux un gros in-quarto relié en veau, qui portait pour titre : *Parades de M. Gueullette*, et qui contenait une lettre d'envoi datée du 13 février 1760, ainsi conçue :

« Je vous envoie, Monsieur, ainsi que je vous l'ai promis, le recueil de mes parades que je puis bien appeler *delicta juvenutis meæ*. Comme je ne les ai arrangées qu'en espèce de canevas, je me serais bien gardé de les laisser voir au public. Mais n'ayant pu les refuser à M. de Paulmy (qui même en avait joué avec nous) sous condition qu'elles ne sortiraient point de ses mains, un infidèle copiste, comme vous le savez, Monsieur, en a mésusé. M. Favier ³ en ayant eu besoin en Saxe pour procurer quelques divertissements dans un genre nouveau au roi de Pologne et à la famille royale, me les demanda, il y a environ dix ans ; je les lui envoyai par la voie de l'ambassadeur, ne croyant pas, en faveur de notre très ancienne amitié, devoir le priver d'une

1. Librairie des Bibliophiles. Ce manuscrit appartient maintenant à l'auteur. Un manuscrit de cette parade faisait partie de la bibliothèque Soleinne. *Catalogue*, t. III, n^o 3494.

2. *Revue de France*, N^{os} de juin et juillet 1874.

3. Sur Favier, voir ci-dessus p. 62 et 63.

satisfaction qui pouvait lui être utile. Elles lui procurèrent beaucoup de compliments de toute la Cour, par la façon dont il fit exécuter, et dont il exécuta lui-même, les scènes qu'il choisit et qu'il travailla d'après les canevas. Il me tint très religieusement la parole qu'il m'avait donnée de n'en tirer aucune copie, et au premier voyage qu'il fit en France, quelque temps après, il me remit le recueil que je vous envoie.

« Vous pouvez, Monsieur, aujourd'hui en faire tel usage qu'il vous plaira, aux conditions de me remettre mon manuscrit le plus tôt qu'il vous sera possible et de le faire copier chez vous, afin qu'il ne soit point égaré.

« Je suis charmé de trouver cette occasion de vous prouver la considération, l'amitié, l'estime avec lesquelles je suis, Monsieur, à vous et à M^{me} Favart, votre très humble et très obéissant serviteur,

GUEULLETTE.

« J'y joins deux autres parades que vous pourrez garder. Il y en a une troisième à ma campagne, intitulée les *Fausses Envies*, et que je vous ferai copier » ¹.

Alléché par les titres grivois des petites comédies contenues dans le volume, Henri Nicolle en apprécia le tour comique et il ne tarda pas à constater qu'elles étaient imprimées dans le *Théâtre des Boulevards* de 1756. Il attribua donc à Gueullette la paternité de cet ouvrage. Georges d'Heylli qui le réimprima en 1881, confirme dans sa préface cette attribution, et Lintilhac, dans son *Histoire du Théâtre* ² et dans son ouvrage sur Beaumarchais ³, suivit leur opinion.

Ces auteurs négligent, pour donner cette solution à ce petit problème, un élément important. Dans une lettre de 1756, adressée à un destinataire inconnu ⁴, Collé s'exprime ainsi : « Monsieur, je commence par vous remercier des choses obligeantes que vous me dites au sujet du nouveau recueil de parades qui vient de paraître imprimé. Quoique ces compliments ne

1. Cette lettre appartient maintenant à l'auteur.

2. T. IV, p. 379.

3. *Beaumarchais et ses œuvres*, Paris, 1887, p. 214.

4. *Correspondance inédite de Collé*, publiée par Honoré Bonhomme, Paris, 1864, p. 304.

puissent s'adresser directement à moi, je ne vous en suis pas moins obligé ; mais il est bon de vous mettre au fait de ma façon de penser sur les Parades et de ceux qui les ont faites, et (ce qui est le comble du délire) de ceux qui les font imprimer.

« Dans les trois volumes que vous avez vus, Monsieur, il n'y a que trois pièces de moi, et encore sont-elles tellement défigurées que je pourrais, sans rien me reprocher, les nier et ne pas les reconnaître. Ce sont, si vous en êtes curieux : *l'Amant poussif*, *Léandre Hongre*, *la Mère Rivale* et *Léandre grosse*. On y a ajouté des ordures grossières que je n'y avais point mises ; non pas qu'à cet égard je veuille faire la petite bouche, mais c'est que je me flatte de n'avoir jamais présenté ces sortes d'images que du côté agréable et plaisant...

« Je ne vous parle pas des altérations continuelles dans le texte et des fautes d'impression sans nombre, dont cette édition fourmille. Vous auriez peine à imaginer à quel point la négligence et l'imbécillité ont été poussées, si je ne vous nommais le polisson infâme qui est l'éditeur de cet ouvrage, qui n'a jamais été fait pour voir le jour. C'est un nommé Corbie, ancien valet de chambre de feu M. le marquis Duchâtel. Ce drôle-là qui, de savoyard à la porte de M. Duchâtel, a monté par grade à ce poste éminent, est, comme sans doute vous le savez, le plus grand corsaire et le plus hardi écumeur de la littérature. Je me suis opposé, tant que je l'ai pu, à l'impression de ces platitudes ; je lui ai refusé mes manuscrits ; je n'ai point voulu corriger les siens ; enfin pendant deux ans, j'ai arrêté son édition par le crédit de M. le duc d'Orléans, qui s'amusait à ces misères-là. Mais à la fin, son avidité a surmonté tous les obstacles, pour nous donner l'édition la plus fautive et la plus bête, de l'ouvrage le plus plat en soi que l'on puisse composer, et qui n'est fait strictement que pour la société ».

Dans son discours sur la parade, auquel nous avons déjà fait des emprunts ¹, Collé revient sur la question : « D'ailleurs, mes chers lecteurs, que je ne veux pas tromper pour si peu de chose, soyez sûrs et certains que toutes les autres parades qui sont enterrées vives comme elles le méritent, dans ce damné *Théâtre*

1. *Ibid.*, p. 384.

des Boulevards, sont toutes de la facienda de M. Sallé, à l'exemption de l'*Isabelle grosse par vertu*, qui est de Fagan, une qui est de Moncrif, en vers, une qui est de Piron, et trois ou quatre autres de moi, qui m'ont été volées par un savoyard décrotteur, qui avait fait fortune dessous M. le duc de Choiseul, banqueroute après, et qui est devenu fou ensuite. La première lettre de son nom est Corbie »¹.

Que conclure de ces déclarations contradictoires, et dont la bonne foi respective ne peut être mise en doute ? Gueullette dit « mes parades », et Collé les attribue à d'autres sans nommer Gueullette, alors qu'il était avec lui en rapports amicaux. Le catalogue Soleinne² indique Gueullette comme l'auteur de deux d'entre elles, et l'abbé de Voisenon d'une troisième³. Enfin personne ne cite le nom de M. Fournier, conseiller à la Cour des Monnaies, ami de Gueullette, à qui le *Théâtre des Boulevards* attribue nommément le *Chapeau de Fortunatus* ; c'est d'ailleurs la seule parade de tout l'ouvrage dont l'auteur soit indiqué⁴.

Le recueil de la bibliothèque Rondel contient toutes les parades que Nicolle a retrouvé dans le manuscrit Favart, et en outre le *Rapatriage*, comédie-parade de Lachaussée. Hors celle-ci et *Isabelle grosse par vertu*, indiquée comme étant de Fagan, elles ne comportent pas de nom d'auteur. Leur texte, à quelques variantes près, est celui du *Théâtre des Boulevards*, et il semble bien que ce manuscrit, ou un autre identique, ait servi à Cor-

1. Sur Corbie, voir Barbier, *Dictionnaire des ouvrages anonymes*.

2. T. III, n° 3496.

3. Lettre à Favart du 14 juillet 1761, écrite de Caunterets : « ... Ah ! quel pays ! Nos marionnettes le quittent demain ; elles en sont pour leurs frais. Hier elles furent obligées de fermer leur spectacle, quoique l'on jouât le *Bonhomme aux Indes*, parade de M. Gueullette. Il n'y a pas plus de goût à Caunterets qu'à Paris... ». *Mémoires et Correspondance littéraires de Favart*, publiés par son petit-fils, 1808, t. VI, p. 143.

4. Le *Théâtre des Boulevards* indique : « Le Chapeau de Fortunatus, parade rédigée par M. Fournier en 1712. Il est mort conseiller à la Cour des Monnaies ». Cette date de 1712 est approximativement celle des représentations chez M. Chevallier. Gueullette raconte, nous l'avons dit, que les jeunes gens avaient vu jouer le Chapeau de Fortunatus à la foire et l'avaient ensuite joué eux-mêmes : M. Fournier, l'un d'eux, s'était chargé de la rédaction. Il paraît donc vraisemblable que la mention du *Théâtre des Boulevards* avait été portée par Gueullette sur son recueil, prêté à M. de Paulmy et dont l'infidèle copiste a mésusé.

bie, puisqu'on y lit, à propos de l'*Isabelle grosse par vertu*, la mention « représentée le mardi-gras 1738 », que porte le Théâtre des Boulevards, alors que, dans le manuscrit comme dans le volume, les autres pièces ne sont pas datées.

*
* *

La solution paraît difficile : relevons cependant deux éléments qui concordent, dans les déclarations de Gueullette et dans celles de Collé. En premier lieu, l'édition fut faite contre le gré du ou des auteurs de ces parades : « l'infidèle copiste qui a mésusé » du manuscrit de Gueullette est le Corbie, que nomme Collé. En second lieu, personne n'est fier que la paternité de l'ouvrage lui soit attribuée. Gueullette s'en excuse : « *delicta juventutis meæ* ». Collé se fâche : il ne reconnaît pas exactement son texte et déclare que le savoyard décrotteur, qui lui a volé trois ou quatre de ses parades, « a substitué des cochonneries de la halle à des gravelures agréables qui ont le ton de tout le monde »¹. Ajoutons enfin qu'il est difficile de penser qu'il y avait identité entre l'édition de Corbie, et le manuscrit de Gueullette, puisqu'alors il eût été inutile de le prêter à Favart.

La vérité nous semble être celle-ci : les sujets de parades couraient les salons, après les tréteaux de la foire ; les scènes n'en étaient pas rédigées, mais se jouaient à l'impromptu, à l'improvisade, comme on disait encore. Les amateurs qui voulaient en conserver les scénarios, les rédigeaient en y portant les plaisanteries qui leur avaient paru les meilleures. Des recueils de parades passaient de main en main. Chacun, pour les représenter, en retranchait, ou y ajoutait du sien. Gueullette intitule le recueil qui est à la Nationale : « Parades anciennes rédigées par M. T.-S. G. », ce qui signifie très exactement que ces parades existaient avant lui et qu'il n'a fait que les adapter au goût de son public.

Cette considération n'explique-t-elle pas que plusieurs auteurs puissent être nommés pour la même parade ? Collé nous confirme que les parades bien souvent avaient plusieurs pères connus :

1. Le *Catalogue Soleinne* (t. III, n° 3494) fait mention d'une copie manuscrite de *La Mère Rivale* par Collé et ajoute « d'après le ms. autographe et bien différent de la même pièce imprimée dans le *Théâtre des Boulevards* ».

« ... J'ai su par M. de Beaumont, notre archevêque de Paris actuel, qui dans sa jeunesse a toujours été un gaillard, comme il l'est encore, que le fameux *Remède à la mode*, parade imprimée dans le *Théâtre des Boulevards*, est de M. Sallé, qui en avait fait présent à M. le duc de la Vallière, lequel au jour d'aujourd'hui encore, s'en croit très sincèrement l'auteur ; que le *Père Respecté* est encore de ce père Sallé, quoique M. de Pont de Vesle m'ait dit à moi-même et, qui plus est, à feu M^{lle} la Gaussin, que cette parade était de sa façon... ». Chacun se croyait plus ou moins l'auteur des parades qu'il avait rédigées, mais personne ne revendiquait sérieusement la paternité de pareilles œuvres, et il semble plutôt que les hommes graves et les littérateurs sérieux à qui on les attribuait s'en défendaient ou s'en excusaient.

Il nous paraît donc vraisemblable que Corbie s'est servi du manuscrit de Gueullette et d'autres recueils du même genre, puisque toutes les pièces qu'il a imprimées ne sont pas dans le manuscrit Favart ; il a ajouté des plaisanteries de son goût, qui n'était pas bon, s'il faut en croire Collé. Il paraît certain que Gueullette était le rédacteur de quelques-unes de ces parades, qu'il disait siennes parce qu'il les avait jouées et réunies. Les préfaces du *Théâtre des Boulevards* nous semblent de sa façon, parce qu'elles présentent des idées très voisines de celles qu'il développe dans la préface du recueil de la Nationale ¹.

Les parades sont nées de la foire, fille de mauvaise vie, il est bien vain de leur chercher une filiation légitime.

*
* *

Gueullette n'en est pas moins l'un des principaux rédacteurs de parades, le « Susarion du genre », dit Lintilhac, qui le donne pour le maître de Collé et de ses émules. Que valait ce divertissement ? Que penser de ceux qui l'ont introduit dans la littérature ? « La parade divertit pendant un demi-siècle les salons les plus aristocratiques, continue Lintilhac, et l'auteur de la lettre sur les parades ² prétend que leur histoire fasse partie de celle de

1. Nicolle n'indique pas si les préfaces se retrouvent dans le manuscrit qu'il a eu entre les mains. Elles ne sont pas dans le recueil de la bibliothèque Rondel.

2. *Théâtre des Boulevards*.

l'esprit. Il n'a que trop raison : financiers, ministres, princes, roi même, sans compter les dames, en font leurs délices ¹. Dans les petits soupers, elle est la débauche d'esprit qui prépare l'autre. Les théâtres de société sont un huis-clos, qui encourage ses audaces et son effronterie et où elle va au delà de ce qu'eut supporté la populace de la foire ».

Son succès est confirmé non seulement par le nombre des théâtres de société où les parades étaient jouées, mais encore par les souvenirs de contemporains. « Ces scènes croustilleuses, dit Collé, la manière dont elles étaient rendues, la franche gaîté qu'ils y mettaient, les ordures gaillardes, enfin jusqu'à leur prononciation vicieuse et pleine de cuirs faisaient rire à gueule ouverte et à ventre déboutonné tous ces seigneurs de la cour, qui n'étaient pas tout à fait dans l'habitude d'être grossiers et de voir chez le roi des joyeusetés aussi libres, quoiqu'ils fussent dans l'intimité du défunt Louis XV ² ». Dans une lettre à M^{me} Pancoucke, Beaumarchais dit de même : « La parade était haute en couleurs, les jolies femmes la soutenaient fort bien dans le demi-jour d'un salon peu éclairé, le soir, après souper. Elles disaient seulement que j'étais bien fou... » ³.

La parade, venue d'Italie, était conforme à un goût français de si vieille date qu'il est d'usage de l'appeler gaulois. Les esprits les plus fins, comme une manière de revanche contre leur raffinement, apprécient à certains jours la joie grossière. Ils se satisfaisaient alors dans ces scènes entre personnes de basse condition et d'esprit vulgaire, dans cette langue naïvement semée de mots déformés, le style poissard. Le libertinage, piment de ces farces, plaisait aux élégants cavaliers et aux jolies dames : ils avaient coutume d'échanger, en s'embarquant pour Cythère, des galanteries épicées. D'honnêtes bourgeois n'y voyaient pas malice et riaient de ces grivoiseries ; nous avons noté au pas-

1. Nous savons par Gueullette que ses parades furent jouées à la Cour du roi de Pologne, père de Maurice de Saxe. Elles le furent aussi chez Monsieur à Brunoy (Fournel, *Curiosités Théâtrales*, p. 63. Jules Lemaître, *Impressions de théâtre*, 4^e série, p. 71). Sur l'engouement pour les parades, voir Taine, *L'Ancien Régime*, p. 197.

2. *Correspondance Inédite*, p. 382.

3. Lintilhac, *Beaumarchais et ses œuvres*, p. 217.

sage que le marquis de Paulmy les qualifiait de distractions de famille.

Ce qui en reste appartient à la curiosité plus qu'à l'histoire littéraire. Cependant le public contemporain apprécie encore leur fantaisie débridée. Jules Lemaître, après avoir vu représenter des parades de Gueullette au Théâtre-Libre en 1889, constate leur simplicité grossière, mais conclut : « Nous avons ri tout de même, et cela est un grand mystère »¹. Théodore de Banville les saluait d'un sonnet joyeux :

« Je veux rire, foin du couteau !
« Rendez-moi la folle parade,
« Faisant aux gens son algarade,
« Et riant sur le gai tréteau !

« Un gros mât, sur son écriteau
« Résume l'humaine charade.
« Oh ! l'amoureuse camarade,
« Avec ses bons airs de cateau !

« Je l'aime folâtre, ingénue,
« Les cheveux drus, la gorge nue,
« Ayant sur le sourire fin

« De sa lèvre, une gouttelette
« Du vin qu'elle a bu ; — telle enfin
« Qu'elle plaisait au vieux Gueullette ! »²

Des parades de Gueullette furent jouées par M. Gaston Baty au Studio des Champs-Élysées en 1924, et par M. Jacques Copeau en 1925. Elles demeurent au répertoire de troupes de comédiens amateurs, tels que les Comédiens Routiers³.

1. *Impressions de Théâtre*, 4^e série, p. 71.

2. *Parades Inédites*, p. 2.

3. Dans une heureuse adaptation de M. Brochet, les *Quatre Cuillérées de Soupe* ont été représentées à Senlis en mai 1937. Voir *Jeux, Tréteaux et Personnages*, n^o du 15 juin 1937. M. Léon Chancerel, historien du théâtre et comédien lui-même a bien voulu nous donner, sur les récentes représentations des parades de Gueullette, des renseignements inédits. « Après la fer-

Nous ne concluons pas avec Collé que « la parade est une bêtise ». Elle a fait rire, et pour cela, il doit lui être beaucoup pardonné. « Ce n'est pas le premier des genres assurément, disait Grimm, il marche cependant avant le genre ennuyeux »¹.

Il faut aussi lui savoir gré de sa descendance : elle a été le chaînon entre la *commedia dell'arte* et le théâtre de Beaumarchais. Avant de créer Figaro, Beaumarchais avait pratiqué la parade chez M. Lenormand d'Etiolles : « Il y alliait sans honte, dit Lintilhac², Molière à Gueullette. Jean-Bête est le chef-d'œuvre des parades. On y voit d'abord que Beaumarchais a puisé aux

meture du Vieux-Colombier, nous écrit-il, lors de la retraite de M. Jacques Copeau en Bourgogne (château de Morteuil, S.-et-L.) avec quelques collaborateurs et élèves, la troupe des *Copiaux*, formée par ses soins, joua dans les villages et particulièrement dans la salle de bal de Demigny (S.-et-L.), où eut lieu la première représentation (printemps 1925), la plupart des scènes de la troisième parade : *les Braves d'Ostende*, *les Métiers*, *le Tailleur*, *la Succession*, *le Contrat de Mariage*, *le Maître de Grammaire*, *le Maître de Civilité*, *Taratapaeous*, *le Repas de Noce*, *la Tarentule*. Jean Villard jouait Gille et c'est sous ce nom qu'il a, avec Aman Maistre (Julien), conquis depuis le succès. Aman Maistre (Julien), Auguste Beverio, Michel Saint-Denis, M^{mes} Suzanne Bing, Marie-Hélène Dasté en étaient. M. Jacques Copeau jouait le Tailleur et le Maître de Grammaire. Je jouais le Notaire ou plutôt je devais le jouer, car à la veille de la représentation, on a coupé la scène.

La *Tarentule*, ou plutôt un libre jeu sur ce thème, est au répertoire des Comédiens Routiers depuis 1933. Nous l'avons très souvent jouée sous le masque à Paris, et dans les provinces. C'est un bon thème que j'aime à utiliser pour la formation des jeunes comédiens destinés à jouer des farces, parce que tout imprégné des méthodes et du jeu des grands farceurs italiens. C'est parce qu'il nous a transmis de ces méthodes perdues que Gueullette a pris une place importante dans mes préoccupations, dans ma propre formation et dans celle de mes acteurs. Ses écrits m'ont aidé à retrouver certaines vérités concernant la *Commedia dell'Arte*, dont mes jeunes collaborateurs et moi (et en particulier Olivier Hussenot) nous efforçons de retrouver la tradition, en particulier dans nos spectacles pour l'enfance. (Théâtre de l'Oncle Sébastien, fondé en janvier 1933).

Marionnettes — Blattner, sur ma demande, a fabriqué des marionnettes pour jouer la *Tarentule* (Théâtre de l'Arc-en-ciel). Jacques Chesnais, directeur du Théâtre de la Branche de Houx, compte également inscrire les parades à son répertoire de poupées ou s'inspirer de certains thèmes. »

Le goût a donc changé depuis l'époque où le bibliophile Jacob disait des parades (Catalogue de la Bibliothèque Soleinne, t. III. Préface, p. vii). « Personne maintenant ne daignerait (*les*) apprendre par cœur, comme au bon temps du comte de Caylus, de Gueullette et de Collé ».

1. *Correspondance Littéraire*, éd. Tourneux, 1879, t. VIII, p. 347.

2. *Histoire du Théâtre*, t. IV, p. 384. *Beaumarchais et ses œuvres*, p. 216 et s.

sources, depuis Scaramouche dont Gille imite la chanson en fa la ut, jusqu'au Théâtre des Boulevards, dont il copie l'éternel canevas et des tirades entières... Parmi les parades jouées à Etiolles, il en était une qui devait ressembler beaucoup au *Remède à la Mode* de Gueullette. Le sujet était ce lieu commun que le théâtre de la Foire avait hérité de la comédie d'intrigue de tous les pays : un barbon amoureux qu'un jeune rival évinçait... Le vieillard s'appelait Bartolo... » Ainsi, grâce au talent de Beaumarchais, la parade a abouti au *Barbier de Séville*.

CHAPITRE IV

LES TRAVAUX D'ÉRUDITION

Le goût littéraire de Gueullette ne le portait pas seulement à écrire : il avait la curiosité des ouvrages anciens, et il en a réédité plusieurs. Il aimait aussi la recherche et se plaisait à réunir des renseignements sur les sujets qui amusaient son esprit.

En 1719, il publiait une nouvelle édition des *Aventures de Roselli*. La première édition avait paru en 1704, c'était l'œuvre d'un abbé Olivier « prêtre gascon, docteur en théologie, ex-cordelier »¹ sur lequel nous possédons peu de renseignements, Gueullette la réédita en deux volumes : « Le second, nous dit-il, en manuscrit, avait besoin de corrections »². Cette note nous dit assez qu'il ne se borna pas à une réimpression. Le titre complet de cet ouvrage : « *L'Infortuné Napolitain ou les Aventures du Seigneur Roselli, qui contiennent l'histoire de sa naissance, de son esclavage, de son état monastique, de sa prison dans l'Inquisition, et des différentes figures qu'il a faites tant en Italie qu'en France et en Hollande*. Nouvelle édition revue, corrigée et enrichie d'un grand nombre de figures en taille-douce »³, nous indique à quel genre il appartient, celui du roman d'aventures qui était pour plaire au futur auteur des *Mémoires de Mlle Bontemps*⁴.

Il appréciait aussi le roman de chevalerie, au moins quand

1. Quérard v^o Olivier.

2. Notice jointe à son testament.

3. 2 vol. in-12, à Amsterdam chez Henri Desbordes, 1719.

4. Une autre édition suivit en 1729 et l'ouvrage fut encore imprimé en 1734 et en 1781.

il était plaisant et aimable. En 1720, il publia une traduction du chef-d'œuvre de l'Arioste, *Roland le Furieux* ¹. Puis il chercha dans notre littérature des ouvrages de la même veine. Les bibliographies lui attribuent la nouvelle édition de l'*Ariane* de Desmaretz, publiée en 1724 ². Nous savons, par ses propres déclarations, qu'il n'avait pas grande admiration pour ce romancier ³ mais les aventures d'Ariane, de Palamède et d'Epicharis, bien que situées sous le règne de Néron, appartenaient à cette littérature d'amoureuse chevalerie, qui l'intéressait.

La même année, il donne ses soins à un ouvrage plus ancien : l'histoire du *Petit Jehan de Saintré*.

L'Histoire et plaisante Chronique du Petit Jehan de Saintré, et de la jeune dame des Belles Cousines, œuvre d'Antoine de la Salle, avait paru en 1517. Six éditions en avaient été publiées en 1533. Puis elle était tombée dans l'oubli. Gueullette connut l'édition de 1523 : c'était « un petit in-8^o gothique à deux colonnes, imprimé à Paris chez Philippe Le Noir » ⁴. Il était devenu très rare et les quelques exemplaires qui subsistaient se disputaient à prix d'or.

C'est un roman de chevalerie, mais point pompeux et épique. Lanson dit « qu'il bafoue la chevalerie sous ombre de l'exalter » ⁵, et Henry Roujon ⁶ s'étonne que « l'exquise dame des *Belles Cousines* qui enseigne à Jehan la volupté avec l'honneur... finisse en ribaude de conte scandaleux » ⁷. Ce qui a dû séduire Gueullette, c'est la gaité et la malice de ce petit récit. C'est aussi peut-être la grâce un peu équivoque de la situation du petit page

1. Deux volumes in-12 chez Bienvenu, nouvelle édition revue, corrigée, augmentée et enrichie de figures en taille-douce.

2. *L'Ariane où sont contenues les aventures de Mélinte, Palamède, Epicharis, etc... avec plusieurs particularités concernant le règne de Néron*, par M. Desmaretz, conseiller du Roi et Contrôleur Général de l'Extraordinaire des Guerres. Nouvelle édition revue, corrigée et enrichie de figures en taille-douce. A Paris, par la Compagnie des Libraires, 1724, 3 vol. in-12.

3. P. 20.

4. *L'Histoire et Plaisante Chronique du Petit Jehan de Saintré*, 1724, t. I, préface.

5. *Histoire de la Littérature Française*, 1906, p. 166.

6. *Dames d'Autrefois*, 1911, p. 9.

7. Voir une opinion analogue : Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi*, t. VII, p. 358.

éduqué par une belle dame : elle était pour plaire à l'imagination libertine du siècle. N'a-t-on pas dit que Chérubin et la comtesse Almaviva étaient les copies de la *Jeune Dame des Belles Cousines et du Petit Jehan*¹, et la chronique ne nous montre-t-elle pas une situation analogue : la sage duchesse de Choiseul et le petit Louis, son musicien ?².

L'édition de Gueullette a paru en 1724³. Elle n'est point une simple réimpression. L'éditeur nous fait part de ses recherches, « qui n'ont point été sans peine », sur l'auteur et les personnages du roman. Elles furent vaines sur la Dame ; la reine l'appelle : « ma belle cousine ». A moins que ce ne soit « un nom de caresse », il lui faut chercher une généalogie royale. « Je trouve, dit Gueullette, qu'Antoine de la Salle a fait sagement de cacher le nom de son héroïne à la postérité, surtout dans un temps où les loyaux amants étaient fort à la mode ».

« Je n'ai rien épargné, continue-t-il, pour rendre la lecture de ce roman utile et agréable, j'ai expliqué autant qu'il m'a été possible, et avec le secours des notes d'un très habile homme, tous les mots en vieux français qu'il était nécessaire de savoir pour l'intelligence de cette histoire ; j'y ai joint plusieurs traits historiques assez curieux ; j'ai rapporté presque tous les noms propres et les alliances des principaux seigneurs français et j'espère que le public me saura gré de lui avoir procuré l'édition de cette chronique que les gens de goût attendaient depuis si longtemps »⁴. A ces notes historiques, il ajoute en un avertissement, une dissertation sur les joutes et tournois, dont il y a beaucoup dans le petit Jehan de Saintré, « en faveur des dames et des personnes qui n'ont pas connaissance de ces sortes de jeux ».

1. Génin, *Variations du langage français*, Lintilhac, Beaumarchais, p. 262.

2. *Correspondance de M^{me} du Deffand avec la duchesse de Choiseul*, publiée par le marquis de Sainte-Aulaire, 1866, t. III, *passim*, notamment p. 68, 70.

3. *L'Histoire et Plaisante cronicque du Petit Jehan de Saintré, de la Jeune Dame des Belles Cousines sans autre nom nommer. Avecques deux autres petites histoires de Messire Floridan et de la Belle Ellinde, et l'Extraict des Cronicques des Flandres*. Ouvrage enrichi de notes critiques historiques et chronologiques, d'une Préface sur l'origine de la chevalerie et des anciens Tournois et d'un Avertissement pour l'intelligence de l'Histoire. A Paris, au Palais, chez Pierre-Jacques Bienvenu, Grande Salle, à la Fortune, MDCCXXIV, 3 vol. in-12.

4. *Ibid.*, Préface.

C'est donc une édition savante que veut donner Gueullette, mais d'une science aimable et légère. Le « très habile homme », qui l'a aidé par sa connaissance du vieux français, est connu par une note de sa main, jointe à un exemplaire d'un autre ouvrage provenant de sa bibliothèque : « Les libraires, qui m'engagèrent à donner au public le petit Jehan de Saintré, me remirent en main un feuillet sur lequel étaient une douzaine de notes qu'ils m'assurèrent être de M. le Duchat et que j'employai dans cette édition ; c'est pourquoi je jugeai à propos de dire ici que ces notes étaient non pas de moi, mais de différents personnages » ¹.

Le marquis de Paulmy apprécie l'édition de Saintré donnée par Gueullette ; il juge qu'il « nous apprend dans ses notes très curieuses et très intéressantes bien des choses sur les usages du xiv^e siècle » ². Lamy Denoziau la déclare « très défectueuse sous le rapport de la ponctuation et surtout par la mutilation ou le changement peu heureux de plusieurs phrases entières » ³. Gustave Hellény juge les notes de Gueullette « souvent fort hasardées » ⁴. Il est possible que l'édition de Gueullette ne soit pas parfaite : elle eut du moins le mérite de rendre au public un ouvrage qui n'était point négligeable.

*
* *

« Ayant recouvré, avec bien de la peine, *l'Histoire de Très noble et chevalereux Prince Gérard, comte de Nevers et de Rethel, et de la très vertueuse et très sage Princesse Euriant de Savoie, sa mie*, roman très ancien fort rare, traduit du provençal en français, imprimé en gothique en mai 1520 », Gueullette en donna une nouvelle édition. Il y fut engagé, dit-il, par l'accueil fait aux éditions de nos anciens poètes et à celle du roman du Petit Jehan de Saintré.

L'ouvrage parut chez Ravenel, en un volume in-12, sans date. La notice de Gueullette jointe à ses dispositions testamentaires, nous apprend que ce fut en 1728. « C'est un pur

1. Note jointe à l'exemplaire de Gérard de Nevers. Appartient à l'auteur, Le Duchat, 1658-1735, érudit, éditeur de Rabelais et d'Aubigné.

2. *Mélanges*, t. II, p. 19.

3. *Le Petit Jehan de Saintré*, Firmin-Didot, 1830. Avertissement.

4. *Histoire du Petit Jehan de Saintré*, Paris, Sauvaître, 1890, p. xvii.

roman ». Un traître fait douter Gérard de Nevers de la vertu de la belle Euriant sa mie. Gérard abandonne celle qu'il croit infidèle. Séparés, ils ont l'un et l'autre des aventures, dont ils sortent à leur honneur. Gérard apprend enfin qu'il a été abusé : la princesse Euriant est sans reproche. Il fait pendre le traître et épouse sa mie. Gueullette s'était plu à toute cette chevalerie romanesque : « Si le lecteur a goûté quelque plaisir dans les chroniques de Saintré, je suis persuadé, dit-il, qu'il en trouvera davantage dans les aventures du comte de Nevers. Elles sont infiniment plus variées, plus intéressantes et la narration en est des plus naïves ».

Gueullette déclare dans sa préface qu'il ne parvint pas, malgré ses recherches, à trouver le nom de l'auteur. Mais après que son édition eut paru, il découvrit « dans un magnifique manuscrit in-4^o vélin avec miniatures très fines contenant l'histoire de Gérard, comte de Nevers » que ce roman était l'œuvre de Guyot d'Augerans. Il le nota dans son propre exemplaire. Il ajouta au texte de nombreuses notes sur la langue, les mœurs et l'histoire du xvi^e siècle. Ainsi tout en conservant le vieux langage, il le rendait intelligible, dit le marquis de Paulmy¹, qui recommande l'ouvrage à la dame dont il compose la bibliothèque : « Vous lirez avec plaisir ce petit livre qu'on peut croire également roman de chevalerie ou d'amour, et même roman historique de France... ».

*
* *

Gueullette s'intéressait aussi à la littérature du xvi^e siècle de meilleure qualité. Il publia en 1732, avec Jamet², une édition de Rabelais, « avec les remarques historiques et critiques de M. Le Duchat sur tout l'ouvrage » augmentées de « quelques remarques nouvelles »³. Il était bien dans ses goûts de se plaire

1. *Mélanges*, t. II, p. 19 ; t. V, p. 156.

2. Pierre Charles, 1701-1780, auteur de nombreux ouvrages de philosophie. Son frère François-Louis, 1710-1778, écrivit dans l'*Année Littéraire* et dans les *Mémoires de Trévoux*.

3. *Œuvres de Maître François Rabelais publiées sous le titre de Faits et Dits du Géant Gargantua et de son fils Pantagruel avec la prognostication pan-*

aux « faits et dits du géant Gargantua et de son fils Pantagruel ». N'est-ce pas la source de cette plaisanterie sans retenue qui faisait sa joie ?

Il profita de ses lectures attentives pour préparer cette édition nouvelle qu'il juge « très correcte », publiée nous apprend-il, par le libraire Prault, avec un portrait de Rabelais écrivant dans sa librairie et des gravures représentant la Devinière¹.

Les bibliographies attribuent encore à Gueullette et à Jamet l'aîné, l'édition des *Essais de Montaigne*, parue en 1725, sur le modèle de l'édition de Coste de Londres datée de 1724, à laquelle il est ajouté l'épithaphe de Montaigne, les sonnets de La Boétie, des lettres et les opinions de plusieurs écrivains sur les *Essais*². « Nous avons employé tous nos soins pour rendre cette édition belle et magnifique », disent dans leur avis les libraires qui la publient, et ces trois in-quarto, lorsqu'ils sont vêtus du maroquin rouge de la Bibliothèque Royale, font en effet bonne figure.

Gueullette eut-il part à leur publication ? La Biographie Universelle de Weiss et le dictionnaire des anonymes de Barbier³ le déclarent sur la foi d'une annotation de Jamet le jeune à un exemplaire de sa bibliothèque. Mais Payen, auteur de la notice bibliographique sur Montaigne, du *Panthéon Littéraire*⁴, a examiné cet exemplaire et constaté que Jamet le jeune se bornait

tagruéline, l'épître du Limozin, la crème philosophale, deux épîtres à deux vieilles de mœurs et d'humeurs différentes et des Remarques historiques et critiques de Monsieur Le Duchat sur tout l'ouvrage. Nouvelle édition augmentée de quelques remarques nouvelles, 1732, S. l., 6 vol. in-12.

1. Cette édition de Rabelais donna lieu à une erreur bibliographique assez curieuse. La *France Littéraire* de 1769 portait parmi les ouvrages de Gueullette un roman en six volumes, intitulé *Les pieds de mouche ou les nouvelles noces de Rabelais*. Quérard en 1829 et Firmin-Didot en 1832 reproduisaient cette indication. Or, il s'agissait des nouvelles notes imprimées avec *pieds de mouche* dans l'édition de 1732. La *Biographie Universelle* de Weiss et le *Manuel du Libraire*, de Brunet relevèrent cette « singulière bétise ».

2. *Les Essais de Michel, seigneur de Montaigne, donnés sur les plus anciennes et les plus correctes éditions, augmentées de plusieurs lettres de l'auteur et où les passages grecs, latins et italiens, sont traduits plus fidèlement et cités plus exactement que dans aucune des précédentes. Avec des notes et des nouvelles tables des matières beaucoup plus utiles que celles qui avaient paru jusqu'ici.* Par Pierre Coste. Nouvelle édition plus ample et plus correcte que la dernière de Londres. A Paris. Par la Société, 1725, 3 vol. in-4°.

3. N° 5850.

4. P. xxviii.

à indiquer : « Je crois que Gueullette et mon frère prirent soin de cette édition ». Dans la liste de ses ouvrages, Gueullette n'indique pas l'édition de Montaigne.

*
* *

Après avoir guerroyé sous la Fronde, la duchesse de Montpensier quitta la Cour et partit en disgrâce pour le château de Saint-Fargeau. La fière Mademoiselle, pour se consoler de sa défaite, embellit son domaine bourguignon et s'adonna aux lettres qui étaient l'une de ses passions. Son gentilhomme servant, Regnault de Segrais, l'aida dans cette distraction.

En 1657, sous le nom de Segrais, paraissait *Les Nouvelles Françaises ou les Divertissements de la Princesse Aurélie*. Une illustre princesse, parée de toutes les vertus, et ses filles d'honneur décident, à l'exemple de la Reine de Navarre, de raconter tour à tour une histoire. Ce sont six récits d'aventureuses amours, et les belles dames qui les font ou les écoutent y ajoutent leurs commentaires. En cette même année 1657, la Grande Mademoiselle obtenait le pardon de son royal Cousin et revenait à la Cour, pour y suivre sa destinée.

En 1722, Thomas-Simon Gueullette fit une nouvelle édition des *Divertissements de la Princesse Aurélie*, la première étant, dit-il, devenue très rare¹. Il déclare dans la notice sur ses ouvrages, que le livre a été « donné au public par feu Mademoiselle sous le nom de Segrais ». Il est possible que les récits soient de la princesse : Segrais se donne comme les ayant entendus et notés. Il y ajoute sans doute les louanges que méritaient les vertus diverses de la *Princesse Aurélie*. Si le renseignement donné par Gueullette est exact, il faut croire que c'était une vocation pour Segrais de prêter son nom aux grandes dames qui voulaient devenir écrivains, puisqu'il rendit le même service à M^{me} de la Fayette, lorsqu'il appartint ensuite à sa maison.

1. *Les Nouvelles Françaises ou les Divertissements de la Princesse Aurélie*, par M. de Segrais, 1722, 3 vol. in-12.



Les Fables de Pilpay étaient connues en France depuis le milieu du ^{xvii}e siècle. En 1644, le libraire Simon Puget avait publié *Le Livre des Lumières ou la Conduite des Rois*, composé par le sage Pilpay, indien, traduit en français, sans doute par l'orientaliste Gaulmier. Galland publiait une traduction nouvelle d'une version persane en 1698 sous le titre *Fables de Pilpay, philosophe indien ou la conduite des Rois*. Galland connut ensuite une version turque d'Ali Tchelabi ben Saleh, destinée au sultan Soliman, dont il fit la traduction. Mais il mourut en 1715 sans l'avoir fait connaître au public.

L'édition de 1698 étant devenue rare, Gueullette publia en 1724, la seconde traduction de Galland sous le titre *Les Contes et Fables Indiennes de Bidpai et de Lokman*, traduites d'Ali-ben-Saleh, auteur turc, *Œuvre posthume*, par M. Galland¹. Dans la préface, il explique comment un bramane qui s'appelait Bidpai, et non Pilpay, composa des fables pour instruire le roi son maître, dans un temps très ancien, comment un prince de Perse fit dérober par un médecin ce livre très précieux qui assurait la sagesse de la dynastie rivale, comment il fut traduit ensuite dans plusieurs langues. L'ouvrage est composé de contes, semés de maximes sur les devoirs des princes, et de fables qui les illustrent.

C'est dans l'édition de 1644 que La Fontaine avait puisé plusieurs de ses sujets : « Je dirai, par reconnaissance, déclare-t-il dans l'avertissement de son second recueil de fables, que j'en dois la plus grande partie à Pilpay, sage indien ». Nous trouvons dans ces fables indiennes la source des *Deux Pigeons* et des *Deux Amis*, non pas dans la forme des brefs apologues qui sont parmi les diamants de notre patrimoine, mais en récits un peu lents, à la manière orientale, qui ne sont point sans grâce. Taine est sévère pour Pilpay : « Il se perd dans des récits sans fin ». Il souffre certes de la comparaison. Mais ne lui devons-nous pas, nous aussi, quelque reconnaissance ?

1. En deux volumes in-12 chez Jacques Ribon.

Gueullette avait trouvé bon de le faire mieux connaître : ce n'était pas souci vulgaire ¹.

*
* * *

La farce de Maistre Pierre Pathelin, jadis si célèbre, était connue au XVIII^e siècle par l'adaptation que l'abbé de Brueys avait fait jouer par les Comédiens Français en 1706 ; le public la voyait encore au milieu du siècle « avec beaucoup de satisfaction », nous dit Gueullette. Brueys avait adouci la verdeur du texte du XV^e siècle, avait donné un fils au marchand de drap et une fille à l'avocat pour pouvoir terminer la pièce par un mariage et il avait ajouté à l'intrigue, une supercherie nouvelle.

La version originale, dont Pasquier dans ses *Recherches de la France* avait signalé le mérite, n'était sans doute goûtée que de quelques érudits. Elle avait été publiée avec le testament de Pathelin, par Coustelier en 1723 et par Durand en 1742. Le public s'il employait les locutions proverbiales, témoins de sa gloire ancienne, ne s'intéressait guère à cette farce « gothique ». Lérís traduit ce sentiment, en rappelant avec dédain l'opinion de Pasquier : « Il dit avoir lu et relu avec grand contentement l'ancienne *Farce de Pathelin*, qu'il oppose à toutes les comédies grecques et latines, quoique cela ne paraisse pas fondé par l'extrait qu'il en fait » ².

Ce n'est donc pas la popularité dont jouissait la *Farce de Pathelin*, qui put inciter Gueullette à en publier une autre du même goût : il faut voir, dans son édition du *Nouveau Pathelin*, une marque de sa propre curiosité pour les littératures anciennes. Elle parut en 1748, sous forme d'une plaquette de xv-42 pages, intitulée *Le Nouveau Patelain* ³.

1. Barbier, dans son *Dictionnaire des Ouvrages anonymes*, déclare que le titre de l'ouvrage publié par Gueullette est inexact, attendu qu'il ne contient aucune fable de Lokman. Le nom de Lokman d'ailleurs, dit-il, ne se trouve pas sur le manuscrit autographe de Galland.

2. *Dictionnaire des Théâtres*, v^o L'Avocat Patelin.

3. Toutes les bibliographies, et notamment le *Catalogue Soleinne*, le bibliophile Jacob dans son édition de *Pathelin* de 1859, attribuent cette édition à Gueullette ; la préface et les notes sont bien de sa manière ; mais il est à observer qu'il ne l'indique pas dans le catalogue de ses ouvrages. Le *Catalogue Soleinne*, (t. I, suppl. au 1^{er} vol. n^o 100) attribue également à Gueullette

Au début du siècle, bien avant la réimpression de Coustelier, Gueullette avait copié sur un exemplaire d'une édition gothique de la bibliothèque des Petits-Pères de la place des Victoires les deux *Farces de Pathelin* et son testament : « Je prêtai, dit-il quelques années après, ce manuscrit, sur lequel j'avais mis mon nom, à une personne à qui il ne m'était pas permis de rien refuser ; après plusieurs remises pour me le rendre, on me dit qu'il était perdu. Je le crus de bonne foi, et comme j'avais mis beaucoup de temps à le transcrire, je ne jugeai point à propos de recommencer cet ouvrage ; je n'y pensais plus lorsqu'il me fut rapporté, il y a quatre ans, sous enveloppe. Je ne fus pas aussi sensible à cette restitution que je l'aurais été avant l'édition de Coustelier... ». Un libraire l'incita à publier la *Farce de Pathelin et du Pelletier* qui était à peu près ignorée. Il le fit en 1748, « avec des notes et quelques conjectures sur celui qui peut en être l'auteur ».

Le *Nouveau Pathelin* est une variante à trois personnages de la farce primitive. Pathelin achète des fourrures mais il est hors d'état de les payer ; pour se faire bien venir du pelletier, il use de procédés analogues, et parfois identiques, à ceux qui lui avaient réussi pour obtenir la confiance du drapier. Mais ce n'est plus en simulant le moribond qu'il se débarrasse de son créancier : il feint d'avoir acheté les fourrures pour le compte d'un prêtre qui doit payer le prix ; il mène le marchand à l'église où le prêtre confesse, et il s'enfuit. Le marchand veut être payé et le prêtre veut confesser... La même scène se retrouve dans un épisode des *Repues Franches* de Villon.

C'est cette analogie et aussi le fait que l'édition gothique qu'il avait eue entre les mains, était jointe aux œuvres de Villon, qui fit attribuer par Gueullette à ce poète la farce qu'il éditait : « Même papier, même gravure en bois, à peu près même style, même impression et même conformité d'une des friponneries de cet auteur avec la pièce de Pathelin et du Pelletier ». Gueul-

une édition publiée en 1762, chez Durand, de *La Farce de Maistre Pierre Pathelin, avec son Testament à quatre personnages*. Mais la préface de cette édition ne fait aucune allusion ni au *Nouveau Pathelin* ni à Villon : elle déclare que l'auteur de la *Farce de Pathelin* est inconnu. Il paraît donc douteux que l'éditeur de 1762 soit celui du *Nouveau Pathelin* de 1748.

lette imprime à la suite du *Nouveau Pathelin*, le passage de Villon.

L'érudition moderne a successivement attribué les *Pathelin* à Antoine de la Salle, à Blanchet, pour conclure que leur ou leurs auteurs étaient ignorés¹. Farces faites, jouées et sans doute souvent remaniées par les troupes des Enfants Sans-Souci, de la Mère-Sotte et de la Bazoche, elles semblent bien être œuvre collective. L'attribution de *Gueullette* était donc aussi inexacte que les autres, mais elle était séduisante. La fourberie des *Repues franches* et du *Nouveau Pathelin* ne pouvait-elle pas être mise au compte des souvenirs personnels de Villon, qui, comme le rappelle *Gueullette*, « fut condamné pour ses gentilleses à être pendu » ?

*
* *

La société polie du XVIII^e siècle aimait le théâtre. Elle aimait aussi son histoire. Nous avons rencontré au cours de cette étude le duc de la Vallière et le marquis de Paulmy, qui avaient réuni de riches collections à son sujet. Au près d'eux on doit nommer le comte de Pont-de-Vesle, dont la bibliothèque, après avoir appartenu à M^{me} de Montesson, échut au XIX^e siècle à M. de Soleinne.

Parmi les amateurs plus modestes, on peut aussi placer Thomas-Simon Gueullette. Sa bibliothèque, sans pouvoir être comparée à celles que nous venons de citer, contenait une documentation suffisante pour servir aux spécialistes de la littérature théâtrale. Son ami Riccoboni la consultait en écrivant son *Histoire du Théâtre Italien*² et ses *Observations sur la Comédie et sur le Génie de Molière*³ : « Je ne saurais, écrit-il à Gueullette, de qui tirer des notions plus sûres en fait de théâtre, si ce n'est de vous »⁴. Les frères Parfait avaient aussi recours à son érudition.

Il ne se contentait pas en effet d'assembler des pièces rares,

1. Voir l'édition de *Maistre Pierre Pathelin*, suivi du *Nouveau Pathelin* et du *Testament de Pathelin*, par le bibliophile Jacob, Paris, 1859, p. 121 et s.

2. Paris, 1728, in-8°.

3. 1736, in-12.

4. *Notes et Souvenirs sur le Théâtre Italien au XVIII^e siècle*, p. 182.

il se préoccupait, par ses recherches personnelles, d'ajouter aux connaissances acquises. Le Théâtre Italien était l'objet de sa particulière attention, et ses relations avec les acteurs de l'Hôtel de Bourgogne étaient le moyen de la satisfaire. Ils étaient presque tous « de race comédienne », selon sa propre expression, parents ou alliés des illustres comédiens du siècle précédent, eux-mêmes fils et descendants de comédiens qui avaient joué en Italie. Le métier du théâtre comme les autres, à cette époque, se transmettait souvent dans les familles, comme un patrimoine héréditaire.

Gueullette profitait de ses amitiés pour se faire raconter par Riccoboni et ses camarades les histoires des générations précédentes. Comme il avait l'esprit critique, il se souciait de contrôler cette tradition orale par les documents qui pouvaient s'y ajouter. Lorsque Pierre-François Biancolelli, fils du célèbre Dominique du ^{xvii}^e siècle et qui avait lui-même débuté sur le théâtre italien en 1717 dans l'emploi de Trivelin, mourut en 1734, on fit présent à Gueullette du recueil des canevas des pièces que Dominique jouait à l'impromptu, sous le masque d'Arlequin. Il s'amusa à le traduire. Y ajoutant les nombreux faits qu'il avait pu réunir sur l'arrivée en France des premiers comédiens italiens en 1577 sous Henri III et de ceux qui leur avaient succédé jusqu'en 1697, sur l'avènement en 1716 de la nouvelle troupe, sur les comédiens qui la composaient et sur les pièces qu'ils avaient représentées, il entreprit en 1750 de rédiger ce qu'il savait, et intitula son manuscrit : « Traduction du scénario de Joseph Dominique Biancolelli et avis au lecteur contenant les noms, les rôles, les naissances, les débuts, les morts et les faits principaux qui concernent les comédiens italiens qui ont paru en Italie et en France depuis 1577 jusqu'à la présente année 1750 et les années qui suivront », et il continua son travail jusqu'à 1762.

Ce manuscrit est aujourd'hui à la Bibliothèque de l'Opéra ; nous n'en donnerons pas ici plus ample analyse puisque nous en publions par ailleurs les pages qui demeuraient inédites sur le Théâtre du ^{xviii}^e siècle¹, et qu'à cette occasion nous exposons

1. *Notes et Souvenirs sur le Théâtre Italien au XVIII^e siècle.*

son histoire. Mais nous ne pouvons cependant négliger son existence dans l'énumération des travaux de Gueullette. Il avait songé, et ce n'est pas pour surprendre quand on connaît ses goûts et son caractère, à faire une *Histoire du Théâtre Italien*. Il y a renoncé, mais il a libéralement fourni à d'autres les matériaux dont il disposait.

Les frères Parfait ont en effet publié en 1753¹ une *Histoire de l'ancien Théâtre Italien depuis son origine en France jusqu'à sa suppression en 1697, suivie des extraits ou canevas des meilleures pièces italiennes qui n'ont jamais été imprimées*. Dans la préface de leur ouvrage, ils indiquent : « L'histoire de l'ancien Théâtre italien que nous donnons aujourd'hui, est presque toute due à M. Gueullette, substitut de M. le Procureur du Roi au Châtelet de Paris, qui pour sa propre satisfaction a rassemblé la plus grande partie des matériaux qui la composent et qui a bien voulu nous les communiquer ». L'ouvrage signé par les frères Parfait est en effet une transcription à peu près littérale du manuscrit de Gueullette.

Pour donner un exemple de sa forme, nous reproduirons ici une note de Gueullette sur l'acteur Fiurilli célèbre sous le nom de Scaramouche, copiée par les frères Parfait².

« Tiberio Fiurilli naquit à Naples le 7 novembre 1608 ; si l'on en croit l'auteur de la *Vie de Scaramouche*³, ce dernier était fils d'un capitaine de cavalerie ; mais que ce fait soit vrai ou non, il est certain, et je tiens ceci de M^{lle} Baletti (Flaminia), qui l'avait entendu dire plusieurs fois de sa grand'mère, très bonne comédienne, que Tiberio Fiurilli, ayant environ vingt-cinq ans, était domestique, à Naples, de la première actrice d'une troupe qui était en réputation, et qu'il y jouait quelquefois de petits rôles, comme le font les gagistes ».

Il épousa la fille, « qui était fort jolie », de la blanchisseuse de la comédienne, en réparation d'honneur, parce qu'un jour de fête, « poussé par un transport d'amour et de vin », il l'avait embrassée trop vivement.

« Quelque temps après, Fiurilli et sa femme entrèrent dans

1. En un volume in-12 chez Lambert.

2. P. 11.

3. *Vie de Scaramouche*, par Angelo Costantini, Barbin 1695.

une troupe de comédiens, celle-ci pour les soubrettes sous le nom de Marinette, et lui prit le rôle de Scaramouche (que l'auteur de sa vie dit être de l'invention de cet acteur). Et comme la nature l'avait doué d'un talent supérieur pour ce genre de profession, et que jusqu'alors il n'avait pas été à portée de le mettre au grand jour, il se fit bientôt connaître pour le plus parfait pantomime de toute l'Italie. Après en avoir parcouru les plus fameuses villes, Fiurilli vint en France sous le règne de Louis XIII, vraisemblablement avec une troupe que ce Prince y avait appelée, et y fut extrêmement goûté.

« M. Riccoboni le père raconte un fait assez singulier de Scaramouche, qui, ainsi qu'Aurelia (actrice italienne) jouait la comédie à Paris sous le règne de Louis XIII, vers 1640 ; cette actrice était fort considérée de la Reine qui aimait pareillement Scaramouche. Un jour qu'ils étaient l'un et l'autre dans la chambre du Dauphin (depuis Louis XIV), la Reine présente, ce prince qui avait alors environ deux ans était de très mauvaise humeur, et rien ne pouvait calmer ses pleurs et ses cris. Scaramouche prit la liberté de dire que si Sa Majesté voulait permettre qu'il prit M. le Dauphin entre ses bras, il se flattait de l'apaiser. La Reine le permit, et Scaramouche fit alors au Prince des grimaces et des figures si plaisantes, que cet inimitable pantomime fit non seulement cesser ses cris mais qu'il lui excita l'envie de rire. Enfin après une scène des plus comiques, et qui réjouit extrêmement la Reine, le Dauphin satisfit un besoin qu'il eut dans le moment, sur les mains et sur l'habit de Scaramouche, ce qui redoubla les éclats de rire de la Reine et de toutes les dames et des seigneurs qui étaient alors dans l'appartement.

« Scaramouche pouvait avoir, dans ce temps, trente-deux à trente-trois ans, et tous les soirs qu'il venait à la Cour, il avait ordre de se rendre chez le Dauphin qu'il amusait infiniment et qui l'aimait beaucoup, en sorte qu'il fut mandé dans tous les temps d'Italie, quand on faisait venir une troupe de comédiens.

« Louis XIV prenait plaisir à rappeler à Scaramouche la scène originale qu'on vient de rapporter, et riait beaucoup aux figures que ce grand comédien faisait en racontant cette aventure. »

La pièce la plus importante parmi celles communiquées aux

frères Parfait était la traduction faite par Gueullette du manuscrit de Dominique. Ils en recopièrent de nombreux canevas. C'est par cette traduction, qui contient bon nombre de pièces qui ne sont pas dans le recueil de Gherardi ¹, qu'ont été étudiées les origines italiennes de plusieurs pièces de Molière ; c'est par elle qu'a été connue la première version du Festin de Pierre ².

Les frères Parfait se sont encore servis du manuscrit de Gueullette pour leur *Dictionnaire des Théâtres* publié en 1756 ³. Ils le remercient dans la préface et le citent à de fréquentes reprises dans le corps de l'ouvrage.

Gueullette peut donc être compté parmi les historiens du Théâtre. Il en a fait œuvre, en réunissant les matériaux qui ont servi à d'autres.

*
* *

La bibliothèque de l'Arsenal conserve sous les numéros 3448 à 3455, huit volumes manuscrits intitulés *Notices sur les Œuvres de Théâtre*. Ils sont attribués à Thomas-Simon Gueullette dans le catalogue établi par Henri Martin, actuellement en usage. Pour justifier cette attribution, le catalogue se réfère à l'article d'Henri Nicolle, paru en 1874 dans la *Revue de France*. Vapereau (1876) indique également que l'Arsenal possède neuf volumes manuscrits de Gueullette ⁴.

Or, l'article d'Henri Nicolle considère l'attribution de ce manuscrit à Gueullette comme acquise, sans en donner les raisons. Nous n'avons rien trouvé qui l'explique. Nous ne pouvons donc dire par qui et pourquoi Thomas-Simon Gueullette a été donné comme l'auteur de ces *Notices*.

Elles sont composées d'analyses de pièces de théâtre anciennes et modernes et d'appréciations critiques ; elles contiennent quelques renseignements curieux. Elles sont évidemment rédi-

1. *Le Théâtre Italien ou le Recueil de toutes les scènes françaises qui ont été jouées sur le théâtre italien de l'Hôtel de Bourgogne*, 1694, Nouvelle édition, 1718, 6 vol.

2. Moland, (*Molière et la Comédie Italienne*, Paris, 1867) ; Despois, (*Édition de Molière des Grands Écrivains*, Hachette, 1873) ; Gendarme de Bévotte, (*L'Origine du Festin de Pierre*, 1907).

3. En sept volumes in-12, chez Lambert.

4. Le neuvième est la traduction de *Sainte-Marie-Egyptienne* de Ciconini. Voir p. 127.

gées par un amateur de théâtre au sortir de la représentation ou après la lecture de la pièce. On y lit des phrases comme celle-ci, à propos du *Misanthrope* : « C'est sans contredit la meilleure pièce comique de Molière et de notre théâtre, cependant je la vis très bien jouée hier (4 août 1749) pour moi seul et un seul homme aux secondes loges ». Les analyses sont d'une plume alerte. Ce recueil de notices nous semblait donc un document précieux pour connaître les goûts et le caractère de Thomas-Simon Gueullette. Mais son examen nous oblige à discuter l'attribution qui lui en est faite.

Le manuscrit ne comporte aucune mention qui permette d'identifier son auteur. Nous avons relevé qu'il dit avoir joué le personnage d'Alexandre dans une pièce latine au collège, et nous savons que Gueullette jouait aussi la comédie, lorsqu'il était élève de la Marche. Mais ce n'est pas là un trait caractéristique. Nous avons noté également qu'à propos de la pièce de Le Grand, *Cartouche ou les Voleurs*, jouée au moment où le célèbre criminel venait d'être arrêté, il blâme « l'inhumanité qu'il y avait à faire rire ainsi le public à ses dépens. Le Grand et ses confrères l'allèrent voir en prison pour le mieux contrefaire. Les comédiens italiens firent aussi dans le même temps une comédie de Cartouche. On devrait laisser cette troupe jouer ainsi les aventures du temps, quoique Dancourt se soit longtemps chargé de la même chose ». Or nous avons trouvé dans les notes de Gueullette, conservées aux Archives Nationales, l'expression du même sentiment : « Ce qui prouve la dépravation des mœurs de ce siècle, on permit aux comédiens français de jouer une petite comédie de la composition de Le Grand... »¹. Mais l'inconvenance de la pièce représentée sur le théâtre, tandis que son héros rendait compte de ses actes à la justice, avait été généralement ressentie. Nous lisons dans les souvenirs de l'avocat Barbier : « Les gens de bon sens trouveront fort mauvais qu'on laisse représenter sur le théâtre un homme qui est tous les jours interrogé et dont la fin sera d'être roué vif : cela n'est pas décent ».²

Nous voyons aussi que l'auteur des *Notices* a un goût très vif pour la comédienne Silvia, qu'il appelle « la divine Silvia », et

1. A. D. III, 4.

2. Ed. *Société de l'Histoire de France*, t. I, p. 109.

nous savons que Gueullette lui abandonnait ses droits d'auteur et était témoin à son mariage. Mais nous savons aussi qu'elle avait beaucoup d'admirateurs.

Nous n'avons trouvé aucun autre motif qui permette d'identifier Thomas-Simon Gueullette avec l'auteur des *Notices* : ces coïncidences ne peuvent être retenues comme un argument.

Par contre, plusieurs raisons nous font penser que Gueullette n'a pas écrit ces *Notices* :

1^o Elles ne sont pas de sa main : la comparaison des écritures ne laisse aucun doute. D'autre part, elles ne semblent pas avoir été copiées, mais rédigées au jour le jour ¹.

2^o Thomas-Simon Gueullette analyse avec précision dans son testament, les papiers qu'il laisse. Il parle de ses documents sur le Théâtre Italien, mais ne cite pas de *Notices sur le Théâtre ancien et moderne* ; s'il avait laissé ces notes, qui font la matière de huit volumes in-8^o, il est probable qu'il ne les aurait pas passées sous silence.

3^o Les *Notices* jugent les pièces de Gueullette dans des termes qui ne sont pas ceux qu'emploie un auteur, même sévère pour lui-même, parlant de ses propres pièces. Nous lisons en effet, outre le compte rendu de l'intrigue, les appréciations suivantes :

ARLEQUIN-PLUTON. — « C'est une farce qui plaira, sans vraisemblance, sans bonne plaisanterie... »

L'HOROSCOPE ACCOMPLI. — « ... Cette pièce n'eut pas de succès quand elle parut, cependant on la rejoue souvent, à la suite de grandes pièces qui sont suivies pour elles-mêmes ou par leur nouveauté. L'intrigue est fort lourde, commune et rebattue... Le rôle de Silvia, bien joué par cette gracieuse actrice, a pu faire valoir quelques scènes de naïveté et de tendresse... »

LE TRÉSOR SUPPOSÉ. — « ... Il y a de grands jeux de théâtre... des scènes coupées et vives, du merveilleux continuel, peu de nouveau, encore moins de peinture de nos mœurs présentes... »

Nota — Cet extrait-ci est fait sur le manuscrit avant la représentation... »

Seul *L'Amour Précepteur* est du goût du rédacteur des *Notices* : « ... Cette pièce, dit-il, a fort réussi dans le temps et depuis. Le

1. Leur reliure est très postérieure à leur date.

tableau en est joli, une belle personne qui devient le précepteur de son amant, de l'aveu de toute la famille est une image délicate pour les plaisirs et pour la sagesse ; il y a beaucoup de comique, déraisonnable et gai, du caractère italien ; nos auteurs français ont su s'y prêter en peu de temps et rendre chaque acteur dans son caractère. Flaminia, qui faisait ce personnage, n'est pas jolie, mais sa vivacité et son esprit valaient beaucoup mieux que sa figure... »

De plus, Gueullette, que nous savons amateur de la parade, aurait-il écrit en parlant d'elle : « genre nouveau de comédie que notre goût léger et inconstant mit à la mode. Après nous être élevés peut-être par delà Sophocle, Euripide et Aristophane, nous tombons à ce qu'il y a de plus bas, à ce que les bateleurs jouent dans le préau de la foire pour divertir la populace. Ces pièces doivent être obscènes, déguisant mal la plus vile prostitution, et ne mettant aucune sorte de raison dans les incidents ; le ton de la plus mauvaise compagnie en fait les délices et la bonne s'étudie à refaire ce jargon. Il court néanmoins de gros recueils de parades ; on les met en vers et en musique » ? Aurait-il parlé sur ce ton des parades qu'il se plaisait à jouer avec ses amis, et dont il défendait par ailleurs l'innocence, et des « recueils » qu'il contribuait lui-même à faire « courir » jusqu'à la Cour de Pologne et par la voie de l'ambassadeur, au milieu des papiers d'Etat ?

Henri Nicolle, constatant ces contradictions, s'est ingénié à les expliquer par des changements d'opinion, sans envisager la solution qui les supprime, à savoir que les *Notices* de l'Arsenal ne sont pas de Gueullette.

4^o Enfin, dernière et péremptoire considération. — L'auteur des *Notices*, parlant des pièces de Gueullette, ignore quel est leur auteur ou se trompe sur l'orthographe de son nom. D'*Arlequin-Pluton* et du *Trésor Supposé*, il indique : « par Romagnesi, dit-on », et de l'*Horoscope Accompli* : « par M. Géulette ». Il indique que l'*Arlequin-Pluton* fut joué « pour la première fois en 1731 » alors que la première représentation est du 19 janvier 1719.

La cause nous paraît entendue. Il faut supprimer les *Notices sur les œuvres de Théâtre*, de l'Arsenal, de la nomenclature des œuvres de Gueullette. Il eût été curieux de savoir pourquoi elles lui avaient été attribuées ; nous regrettons de n'y être pas parvenu.

CONCLUSION

Nous avons parcouru l'œuvre de Gueullette. Nous n'y trouvons pas une pensée originale ni un talent d'écrivain, mais seulement une imagination facile, de l'entrain, un style agréable, surtout dans ses comédies, parfois une grâce voluptueuse. Il ne convient pas de porter sur ses ouvrages un jugement dogmatique, ni de les prendre au sérieux ; la vérité nous semble dite par Lérès : il écrivait pour s'amuser. Il n'est pas nécessaire de lui chercher d'excuse, puisqu'il amusait aussi ses lecteurs.

Il avait pour ses contemporains une estime médiocre. Il jugeait les hommes menés par la cupidité et la passion, les femmes par un frivole égoïsme, mais il aimait la finesse de ceux-là et la grâce de celles-ci. Son jugement sévère était sans violence.

Il se plaisait, pour se récréer de travaux plus sérieux, à écrire des histoires, à collectionner des faits singuliers, à jouer des farces, à s'entretenir avec les comédiens : il s'appliquait à ces frivolités, il leur consacrait ses penchants studieux.

Soyons indulgents aux parades du théâtre de Choisy et à la littérature légère du maître de maison. Elle ne portait pas atteinte à sa dignité de magistrat. M. Bouhier, président à mortier au Parlement de Dijon, passait pour « le moins gourmé des doctes » ¹. Le président de Brosses laissait circuler ses *Lettres Familières*, qui contenaient maintes plaisanteries « sur divers articles chatouilleux » ². Montesquieu publiait les *Lettres Persanes*, et pour répondre par avance au reproche qu'on lui pouvait faire, il ne s'embarrassait pas d'une longue justification : « Si l'on savait

1. Sainte-Beuve, *Nouveaux Lundis*, t. VII, p. 414.

2. Ed. Yvonne Bézard, t. I, p. xi.

qui je suis, on dirait : son livre jure avec son caractère, il devrait employer son temps à quelque chose de mieux, cela n'est pas digne d'un homme grave. Les critiques ne manquent jamais ce genre de réflexions, parce qu'on les peut faire sans essayer beaucoup son esprit... » ¹.

A l'exemple de ces illustres, Gueullette lui non plus, ne craignait pas la gaillardise où il trouvait sa joie. Mais il gardait des principes fermes : la foi de ses pères, le dévouement au service du roi, à sa famille et à ses amis. Le reste était divertissement.

Cet auteur fécond et qui connut le succès est oublié, sans doute à juste titre : l'homme cultivé et gai, sa vie estimable et enjouée, son amour des lettres, la curiosité que marque ses recherches, ses éditions d'ouvrages anciens, nous plaisent mieux que sa littérature. Il en est de même pour beaucoup de ses contemporains. Avec les autres de sa sorte, il garde le seul mérite de nous révéler le goût du siècle qui l'a apprécié.

*
* *

Pour la logique des événements qui l'ont achevé, il est d'usage de donner à ce siècle un brevet de corruption : était-il plus corrompu que les autres ou le dissimulait-il moins ? « Encore moins prude qu'on ne dit », il était sans doute « plus vertueux qu'on ne croit » ².

Il avait une pensée claire, une intelligence libre : il aimait la vérité. Il possédait cette « qualité sociale et morale, qui embellit et assure le commerce de la vie et rend un homme aimable aux autres..., une politesse qui n'était pas seulement dans le parler et dans l'accent, mais dans l'esprit, dans la manière et dans tout l'air des personnes... » Sans emphase, il la nommait l'urbanité : « Avoir de l'urbanité, c'est avoir des mœurs, non pas dans le sens austère, mais dans le sens antique..., en ce sens délicat qui est celui des honnêtes gens, c'est... ne prêcher, n'injurier personne au nom des mœurs » ³. Si cette tolérance de pensée ne fut pas toujours dans les actes, n'était-elle pas déjà un mérite ?

1. Préface.

2. Abel Hermant, *La Vie Parisienne au XVIII^e siècle*. Conférences du Musée Carnavalet, 1928, p. 23.

3. Sainte-Beuve, *Lundis*, t. III, p. 68, M^{me} de Caylus.

La langue de cette époque était la plus dépouillée d'artifice que la France ait parlée : elle exprimait son caractère. Sainte-Beuve encore analyse son « atticisme..., une qualité légère qui ne tient pas moins à ceux qui la sentent qu'à celui qui parle ou qui écrit, une propriété dans les termes et un naturel dans le tour, une simplicité et netteté... Rien d'étranger surtout, ni de cherché du dehors, ni d'affecté... la mesure et la sobriété... une aisance et familiarité entre gens qui s'entendent sans appuyer trop et qui sont tous de la maison » ¹.

Dans la « maison », Thomas-Simon Gueullette a tenu sa place. Pour cela, il pouvait convenir de porter un instant la lumière sur son mince personnage.

La société de notre XVIII^e siècle eut certes ses faiblesses et ses fautes, mais elle fut intelligente et délicate. Séduction jamais égalée des femmes, des grands seigneurs lettrés et libéraux, courtoisie spirituelle de tous au hasard des correspondances et des conversations, sont des traits d'une aristocratie, qui commençait à n'être plus le privilège de la naissance, mais d'une certaine qualité du caractère et de l'esprit. Montesquieu la faisait réfléchir, Jean-Jacques lui apprenait à s'émouvoir, Voltaire était l'essence exquise de ses charmes et de ses défauts, Beaumarchais égayait l'aurore de ses destins tragiques. Elle avait allié à d'honorables soucis le goût le plus sûr, inspiré Watteau et La Tour, aimé Mozart et Glück. Les architectes, les ébénistes, les artisans, par l'élégance qu'ils mettaient dans leurs ouvrages en donnaient aux gestes familiers. Maisons simples, salons aux blondes boiseries meublés pour les aises et la causerie sans morgue, reliures aux maroquins finement frappés, objets usuels qui semblent créés pour le plaisir des yeux et de la main, témoins survivants, nous rappellent cette bonne compagnie. Et ce gracieux génie n'était pas sans gloire. Bien des noms, hommes d'Etat ou hommes de guerre, magistrats ou sages commis, font honneur à notre histoire.

Le siècle gardait, parmi ses raffinements, la noblesse que donne le passé continué, mais il sentait souffler l'esprit nouveau ; plus généreux, il tempérait la fierté des anciens âges. Les vertus

1. Sainte-Beuve, *Lundis*, t. XII, p. 482, La marquise de Créqui.

anciennes perdaient leur aspect de grandeur : adoucies, elles ne paraissaient que des élégances. Sans doute cette politesse pouvait aboutir à une sèche frivolité, mais plus apparente que profonde. Ces mêmes femmes et ces mêmes hommes ont souvent montré pareille désinvolture, lorsque les beaux jours ont été révolus ; moins ambitieux de succès que de qualité, ils avaient atteint ce degré de sagesse, qui fait accepter avec une égale modération le bonheur et la disgrâce.

Mais ne retenons pas seulement de cette époque les mérites brillants, elle en avait aussi de solides et discrets : piété familiale, travail honnête, amour désintéressé de l'étude. Dans son désir de n'en point faire accroire, elle se plaisait à les adoucir de bonhomie et à les couvrir d'un masque léger ; ainsi nous avons trouvé la dignité bourgeoise déguisée sous l'habit d'Arlequin.

BIBLIOGRAPHIE ET SOURCES

Manuscripts.

« Registre concernant notre généalogie,
les mariages et morts de mes parents
paternels et maternels », par T.-S.
Gueullette.

(Appartient à la famille de l'auteur).

Manuscrit Beaucousin.

Bibl. Nat. Mss. Fonds fr. 8808.

Parades anciennes rédigées par M. T. S.
G. S. D. P. D. R. et Préface pour
les Parades.

Bibl. Nat. Mss. Fonds fr. 9340.

Collection de Documents judiciaires.

Arch. Nat. A. D. III 1 à 41.

Testament olographe de Thomas-Simon
Gueullette déposé le 23 décembre 1766
(M^e Vivien, notaire).

Arch. Nat. Minutes des Notaires.

Insinuation du 23 février 1767.

Arch. de la Seine.

Notes manuscrites du marquis de
Paulmy sur un exemplaire du Nou-
veau Théâtre Italien.

Bibl. de l'Arsenal. 8° B. 13720.

Recueil de Parades.

Bibl. de l'Arsenal. Coll. Rondel.

Les Fausses Envies.

(Appartient à l'auteur).

Notices sur les Œuvres de Théâtre.

Bibl. de l'Arsenal. Mss. 3448-3455.

Traduction du scénario de Joseph Dominique Biancolelli et avis au lecteur contenant les noms, les rôles, les naissances, les débuts, les morts et les faits principaux qui concernent les comédiens italiens qui ont paru en Italie et en France depuis 1577 jusqu'en la présente année 1750 et les années qui suivront, par M. Gueullette.

Bibl. de l'Opéra.

Traduction du scénario (Copie).

Bibl. Nat. Mss. Fonds fr. 9328.

Arlequin-Pluton. Le Trésor Supposé.

Bibl. Nat. Mss. Fonds fr. 9308.

Les Comédiens par Hasard.

Bibl. Nat. Mss. Fonds fr. 9310.

Traduction de St^e Marie l'Egyptienne
de Cicognini.

Bibl. Nat. Mss. Fonds fr. 10705

Idem (Copie).

Bibl. de l'Arsenal Mss. 3627.

OUVRAGES DE TH.-S. GUEULLETTE

Ouvrages indiqués par Gueullette dans la notice jointe à son testament.

Contes et Romans.

- Les Soirées Bretonnes*, un vol. in-12. 1712
(réédité en 1786. *Cabinet des Fées*).
- Les Mille et un Quarts d'Heure*, Contes Tartares, 3 vol. in-12. 1712
(Gueullette indique par erreur 1723).
(réédité en 1715-1717-1723-1730-1731-1752-1753-1786. *Cabinet des Fées*).
- Les Aventures merveilleuses du mandarin Fum-Hoam*, Contes Chinois, 2 vol. in-12. 1723
(réédité en 1725-1728).
- Les Sultanes de Guzarate ou les songes des hommes éveillés*, Contes Mogols, 3 vol. in-12. 1732
(réédité en 1733-1736-1765-1786. *Cabinet des Fées*).
- Les Mémoires de M^{lle} Bontemps, comtesse de Marlou*, 1 vol. in-12. 1738
(réédité en 1749 et 1781. Bibl. amusante).
- Les Mille et une Heure*, Contes Péruviens, achevés par Gueullette, 2 vol. in-12. 1759
(réédité en 1782).

Comédies.

- Les comédiens par hasard*, 3 actes. 1718
(Argument imprimé dans le *Nouveau Théâtre Italien*, 1729).

<i>Arlequin-Pluton</i> , 3 actes. (imprimé en 1879).	1719
<i>Le Trésor Supposé</i> , 3 actes. (imprimé dans le <i>Nouveau Théâtre Italien</i> , 1753).	1720
<i>L'Amour Précepteur</i> , 3 actes. (imprimé dans le <i>N. Th. It.</i> , 1729 et 1753).	1726
<i>L'Horoscope Accompli</i> , 1 acte. (imprimé dans le <i>N. Th. It.</i> , 1729 et 1753).	1727

Traductions.

<i>La Vie est un songe</i> . (imprimé dans le <i>N. Th. It.</i> , 1729).	1717
<i>La Griselde</i> . (imprimé dans le <i>N. Th. It.</i> 1729).	1717
<i>Adamire ou La Statue de l'Honneur</i> . (imprimé dans le <i>N. Th. It.</i> 1729).	1717

Éditions.

<i>L'Infortuné Napolitain ou Les Aventures de Roselli</i> , 2 vol.	1719
<i>L'Arioste moderne ou Roland le Furieux</i> , 2 vol. in-12.	1720
<i>Les Nouvelles françaises ou les Divertissements de la Princesse Aurelie</i> , 2 vol. in-12.	1722
<i>Les Contes et Fables de Bidpay et de Lokman</i> , 2 vol. in-12.	1724
<i>Histoire et plaisante chronique du Petit Jehan de Saintré et de la Dame des Belles Cousines</i> , 3 vol. in-16.	1724
<i>Histoire du très noble et chevalereux prince Gérard et de la très vertueuse et très sage princesse Euriant de Savoie, sa mie</i> . 1 vol. in-12.	1728
<i>Rabelais</i> , 6 vol. in-12.	1732

Parades de Gueullette imprimées au XIX^e siècle.

<i>Les Fausses Envies</i> , parade (Librairie des Bibliophiles).	1878
<i>Parades inédites (Ibid.)</i> .	1885

Ouvrages non indiqués par Gueullette dans sa notice, mais qui lui sont attribués par les bibliographies.

<i>L'Ariane de Desmarets</i> , 3 vol. in-12.	1724
<i>Les Essais de Montaigne</i> , 3 vol. in-4.	1725
<i>Nocrion</i> ?, conte allobroge, 1 vol. in-12.	1747
<i>Le Nouveau Pathelin</i> , 1 vol. in-12.	1748

Vu le 23 février 1937

*Le doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris*

H. DELACROIX

Vu et permis d'imprimer

Le Recteur de l'Académie de Paris

CHARLÉTY

PRINCIPAUX OUVRAGES CONSULTÉS

- HENRI NICOLLE. — Thomas-Simon Gueullette et les Parades au XVIII^e siècle. *Revue de France*, 1874. X, p. 786, XI, p. 118.
- MARQUIS DE PAULMY. — Mélanges tirés d'une grande bibliothèque.
- CABINET DES FÉES. — Notice des Auteurs, T. 37, p. 128. Paris, 1786.
- NÉCROLOGE DES HOMMES CÉLÈBRES. Paris, 1768.
- PRÉFACES de Charles Gueullette aux Fausses Envies, 1878, à l'Arlequin-Pluton, 1879 et aux Parades Inédites, 1885.
- LINTILHAC. — Histoire du Théâtre en France, T. IV. — La Comédie au XVIII^e siècle. Paris, s. d.
- LINTILHAC. — Beaumarchais et ses œuvres. Paris, 1887.
- CAPON et YVES PLESSIS. — Les Théâtres Clandestins au XVIII^e s. Paris, 1905.
- D'ALMÉRAS et D'ESTRÉES. — Les Théâtres Libertins au XVIII^e s. Paris, 1905.
- DES BOULMIERS. — Histoire anecdotique et raisonnée du Théâtre Italien, 7 vol. in-12. Paris, 1769.
- THÉÂTRE DES BOULEVARDS. — Paris, 1756, réimprimé par Georges d'Heylli. 2 vol. in-12. Paris, 1881. — Préface.
- PARFAIT. — Dictionnaire de tous les théâtres. 7 vol. in-12, 1756.
- PARFAIT. — Histoire de l'Ancien Théâtre Italien, 1 vol. in-12, 1753.

TABLE DES PLANCHES

<i>Planche I.</i> — Ex-Libris de Th.-S. Gueullette.....	<i>Frontispice</i>
<i>Planche II.</i> — Programme de la représentation d'Amurat au Collège de la Marche, le 11 août 1700. (<i>Au verso</i> : La distribution des rôles.....)	16-17
<i>Planche III.</i> — Autographe de Th.-S. Gueullette.....	32-33
<i>Planche IV.</i> — Le Quartier du Chatelet, d'après le Plan de Turgot.....	48-49
<i>Planche V.</i> — Début de la note jointe par Th.-S. Gueul- lette à son exemplaire de la VIE DE MOLIERE, par Grimarest	64-65
<i>Planche VI.</i> — Portrait de SILVIA, par Van Loo.....	80-81
<i>Planche VII.</i> — Le Marquis DE PAULMY.....	96-97
<i>Planche VIII.</i> — PIERRE GUEULLETTE DE MAUCROIX, Conseiller du roi en son Conseil des Indes.....	112-113
<i>Planche IX.</i> — M ^{lle} MELIN et M ^{me} DELALEU, par Car- montelle	128-129
<i>Planche X.</i> — M. MELIN et son petit-fils, par Carmon- telle	144-145

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

THOMAS-SIMON GUEULLETTE.
SA FAMILLE ET SES AMIS.

CHAPITRE PREMIER. — <i>Ses origines et ses débuts</i>	11
Ses parents. Souvenirs d'enfance. Les Études. Succès sur la scène du collège de la Marche. Les origines de sa famille. Les conférences chez l'avocat Chevallier. Ses amis. Parades et Comédies. Substitut du Procureur du Roi au Châtelet. Son mariage.	
CHAPITRE II. — <i>Le Magistrat</i>	23
Ses fonctions. Sa vie journalière. Les attributions des Gens du Roi. Quelques affaires criminelles. Son recueil de documents judiciaires. Les traits de son caractère qu'on y peut trouver. L'objet de son travail.	
CHAPITRE III. — <i>Sa vie privée</i>	45
Les deux parts de son existence : Paris et la campagne. Sa vie à Paris. Son goût pour l'étude. Sa bibliothèque. Ses livres annotés et ses Miscellanea. Ses travaux littéraires et ses comédies. Sa vie de famille. Ses amis. Les Comédiens Italiens. Sa vie à la campagne. La comédie de salon. Les parades. Ceux qui les jouaient avec lui.	

CHAPITRE IV. — *Dernières années* 75

La vieillesse commençante. Ses déboires financiers. La mort des siens. Sérénité de son caractère. Les parents qu'il fréquentait. Les Levray. Ses dispositions testamentaires. Sa fin.

DEUXIÈME PARTIE

LES OUVRAGES DE THOMAS-SIMON GUEULLETTE.

CHAPITRE PREMIER. — *Les Contes* 91

Le goût pour l'orientalisme. Les Soirées Bretonnes. Le Petit Chien de la Reine de Zadig. Les Mille et un quarts d'heure, contes-tartares. Les Trois Bossus de Damas. Le cadi dupé. Le Centaure Bleu. Considérations morales. Les aventures merveilleuses du Mandarin Fum-Hoam, contes chinois. Contes Mogols. Contes Péruviens. Nocrion. Mémoires de M^{lle} Bontemps. Jugements sur les contes de Gueullette.

CHAPITRE II. — *Les Comédies* 125

Le théâtre, peinture des ridicules. Ses traductions pour la Comédie Italienne. Les Comédiens par Hasard, deux versions. Arlequin-Pluton. Le Trésor Supposé. L'Amour Précepteur. L'Horoscope Accompli.

CHAPITRE III. — *Les Parades* 147

Histoire de la parade, selon Gueullette. Elle s'inspire de la Commedia dell'Arte. Exemples. Parades rédigées par Gueullette. Le Théâtre des Boulevards. Son auteur ? Œuvre commune. Le mérite des parades.

TABLE DES MATIÈRES	199
CHAPITRE IV. — <i>Les Travaux d'Erudition</i>	167
Romans de Chevalerie. Les aventures de Roselli. Roland le Furieux. L'Histoire du petit Jehan de Saintré. Histoire du Comte de Nevers et de la Princesse de Savoie, sa mie. Edition de Rabelais. Edition des Essais de Montaigne. Les Divertisse- ments de la princesse Aurélie. Les Contes et Fables de Bidpai et de Lokman. Le Nouveau Pathelin. Traduction du scénario de Dominique et Notes sur le Théâtre Italien. Les notices sur le théâtre attribuées à tort à Gueullette.	
CONCLUSION	185
BIBLIOGRAPHIE	189
TABLE DES PLANCHES.....	196



